



« Au constat que la littérature sud-africaine dégage une originalité évidente à la fois dans ses thèmes, ses genres littéraires, ses formes d'expression, mais aussi par les schémas singuliers qu'empruntent encore aujourd'hui les textes d'un point de vue éditorial, il semble important de comprendre d'où vient cette littérature, que l'on ne peut pas appréhender sans une connaissance de son histoire et de l'histoire de son pays. »

L'Afrique du Sud, un pays au métissage des origines et à la diversité des langues, tient aujourd'hui une place centrale dans la littérature étrangère en France. Des acteurs du monde éditorial, et plus particulièrement certains éditeurs et traducteurs, ont joué un rôle déterminant dans la reconnaissance de cette littérature sud-africaine, dans son pays comme à l'étranger. Le regard porté sur cette production, d'un point de vue à la fois littéraire, historique et sociologique, offre un panorama riche et complexe, afin de rendre compte du talent de nombreux auteurs souvent méconnus.

Le Master ingénierie éditoriale et communication de l'université de Cergy-Pontoise a réuni les meilleurs travaux de ses élèves dans la collection «Mémoires en poche».

2013

**MÉMOIRES EN POCHE
MASTER IEC**

Littérature sud-africaine

Iris Munsch

Littérature sud-africaine

Sa transmission éditoriale en France

Iris Munsch



Édition: Chloé Larus, Laure Marillesse, Florence Mayran de Chamisso

Correction et maquette: Chloé Larus et Florence Mayran de Chamisso

© Master IEC – Université de Cergy-Pontoise, 2014

LITTÉRATURE SUD-AFRICAINE

SA TRANSMISSION ÉDITORIALE EN FRANCE

LITTÉRATURE SUD-AFRICAINE

SA TRANSMISSION ÉDITORIALE EN FRANCE

IRIS MUNSCH

MASTER IEC 2012-2013

Sous la direction d'Olivier Belin
et Pascal Rouleau

Je remercie M. Olivier Belin, professeur dirigeant le séminaire
de mémoire, de m'avoir guidée pour mon plan et pour
ses encouragements pour l'oral.

Merci à M. Pascal Rouleau pour ses conseils et son aide,
malgré une situation peu idéale.

Je remercie également M. David König, éditeur aux Éditions
Yago, de m'avoir accordé un entretien sur ses ouvrages et pour
la discussion constructive autour de la littérature sud-africaine.

Merci aussi à Jérôme Jardin pour ses encouragements
quotidiens et son soutien immuable.

SOMMAIRE

Introduction	11
Que représente la littérature sud-africaine en France ?	17
Quelques constats	17
Les maisons d'édition : les processus de découvertes et de récupération des auteurs	38
Quelques chiffres	65
Quelles raisons trouve-t-on à cette situation éditoriale ?	77
Un contexte historique fort	77
Des raisons politiques avant tout	92
Les langues et les cultures	132
Le rôle des maisons d'édition anglaises et allemandes	149
La réception par le public français	162
Quelle vision de l'Afrique du sud a-t-on ?	162
La réception en librairie	170
Que donne à voir la littérature sud-africaine du pays aujourd'hui et pourquoi les éditeurs la choisissent-ils prioritairement aujourd'hui ?	173
Le public est-il le même hier et aujourd'hui ?	181
Y a-t-il (eu) un renouvellement avant/après apartheid dans la littérature ?	185
Conclusion	195
Annexes	199
Bibliographie	221

INTRODUCTION

En France, les chercheurs sur la littérature sud-africaine sont relativement peu nombreux. On trouve un certain nombre d'ouvrages de référence sur l'Afrique du Sud en français : son économie, son histoire, et bien sûr particulièrement sur Nelson Mandela. Plus rares sont les ouvrages sur la littérature : ils sont écrits par Jean Sévry, Denise Coussy, Alain Ricard, entre autres. Des chercheurs-traducteurs spécialistes de la littérature africaine, comme Jean-Pierre Richard ou Georges Lory, jouent le rôle de la promotion d'ouvrages et d'auteurs sud-africains en France, dans des revues spécialisées, ou par des interventions dans des ouvrages collectifs ; et bien sûr par la traduction.

Il est encore plus rare de rencontrer des informations sur la transmission éditoriale de la littérature sud-africaine. Si Jean Sévry l'évoque dans son ouvrage *Littératures d'Afrique du Sud*¹, c'est Jean-Pierre Richard qui se penche davantage sur la question de la place de cette littérature en France, sans toutefois approfondir son étude du point de vue purement éditorial : il explore davantage la réception par le public de cette littérature, et la place qu'ont trouvée les ouvrages d'auteurs sud-africains dans les maisons d'édition françaises.

Se pencher sur la littérature sud-africaine, que ce soit d'un point de vue littéraire, historique ou sociologique, mène au constat que le

1. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.

paysage littéraire de l'Afrique du Sud forme un schéma particulier. Les écrivains, nouvellistes, poètes ou dramaturges d'Afrique du Sud font (presque) tous état d'une situation des plus marquantes dans l'histoire : l'apartheid. Le passé et le présent de ce pays résonnent encore et pour longtemps dans les romans et autres formes de littérature sud-africaine. À cette situation monstrueuse de l'apartheid, les artistes ont répondu par différents moyens d'expression, par une profonde interrogation, non seulement sur une situation anormale et déséquilibrée, mais aussi, et davantage encore récemment, sur l'identité des habitants de ce pays. Aujourd'hui encore, les Noirs et les Blancs, les Métis et les Asiatiques, vivent séparés. Aucune loi n'impose maintenant cette séparation, mais un passé qui a divisé, pour une période dont on ne peut prévoir la fin, les populations à cause de leurs origines. De cette séparation douloureuse a découlé une autre séparation, celle des victimes des autres, et une culpabilité qui persiste malgré l'effort déployé de réconciliation entre les camps.

L'Afrique du Sud a en effet mis en place des programmes visant à reconstruire l'identité du pays, lui permettre non pas d'effacer mais de comprendre son passé. Il en résulte une volonté d'avancer ; mais aussi d'observer constamment, de critiquer les actions du nouveau gouvernement en place, la situation sociale qui est loin d'être idéale mais qui progresse, les conflits encore apparents dans certaines situations, mais aussi et surtout la misère, la maladie, la violence et la corruption. Il se dégage, globalement, de la littérature sud-africaine, une volonté ferme de témoigner, de décrire le quotidien ; également de le dénoncer et de mettre en scène des personnages acteurs de leur destinée.

Le paysage éditorial de l'Afrique du Sud est aujourd'hui très irrégulier, complexe. Sous l'apartheid, publier un texte d'un auteur dissident était un acte politique, un geste idéologique. Les auteurs

sud-africains n'étaient parfois pas publiés et diffusés dans leur propre pays, mais d'abord lus à l'étranger. Certains pays étrangers ont joué un rôle important pour la transmission d'ouvrages vers un lectorat capable d'accueillir ces auteurs. Pour l'édition française, la littérature sud-africaine représente une grande part de la littérature étrangère en provenance d'Afrique ; la majorité des auteurs sud-africains édités en France sont blancs, et traduits de l'anglais. Faut-il y voir le signe d'une volonté de privilégier ces auteurs ? Les couleurs de peau et la langue d'origine jouent sûrement un rôle important dans la diffusion et la transmission éditoriales vers l'étranger et, dans notre cas, vers la France. La politique étant difficilement séparable de l'édition d'ouvrages sud-africains, nous pouvons nous interroger sur la part qu'ont et qu'ont eu les mouvements politiques dans l'édition française de ces ouvrages. De même, il semble que les genres littéraires, comparés à la variété existant en Afrique du Sud, soient restreints au seul genre du roman en France. Quelle importance ont ces genres littéraires dans la traduction d'auteurs sud-africains ?

Au constat que la littérature sud-africaine dégage une originalité évidente à la fois dans ses thèmes, ses genres littéraires, ses formes d'expression, mais aussi par les schémas singuliers qu'empruntent encore aujourd'hui les textes d'un point de vue éditorial, il semble important de comprendre d'où vient cette littérature, que l'on ne peut pas appréhender sans une connaissance de son histoire et de l'histoire de son pays : quel est le lien entre histoire, politique et littérature en Afrique du Sud ? Il nous semble important de nous pencher sur l'impact que ce lien peut avoir sur son accueil en France ; les moments-clés de l'histoire de l'Afrique du Sud ont-ils eu un rôle dans la transmission de la littérature en France ? Peut-être y a-t-il un rapport entre événements historiques et événements

littéraires : les éditeurs de littérature sud-africaine ont-ils joué sur des dates importantes de l'histoire du pays pour transmettre à un public français des ouvrages sud-africains ? D'ailleurs, qui sont ces éditeurs de littérature sud-africaine en France ? Sont-ils les seuls acteurs de sa transmission éditoriale, et quelles ont été les raisons qui les ont poussés à éditer des auteurs sud-africains ? Les chemins que la littérature sud-africaine emprunte pour parvenir jusqu'aux lecteurs francophones semblent très variés : quels en sont les moyens, par quels réseaux nous parvient-elle ?

La réception éditoriale de cette littérature est sans doute liée à des facteurs mêlant parutions en Afrique du Sud mais aussi relations entre les deux pays ; qu'est-ce qui rend cette littérature accessible aux lecteurs européens, et surtout français ? Est-ce qu'elle trouve un écho particulier en France ? Comment est-elle perçue par les médias ?

Aujourd'hui, l'Afrique du Sud reste présente dans les esprits du fait de son histoire récente : nous en avons une image bien particulière, éloignée. Quelle peut être l'image que nous en percevons à travers la littérature qui nous parvient traduite ?

Enfin, après 19 années de démocratie en Afrique du Sud et 23 ans après la libération de Nelson Mandela ; après ce bouleversement de la société sud-africaine, quelle est aujourd'hui la situation, en France et en Afrique du Sud, de la littérature sud-africaine ? Comment a-t-elle évolué, quels ont été les changements dans la façon de s'exprimer des auteurs sud-africains ? S'il y a eu une évolution visible et marquante entre avant et après la fin de l'apartheid, sous quelles formes s'est-elle exprimée et comment, en France, les éditeurs ont-ils accompagné ce changement ?

Il nous semble important d'abord de comprendre ce que représente la littérature sud-africaine dans le paysage éditorial et litté-

raire français : d'où vient cette littérature et comment elle s'est petit à petit imposée en France comme une littérature ayant une place bien définie et importante. Il convient d'étudier qui sont les acteurs de la transmission de cette littérature en France : les éditeurs, les traducteurs – car la question de la langue ne peut être qu'essentielle dans un pays qui compte neuf langues officielles et où la langue afrikaans a joué un rôle profondément politique. Le nombre, les dates de parution des ouvrages éclairent également l'ampleur de la transmission éditoriale de la littérature sud-africaine en France. Si des événements ont eu un impact sur la publication d'ouvrages sud-africains en France, il est essentiel d'essayer d'en comprendre la raison.

Après s'être donné les moyens de comprendre ce que représente la littérature sud-africaine en France, nous pouvons tenter de définir les raisons pour lesquelles la situation éditoriale est telle : le contexte historique de l'Afrique du Sud et de la France est à étudier ; la politique, les langues et les cultures posent des conditions qui peuvent nous permettre de tenter d'évaluer les rôles qu'ont eus les maisons d'éditions étrangères, et plus particulièrement françaises, dans le développement de l'édition d'auteurs sud-africains, dans leur propre pays mais surtout à l'étranger.

Enfin, avec les informations précédemment mentionnées, nous serons à même de prendre le recul nécessaire sur les éléments composant cette transmission éditoriale en France pour tenter de définir comment le lectorat français reçoit cette littérature.

QUE REPRÉSENTE LA LITTÉRATURE SUD-AFRICAINE EN FRANCE ?

Quelques constats

La littérature sud-africaine est une littérature à part entière : histoire et politique

Des écrits venus de l'Europe sur le continent « sauvage »

Avant d'évoquer les premiers écrits d'Afrique du Sud publiés par les colons blancs, il convient de parler des premières formes de littérature sud-africaine. Les premiers habitants d'Afrique du Sud – contrairement au discours afrikaner nationaliste durant l'apartheid, prétendant que l'Afrique du Sud était déserte à l'arrivée des colons (nous y reviendrons plus loin) – étaient les Khoisans, que l'on divise en deux groupes : les Khoïkhoïs (aujourd'hui presque entièrement disparus, suite à des épidémies de petite vérole – notamment en 1713 – et de génocides de la part des colons), et les Sans, autrement appelés Boshimans (ou Bushmen), repoussés par les premiers colons et les populations bantoues vers le désert du Kalahari². Ces peuples, bien que suscitant l'intérêt aujourd'hui car presque disparus, n'ont pas de littérature écrite et l'on ne connaît que très mal leurs traditions d'histoires orales, car ils les protègent efficacement. C'est la « Vénus hottentote », Saartjie Baartman (San) qui, bien malgré elle, renforce le stéréotype du Noir à la sexualité débridée

2. Georges Lory, *L'Afrique du Sud*, Paris, Karthala/RFI, 2010.

qui alimentera les littératures exploratrices et colonisatrices des débuts de l'Afrique du Sud blanche.

Si les Khoïkhoïs n'écrivent pas, on connaît en revanche davantage les récits oraux d'avant l'arrivée des colons des Xhosas ou des Zoulous, dont les langues sont relativement proches aujourd'hui, faisant tous deux partie des peuples Ngugis. Leurs textes sont transmis par des bardes, les Imbongis (poètes oraux traditionnels et improvisateurs), sortes de fous du roi qui chantent les louanges des chefs³ – les récits mythologiques étant plutôt réservés aux femmes. La figure de l'Izibongo – autre barde zoulou – a une fonction historique, mais sans objectivité : ainsi l'histoire est glorifiée, pour louer par exemple Chaka Zoulou, sur qui de nombreux écrivains ont écrit, notamment Thomas Mofolo en 1931⁴ en seSotho, censuré par la mission qui le publie mais réhabilité par Daniel Kunene en 1981 ; ou Mazisi Kunene, avec *Emperor Chaka the Great* (1979). Ntsikana est l'Imbongi le plus connu, il a immédiatement été traduit en anglais (entre 1818 et 1920), « grâce » à l'alphabétisation imposée par les missionnaires. Autre Imbongi reconnu, Samuel Mqhayi, poète et romancier, diplômé et professeur au Collège pour indigènes de Fort Hare. Au début du xx^e siècle, les Xhosas et les Zoulous, migrant vers les villes pour travailler dans les mines, content aussi l'univers minier. Les missions encouragent ainsi les écrits en langues vernaculaires ; un missionnaire, Robert Moffat, traduit la Bible en tswana en 1825. Mais elles sont aussi des carcans oppressants, tout en étant les seuls endroits où une éducation de qualité est dispensée pour les Africains. Ces collèges seront démantelés dès l'instauration institutionnelle de l'apartheid. Les *mission boys* de ce début de xx^e siècle reconnaissent leurs « dettes » à l'égard

3. Alain Ricard, *Littératures d'Afrique noire – Des langues aux livres*, Paris, CNRS Éditions/Karthala, 1995.

4. Thomas Mofolo, *Chaka, Une épopée bantoue*, traduit du seSotho par V. Ellenberger, Paris, Gallimard, 1981.

de l'Occident qui les instruit (H.I.E. Dhlo mo) mais cherchent à rester fidèles à leurs racines africaines, parfois quitte à nourrir une image fautive de l'Afrique. Au contraire, Vilakazi cherche à occidentaliser une esthétique et des rythmes africains dans sa poésie ; John Dube ou Hubert Dhlo mo se tournent vers la littérature noire des États-Unis. Outre *Chaka* de Thomas Mofolo, Solomon T. Plaatje écrit *Mbudi*⁵ (achevé en 1916 mais publié en 1930), une épopée de la résistance des Barolong face aux Matabélé. À travers ses descriptions des mœurs et coutumes africaines, il démontre que cette culture vaut bien celle des Blancs.

La première évocation de l'existence de la littérature sud-africaine en France est faite dans un ouvrage en deux volumes que L. de Quèllern et A. Savine publient en 1899 à Paris aux Éditions Schwartz⁶ : le roman d'Olive Schreiner, romancière anglophone, *L'histoire d'une ferme africaine*, y est résumé. Celui-ci est paru en 1883 en Afrique du Sud sous le titre *The Story of an African Farm*, et est publié en France en 1901 aux Éditions Ollendorff sous un nom d'emprunt, Ralph Iron, traduit par Mme Charles Laurent⁷. En cette fin de XIXe siècle, les Français peuvent avoir eu accès à la littérature sud-africaine à travers trois auteurs : James Percy Fitzpatrick, R.M. Ballantyne et Rider Haggard (qui publia entre 1856 et 1925 six romans policiers et fantastiques aux Éditions Néo). J.P. Fitzpatrick est l'auteur d'un livre pour enfants qui eut dès sa parution en Afrique du Sud en 1907 un succès relativement important, *Jock of the Bushveld*, où l'on découvre à travers le regard d'un conducteur

5. Sol T. Plaatje, *Mbudi*, traduit de l'anglais par Jean Sévry, Paris, Actes Sud, 1997.

6. Jacques Alvarez-Péreyre, « Traductions et perceptions : les Français et la littérature sud-africaine », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu-Karthala, 1990.

7. Ce livre est de nouveau paru en 1989 chez Phébus sous le titre *La nuit africaine*, traduit par Élisabeth Janvier.

de chariot et de son chien Jock l'immensité sauvage de l'Afrique du Sud. Ce roman a fait l'objet de quelques controverses pour ses connotations racistes, notamment par les réflexions d'un petit garçon envers ses serviteurs noirs. Il a récemment été réédité sans ces connotations négatives et a fait l'objet en 2011 d'une adaptation au cinéma (en images de synthèse) par le réalisateur sud-africain Duncan McNeillie⁸, en plus de deux autres adaptations cinématographiques antérieures.

Grâce aux récits non romancés de l'explorateur David Livingstone, c'est dès 1859 que le public français se fait une image de l'Afrique du Sud comme d'un pays sauvage mais riche, un continent à explorer ; c'est ainsi que paraissent plusieurs récits aux prétentions ethnographiques ou documentaires. Le discours colonial de l'Afrique du Sud trouve un écho en France où la mentalité de cette fin de XIXe siècle est en accord avec les théories de supériorité de la race blanche sur les populations indigènes dont les civilisations sont en déclin, et que le colon blanc se doit d'éduquer et de faire prospérer à son avantage. Les premiers récits publiés en Afrique du Sud sont donc des récits de voyage et d'exploration, qui connaissent un grand succès en Grande-Bretagne. Il y a dans ces récits la volonté de faire un travail d'historien, de divertir le lecteur en même temps que de l'instruire sur l'Afrique. Les récits de voyages se sont « transformé[s] en un manuel de colonisation⁹ », qui fascinent aujourd'hui les auteurs modernes, qui en dénoncent les stéréotypes et fantasmes des colons. C'est une littérature d'hommes blancs écrite par et pour d'autres hommes blancs « civilisés » qui auront pour les décennies à venir une mentalité de conquérant à l'égard de l'Afrique, et cette mentalité ne fera que s'accroître à

8. <http://capetowncreatives.co.za/blog/2011/07/jock-of-the-bushveld-3d-movie-review-monkey-jockeys-of-the-bushveld/> (au 02/03/13).

9. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p. 57.

l'égard de l'Afrique du Sud dès la découverte des mines d'or et de diamants (1885 et 1867).

Cette littérature blanche est tout d'abord de langue anglaise. C'est Thomas Pringle (1789-1834) qui s'annonce le précurseur du roman aux accents chrétiens – cet auteur est taxé de « négrophile » par la communauté boer. Il est l'auteur de *African Sketches* (1834), *Afar in the Desert* (1881), ainsi que de *Narrative of a Residence in South Africa* (1835) où il exprime déjà ses inquiétudes et réflexions autour de la question de la haine des Boers envers les populations africaines, mais aussi de la part des colons anglais. Olive Schreiner, auteure de romans où la ruralité africaine occupe une place importante, a publié en plus d'*Histoire d'une ferme africaine* (1901 pour la France), *Rêves*¹⁰, en France. Elle est en outre l'auteur de romans à ce jour jamais parus en français, qui expriment un rejet profond de la colonisation mais sans toutefois faire figurer des protagonistes « indigènes » dans ses romans. Elle est considérée comme féministe, et condamne la division de cette société en races.

Nous voyons ainsi dès les débuts de la littérature sud-africaine deux profils séparés, dont la France ne reçoit qu'une partie, celle des Blancs colonisateurs. Alors que d'un côté les poètes de l'oralité perdent en audimat suite aux migrations africaines vers les villes (qui sont, comme nous en parlerons plus loin, décrites comme des Babylone par Alan Paton dans *Cry, The beloved Country*¹¹, 1948 ; ou bien encore par R.R.R. Dhlomo dans *An African Tragedy*, 1928), les auteurs anglophones prospèrent et l'Afrique du Sud commence à avoir un visage « civilisé » aux yeux de l'Europe.

10. *Dreams*, 1890, paru en France en 1913 aux Éditions Flammarion, traduit par Mme H. Mirabaud Thorens.

11. Alan Paton, *Pleure, Ô pays bien-aimé*, traduit de l'anglais par Denise van Moppès, Paris, Albin Michel, 1950.

Des écrits au service de la propagande afrikaner

Les récits de voyages, à la fin du XIX^e siècle, suscitent les appétits coloniaux et forgent sur place des mentalités de conquérant ; ils « [...] partici[pent] à la mise en place de mythes tenaces sur la supériorité de l'homme blanc face à une Afrique sauvage¹² ». Suite à l'abolition de l'esclavage par l'Angleterre en 1835, les Boers – plus tard appelés Afrikaners – migrent, d'abord en petit nombre puis massivement, vers le Nord et l'intérieur des terres, afin d'y construire des fermes. Cet épisode de l'histoire de l'Afrique du Sud est appelé le Grand Trek, et a suscité de nombreux récits – notamment *Dagboek* (1836-1838), par Louis Tregardt (non traduit en français), qui fait particulièrement le parallèle entre cette migration et l'Exode biblique. On compte aussi les œuvres de J.D. du Toit (*Trekkeerswee*, 1915), Gustav Preller (*Piet Retief*, 1906), et plus tard Stuart Cloete (*Turning Wheels*, 1937 ou *The Fierce Heart*, 1961). Cette conquête prend des dimensions épiques, on y voit une nécessité d'apporter la civilisation aux terres barbares. Cette littérature participe à la montée d'un nationalisme blanc, renforcé par les attaques de Zoulous sur la route – mais dont le massacre de Blood River (3 000 guerriers zoulous tués) le 16 décembre 1838 permettra aux Afrikaners de célébrer une fête nationale tous les ans en souvenir de cette victoire.

Les Boers, dont l'origine européenne commence à se faire oublier, développent une langue, l'afrikaans, dont ils tirent une grande fierté mais qui provoque le mépris de la part des Anglais, qui sont de plus en plus présents sur le territoire. Cette langue ne sera officielle qu'en 1925, mais elle constitue déjà un enfermement de la part des Afrikaners, qui considèrent toute personne non-afrikaansphone comme intruse. Très pauvres et lancés dans une conquête sauvage

12. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p. 55.

dont ils ne connaissent pas l'issue, les Boers se réfugient dans la religion, un protestantisme calviniste poussé, qui leur permettra plus tard, par la Bible, de justifier l'apartheid et leurs thèses racistes et ségrégationnistes – notamment la malédiction de Cham, qui justifie l'esclavage des Noirs.

Mais un autre épisode de l'histoire sud-africaine marquera pour longtemps les esprits et la littérature (*Stormwrack*, Louis Leipoldt, 1930), celui de la guerre anglo-boer (1899-1902). Alors que la couronne britannique (sous le règne de la reine Victoria) revendique de plus en plus sa légitimité à posséder les richesses du pays et s'empare de la main d'œuvre noire pour creuser les mines de charbon, or, diamants – conquêtes que le personnage de Cecil Rhodes illustre remarquablement par sa convoitise illimitée des terres africaines –, les Boers peinent à défendre leurs intérêts, et entrent en guerre avec les Anglais pour garder l'indépendance de leurs états (Orange, Transvaal). Les Anglais mettront en place les premiers camps de concentration du xx^e siècle et y enfermeront 136 000 Afrikaners et 115 000 Africains – 28 000 morts dont 22 000 enfants de moins de 16 ans chez les Afrikaners et 14 000 morts pour les Africains. Cet épisode est parfois considéré aujourd'hui comme une tentative de génocide de la part des Anglais. Quoi qu'il en soit, il donne naissance à des littératures afrikaners – *Commando, a Boer Journal of the Boer War*, Deneys Reitz, 1929 ; *Makapan's Caves, Unto Dust*, Herman Charles Bosman ; *The Mafeking diary*, Sol. T. Plaatje – mais aussi à un nationalisme afrikaner auquel se raccrocheront les *poor Whites* durant les décennies à venir, ces Blancs que la révolution industrielle et la Dépression des années 1930 achèveront de confiner dans une pauvreté et un racisme extrêmes¹³.

13. Une illustration de cette classe de la population afrikaner est tristement peinte

L'écriture sous l'apartheid : se dessinent des traits de caractère particuliers à l'Afrique du Sud

L'apartheid est institutionnalisé en 1948 avec l'élection de Jan Smuts au poste de Premier ministre. La première loi du Parlement est symbolique de l'instauration de cette ségrégation : il s'agit de la loi portant sur l'interdiction des mariages et relations sexuelles mixtes. La séparation est physique, puisqu'en 1950 passe la loi *Group Areas Act* qui impose des secteurs d'habitation selon la race. Cette loi est renforcée en 1953 par le *Separate Amenities Act* qui interdit la mixité dans les lieux publics. Cette même année est instaurée la loi *Bantu Education Act*, qui condamne les populations noires à la *gutter education* (l'éducation de caniveau). Les écoles sont bien sûr non mixtes, mais surtout n'ont plus le droit d'éduquer les Noirs autrement que de façon utile à leur métier plus tard – et comme ils sont destinés aux tâches d'exécution, autant dire qu'ils sont condamnés à ne plus recevoir d'éducation valable, ce qui les met définitivement à l'écart des intellectuels blancs. Pourtant, même de leurs townships, des écrivains comme Alex La Guma (*A Walk in the Night*¹⁴, 1962, entre autres) ou Gcina Mhlope parviennent à écrire. Les structures familiales sont éclatées ; la pauvreté, la violence, les bidonvilles, mais aussi l'engagement politique (nous y reviendrons) sont les thèmes explorés par Siphosempala (*The Root is One*, 1979), Mongane Wally Serote (*To Every Birth its Blood*¹⁵, 1981), Njabulo Ndebele (*Fools and other Stories*¹⁶, 1983), etc..

dans *Triomphe* de Marlene Van Niekerk, paru aux Éditions de l'Aube en 2002, traduit de l'afrikaans par Donald Moerdijk et Bernadette Lacroix (1994 pour la parution en Afrique du Sud). Nous en reparlerons plus loin.

14. Alex La Guma, *Nuit d'errance*, Paris, Hatier, 1984.

15. Mongane Wally Serote, *Alexandra, mon amour, ma colère*, traduit de l'anglais par Christine Delanne-Abdelkrim, Paris, Messidor, 1988.

16. Njabulo Ndebele, *Fools*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Bruxelles, Éditions Complexe, 1992.

De leur côté, les écrivains blancs ont du mal à soulever clairement la question de l'apartheid. Les Afrikaners sont l'objet de lourds préjugés négatifs – ploucs, racistes, renfermés sur eux-mêmes, etc. – dont ils ne peuvent réellement se défaire tant que l'apartheid dure et est maintenu en place par cette communauté. Des écrivains éprouvent une certaine fascination pour les ghettos noirs dont la loi interdit l'accès, mais cette fascination soulève une question difficile : « Peut-on prendre la parole à la place de l'autre ? N'est-ce pas la lui retirer ? Et pourtant, il faut bien aussi que le lecteur finisse par l'entendre. Néanmoins, on peut se demander si de pareilles tentations ne sont pas lourdes d'ambiguïtés.¹⁷ » De grands écrivains aujourd'hui mondialement connus abordent de façon différente la question de la séparation, sans jamais évidemment y trouver une réponse. Les thèmes de la sexualité mixte, le questionnement sur l'autre, l'exil, l'engagement politique à travers l'écriture, amènent une diversité parfois bien difficile à assumer (*cf.* partie II. B. 5.).

On voit donc se tracer une littérature multiple, qui nous parvient en France de façon déformée par rapport à la réalité du pays, aussi bien en termes de diversité culturelle qu'en termes de temps – il y a bien souvent des années d'écart entre la publication d'origine et celle en français. Quoi qu'il en soit, dit de façon ouverte ou cachée, l'apartheid est au centre des thématiques littéraires. C'est une souffrance pour tous, absurde et impossible à ignorer. Les écrivains n'ont d'autre choix que de mettre en scène des situations quotidiennes et ordinaires, et de les confronter avec l'absurdité de ces lois hors de toute mesure humaine. Les événements de Sharpeville (1960) et Soweto (1976) renforcent la honte d'être Sud-africain d'une part, et la haine grandissante pour le système d'autre part.

17. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p. 145.

Des écrivains qui se sentent africains et qui le revendiquent

La même perte de liberté frappe les deux côtés de la barrière de l'apartheid. Puisque nous avons pu définir une spécificité sud-africaine à la littérature de ce pays – par ses thèmes, son contexte, sa façon d'aborder les relations humaines tronquée par le prisme de l'apartheid – se pose maintenant la question de la spécificité africaine de cette littérature, et de ce pays en général. Un lieu littéraire où se sont unies les communautés de couleurs différentes est le théâtre, joué dans les *townships* par des acteurs blancs, noirs ou métis, malgré les lois interdisant les mélanges de « races » sur scènes de théâtre comme parmi le public.

L'Afrique du Sud a longtemps été considérée par ses habitants blancs anglophones comme une terre opportune, mais qui, dans le cas où la situation l'exigerait, peut être abandonnée. Ainsi, nombreuses sont les familles anglophones à avoir gardé un lien avec leur pays d'origine : une double nationalité, des retours fréquents en Europe. Entre 1991 et 2001, 800 000 Blancs ont quitté l'Afrique du Sud. Mais les Africains comme les Afrikaners (dont le nom veut dire « Africain » en afrikaans) n'ont plus de port d'attache depuis plusieurs siècles, et considèrent cette terre comme leur terre. L'exil, volontaire ou forcé, a été vécu comme un déchirement pour de nombreux écrivains ; ainsi Bessie Head, Gillian Slovo, Breyten Breytenbach, Ezekiel (Es'kia) Mphahlele... Cette séparation peut entraîner aussi un soulagement, une libération du poids de l'apartheid, ainsi que l'exprime Bessie Head (qui a vécu la moitié de sa vie au Botswana) qui ressent un véritable apaisement de pouvoir enfin marcher dans les rues du Botswana sans se sentir noire¹⁸. Mais elle ne cesse toute sa vie d'éprouver un attachement profond pour son pays d'origine.

18. James Currey, *Quand l'Afrique réplique*, Paris, l'Harmattan, 2011.

La question de définir la littérature écrite par des écrivains noirs comme étant d'abord des écrivains africains avant d'être des écrivains tout court est une question importante dont nous parlerons plus loin. Des écrivains comme Lewis Nkosi ou Ezekiel Mphahlele ont apporté leur réponse à cette africanité qu'on leur a « jeté comme une claque à la figure » (Lewis Nkosi)¹⁹, une africanité imposée et qui met douloureusement dans des cases. Mais les écrivains sud-africains blancs, au contraire, ont longtemps été considérés comme étant européens, ce dont il n'est rien ; les communautés blanche comme noire ont vécu une même expérience coloniale imposée par un régime honteux. Les écrivains sud-africains blancs ne peuvent plus et ne veulent plus faire partie d'une littérature coloniale ; elle se sait issue d'une société dont il est difficile de parler. Le sens de l'identité de ces écrivains qui ont été du côté privilégié de la barrière est très conscient, comme l'explique Nadine Gordimer, qui affirme avoir toujours parlé en son nom, sachant qu'il aurait été illégitime et faux de parler à la place des Noirs²⁰. Elle fait partie, avec André Brink, des écrivains qui se sentent africains et pensent qu'une culture commune à tous les Sud-africains commence à exister. Elle affirme dans une interview de 1989 à Frédéric Mitterrand²¹ qu'elle ne ressent plus de culpabilité en tant que Blanche, car cela ne mène nulle part. Ce sont désormais les faits qu'il faut affronter ; et se sentir sud-africain ne peut que faire avancer le dialogue vers l'autre.

19. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p. 356.

20. Nadine Gordimer, *The Essential Gesture – Writings, Politics & Places*, London, Penguin Books, 1988.

21. Interview extraite de l'émission « Du côté de chez Fred », in M'Bokolo, Elikia, Sainteny, Philippe, Ferrari, Alain, DVD *Afrique[s], Une autre histoire du xxe siècle*, 2010.

Aujourd'hui, la littérature sud-africaine est considérée par la critique comme une littérature à part entière ; elle est souvent associée à la littérature de l'Afrique anglophone, bien que l'on ne puisse pas considérer le passé colonial de la couronne britannique de la même façon en Afrique du Sud qu'au Nigéria ou en Somalie. Les colons ne sont jamais partis d'Afrique du Sud et sont maintenant Africains ; la couleur de la peau joue encore dans beaucoup de domaines, notamment le domaine éditorial, ainsi que nous le verrons plus bas, mais la spécificité de la littérature sud-africaine ne tient pas tant à son aspect « nation arc-en-ciel » qu'à son histoire commune et aujourd'hui, son présent qu'il lui faut affronter ensemble.

Elle a une place clairement prédominante en France et en Europe

Elle représente une grande majorité de ce qui nous vient d'Afrique

Dès que l'on se penche sur la situation éditoriale de la littérature sud-africaine en France, deux faits apparaissent comme des évidences : tout d'abord, on observe depuis 1994²² (et plus particulièrement dans la période 1999-2000) une augmentation des traductions d'auteurs sud-africains vers le français. Ensuite, un fait majeur est à noter : la plupart des textes traduits qui nous viennent d'Afrique sont originaires d'Afrique du Sud.

Bien sûr, sur le nombre total de traductions parues en France – toutes langues et origines géographiques confondues –, très peu nous parviennent d'Afrique. Selon Jean-Pierre Richard²³, seuls 165

22. Nous y reviendrons en détail plus bas dans cette partie.

23. Jean-Pierre Richard, « Translation of African Literature: A German Model? », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

titres africains anglophones ont été traduits vers le français depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'au 12 janvier 2004. Sur ces 165 titres africains traduits en français, 111 viennent d'Afrique du Sud (soit 67,2 %) ; 33 du Nigéria (20 %, dont la moitié est écrite par Wole Soyinka), huit du Zimbabwe (4,8 %), six du Kenya (3,6 %) et deux du Ghana (1,2 %). La majorité est donc clairement en provenance d'Afrique du Sud. On constate également que les traductions s'opèrent majoritairement depuis l'anglais vers le français : les autres traductions provenant de langues africaines sont minimales en comparaison avec l'importance des traductions de l'anglais. Il faut compter un titre traduit du kiSwahili, un de l'acholi, un du seSotho, un de l'arabe (Soudan), trois de l'afrikaans (encore l'Afrique du Sud) et huit du portugais.

En plus du déséquilibre de la langue de départ s'ajoute donc un déséquilibre géographique et, ainsi que nous le verrons plus bas (dans la partie « Le quatuor blanc »), un déséquilibre en ce qui concerne la couleur de la peau des auteurs en provenance du continent noir.

C'est une littérature qui plaît pour son engagement politique

Comme nous l'avons vu plus haut, alors qu'aux débuts de la transmission éditoriale de la littérature sud-africaine en France, les idées de conquête et de race supérieure dominaient dans les romans et les mentalités des lecteurs ; des années 1920 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale la vision de l'Africain évolue dans les romans. On y voit désormais la notion de tutelle ; en France se développent les concepts d'association et d'interdépendance avec les pays africains, alors que pendant ce temps débudent en Afrique du Sud les concepts de bantoustans, qui seront instaurés durant l'apartheid. En France, c'est l'ouvrage d'Alan Paton (*Pleure, Ô pays bien-aimé*, 1950), qui deviendra l'ouvrage de référence en ce qui

concerne la représentation de la société sud-africaine²⁴, jusqu'aux romans d'André Brink. C'est une littérature qui décrit les Noirs comme des victimes malheureuses et incapables de s'en sortir sans l'aide du Blanc ; mais c'est aussi un message de pardon, de réconciliation entre les races. Cette réconciliation ne sera pas prônée par les écrivains africains de la génération post-*mission boys*²⁵, mais on ne retrouve rien de cela dans les sélections de textes traduits en français.

Il faut donc attendre 1976 en France (l'année des événements de Soweto) et *Au plus noir de la nuit*²⁶ d'André Brink pour trouver un médiateur blanc qui s'inscrit mieux dans la réalité sud-africaine. Cet auteur rencontre un véritable engouement de la part du public français, mais cet enthousiasme laisse Jacques Alvarez-Péreyre dubitatif :

« Sans se livrer à une psychose ou socio-critique qui n'a pas sa place ici, on pourrait reprendre l'argument que le goût des Français pour André Brink, et pour la littérature des Blancs en général, relève d'un réflexe raciste, d'une identification avec ces autres "enfants" de l'Europe que sont les Sud-Africains blancs – tant ceux de langue anglaise que les Afrikaners. Plusieurs écrivains ou critiques noirs ont énoncé cette hypothèse à plusieurs reprises, notamment durant la conférence qui s'est tenue à Bad Boll (Allemagne fédérale) en novembre 1986.²⁷ »

24. Jacques Alvarez-Péreyre, « Traductions et perceptions : les Français et la littérature sud-africaine », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu-Karthala, 1990.

25. Il s'agit des Noirs citadins éduqués par les prêtres dans les missions, à la fois attachés aux valeurs chrétiennes mais conscients de la condition sociale de leurs frères (Jean Sévry).

26. André Brink, *Au plus noir de la nuit* (*Looking on Darkness*, 1974), traduit de l'anglais par Robert Fouques-Duparc, Paris, Le Club français du livre, 1976.

27. Jacques Alvarez-Péreyre, « Traductions et perceptions : les Français et la littérature sud-africaine », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu-Karthala, 1990, p. 387.

Nous reviendrons sur la question du rôle que la couleur de la peau des auteurs a pu jouer sur les publications en français. Mais quelles que soient les raisons qui poussent le lecteur français à apprécier la littérature de la dénonciation – plus que de l’engagement, il est vrai, ici –, Brink a su sensibiliser le public francophone à l’apartheid.

Les écrivains engagés, confrontés à des difficultés telles que la censure, ont bien souvent vu leurs œuvres publiées en français des années, voire une décennie après la parution originale de leur roman ou recueil de nouvelles. Ceci n’est bien sûr pas propre uniquement à la littérature sud-africaine, mais elle offre des exemples frappants : *Mine Boy*²⁸ de Peter Abrahams nous est parvenu seulement en 1960 alors qu’il était paru en 1946. Ezekiel Mphahlele a vu *Down Second Avenue*²⁹ (1959) publié en français en 1964, et il semblerait qu’il soit aujourd’hui en totale rupture de stock – il est en tout cas introuvable en français. *Chirundu*³⁰, du même auteur, avait d’abord été publié en 1969 en anglais, mais pas avant 2003 en français. Les écarts de dates sont en général moins grands pour les auteurs blancs, nous y reviendrons.

Les auteurs engagés, comme le sont Mongane Wally Serote, Ezekiel Mphahlele, Alex La Guma, ou encore Christopher Hope, ont eux aussi connu des publications en français, et leur talent a été mis en avant par les spécialistes de la littérature sud-africaine, s’en faisant souvent les traducteurs pour assurer leur transmission vers le français.

28. Peter Abrahams, *Rouge est le sang des Noirs*, traduit de l’anglais par Denise Shaw-Mantoux, Paris, Casterman, 1960.

29. Ezekiel Mphahlele, *Au bas de la deuxième avenue*, traduit de l’anglais par Hubert de Cointrin, Paris, Présence Africaine, 1964.

30. Ezekiel Mphahlele, *Chirundu*, traduit de l’anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Dapper, 2003.

Une explosion des imports depuis 1994

En Afrique du Sud, l'édition a connu plusieurs étapes de progression, depuis le début des années d'après-guerre (Seconde Guerre mondiale) jusqu'à aujourd'hui. Jean Sévry³¹ en distingue trois : d'abord la publication des œuvres sud-africaines par les maisons d'édition basées en Grande-Bretagne (Faber&Faber, Heinemann) ou en Allemagne (Seven Seas Books). Il s'agit d'éditeurs de livres scolaires ; c'est l'édition la plus présente sur le continent africain et qui permet de faire vivre l'édition³² – mais qui fait aussi de l'ombre aux éditeurs de littérature, en termes de part de marché et de distribution³³. Ensuite, les années 1970 voient apparaître sur le continent des maisons d'édition sud-africaines (Ad. Donker, Raven Press, David, Philip), qui jouent un rôle important pour l'émergence dans les librairies grand public d'auteurs comme Miriam Tlali, Njabulo Ndebele, Achmat Dangor, mais aussi Nadine Gordimer ou J.M. Coetzee. Enfin, dès le milieu des années 1980, des auteurs africains noirs veulent marquer leur indépendance vis-à-vis de ces éditeurs blancs et créent leurs propres maisons d'édition. La foire internationale du livre africain au Zimbabwe participe à cette promotion ; et en 1987 est fondé le COSAW (*Congress of South African Writers*), qui jouera lui aussi un rôle important dans la promotion et la défense des auteurs à l'étranger.

Les fonds de solidarité internationaux qui avaient été soulevés pour soutenir les éditeurs anti-apartheid ont commencé à décroître au début des années 1990 (les jours de l'apartheid étant comptés), ce qui a eu pour conséquence la disparition de ces maisons d'édition alternatives qui avaient permis à la littérature sud-africaine de faire

31. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p.145-148.

32. Denise Coussy, *La littérature africaine moderne au Sud du Sahara*, Paris, Karthala, 2000, p. 176.

33. James Currey, *Quand l'Afrique réplique*, Paris, l'Harmattan, 2011.

entendre sa voix³⁴. Des stratégies anti-concurrence ont été mises en place par les maisons d'édition les plus résistantes à l'encontre des autres, comme l'offre de livres gratuits. La situation post-apartheid est critique en Afrique du Sud et ainsi que nous en parlerons plus bas, les écrivains sud-africains eux-mêmes éprouvent des difficultés créatrices aux prémices de cette nouvelle ère que l'on a annoncée révolutionnaire.

Pourtant, en France, c'est le contraire qui semble se profiler : au lendemain de la libération de Nelson Mandela (1990) et des élections de 1994, les éditeurs français saisissent l'opportunité de ces événements pour faire paraître des livres qui avaient été écrits et publiés en anglais (ou en afrikaans) quelque temps auparavant. La collection « Afriques » chez Actes Sud et dirigée par Bernard Magnier voit le jour en 1997 (elle ne comporte pas uniquement des titres sud-africains mais ceux-ci représentent tout de même une bonne part de la collection) ; aux Éditions Zoé, c'est la collection « Littératures d'émergence » qui accueille les auteurs sud-africains. Alors que l'on compte environ 130 titres³⁵ parus en tout et pour tout d'Afrique du Sud entre 1901 (Olive Schreiner, *Histoire d'une ferme africaine*) et 1994 (1993 : Herman Charles Bosman, *La route de Mafeking* ; André Brink, *La première vie d'Adamastor* ; Njabulo Ndebele, *Mon Oncle*) – dont une bonne moitié publiée dans les années 1980 – la décennie 1994-2004 totalise à elle seule 82 titres³⁶... Cette disproportion est parlante ; nous pouvons l'expliquer à la fois par l'ouverture de l'Afrique du Sud au monde

34. Serge Breysse, « Édition et roman : conditions et ressorts de l'innovation dans la nouvelle littérature en anglais de l'Afrique du Sud démocratique », La Réunion, Université de La Réunion, 2007, p. 63.

35. Virginie Coulon, *Bibliographie francophone de littérature africaine*, Vanves, EDICEF/AUPELF (universités francophones), 1994.

36. Jean-Pierre Richard, « Bibliographie des littératures africaines en traduction française (1994-2004) » in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

extérieur (abolition des lois de censure et de boycott) et par l'attrait soudain du public français et européen pour ce pays dont le personnage-symbole fascine et contribue à façonner une image jusque-là ignorée de l'Afrique du Sud.

Pourtant, on compte environ 260 titres traduits en français

Très peu avant les années 80

Selon la liste établie par Virginie Coulon – qui comporte quelques oublis, d'après les références données par les spécialistes de la littérature sud-africaine qui ne sont pas répertoriées dans *Bibliographie francophone de littérature africaine* –, de 1901 à 1979 incluse, seuls 42 titres (environ) avaient été publiés en français, sur les 130 titres traduits depuis 1901 jusqu'à fin 1993. Il s'agit donc d'une faible proportion face aux 88 titres parus entre 1980 et 1993 – soit 88 en 13 ans contre seulement 42 en 78 ans. Cette tendance, nous l'avons vue, se maintiendra (82 titres entre 1994 et 2004). Ce constat est à retenir pour la suite, il nous permettra de mettre en parallèle les parutions et les événements frappants d'Afrique du Sud relayés par les médias français.

Le « quatuor blanc » : Brink, Gordimer, Coetzee, Breytenbach

Cette expression de « quatuor blanc » pour désigner les quatre auteurs sud-africains les plus publiés et reconnus en France nous vient de Bernard Magnier (2001), ainsi que le signale Jean-Pierre Richard³⁷ : il s'agit de la découverte de ces auteurs qui ont commencé à être publiés en 1976 pour André Brink et 1985 pour J.M. Coetzee, soit autour des événements de Soweto, date autour de laquelle les

37. *Idem*

écrivains blancs de manière générale tendent à exprimer leur désaccord profond et définitif avec l'apartheid. Sur les 111 titres traduits qui nous viennent d'Afrique du Sud dont nous parlions plus haut, 74 titres sont les œuvres d'écrivains blancs : 19 titres de Gordimer, 18 titres de Brink, 10 de Coetzee, 10 de Breytenbach. Les auteurs suivants sont Athol Fugard (7 titres), Laurens Van der Post (7 titres), Nicol (3 titres). Aujourd'hui, on peut également ajouter à cette liste Deon Meyer (9 titres jusqu'en 2013). Le contraste est d'autant plus frappant si l'on considère que les quatre grands noms de la littérature blanche sud-africaine cumulent 57 titres, c'est-à-dire plus de la moitié de toutes les traductions venant de l'anglais pour l'Afrique du Sud³⁸. La France consacre ainsi 1/3 (34 %) de ses traductions depuis l'Afrique vers la France pour ces quatre auteurs, ce qui est considérable.

En plus de cette présence disproportionnée par rapport à leurs confrères noirs ou métis, on remarque qu'une synchronisation de la parution des titres en langue originale et en français s'est très rapidement opérée : dès le cinquième titre de Brink, les dates de parution coïncident. Entre 1986 et 1993, les éditeurs français, sans doute encouragés par l'actualité politique et le succès de ces auteurs blancs, publient 14 nouveaux auteurs sud-africains (dont 12 blancs) : Lewis Nkosi, Richard Rive, Wessel Ebersohn, Christopher Hope, Wilma Stockenström (afrikaans), Denis Hirson, Bryce Courtenay, Ernst Havemann, Etienne Van Heerden (afrikaans), Gillian Slovo, John Conyngham, Mike Nicol, Antony Sher, Charles Herman Bosman, et Karel Schoeman. On constate aujourd'hui que ces auteurs répondaient en fait à un calcul commercial sans grande valeur, puisque la plupart de ces auteurs n'ont plus

38. *id.*, « Translation of African Literature: A German Model? », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

été publiés ; seuls Gillian Slovo, Mike Nicol et Karel Schoeman ont été suivis par la suite. Le nom de Vladislaviv a également récemment trouvé un écho dans la critique littéraire, il est considéré par Denise Coussy³⁹ comme le porte-parole de la nouvelle Afrique du Sud. L'entrée sur le marché de ces nouveaux auteurs aura au moins permis de s'éloigner du schéma omniprésent du « quatuor blanc », qui perd tout de même de son importance dans les publications de la décennie 1994-2004⁴⁰ : un titre de Breytenbach, six titres de Brink, cinq titres de Coetzee, huit titres de Gordimer ; soit 20 titres sur 82 (24 %).

Il est à noter que de son côté, Jean Sévry compte parmi cette majorité blanche un cinquième nom, celui d'Alan Paton. Si son succès en termes de titres publiés est relatif (trois titres publiés en français : *Pleure, Ô pays bien-aimé*⁴¹, *Quand l'oiseau disparut*⁴², *Le bal des débutants*⁴³), il faut souligner l'importance qu'a eu son premier roman auprès du public francophone, et qui a joué le rôle d'un *La case de l'Oncle Tom* parmi les Blancs sud-africains (nous y reviendrons dans la partie « Des premiers écrits des colonisateurs à *Cry, Beloved country* »). La preuve en est qu'il a été réédité pas moins de six fois en 20 ans : l'édition originale est celle d'Albin Michel (1950), reprise par Le Club français du Livre (collection « romans », 1951), puis une deuxième fois chez Le Club français du Livre (collection « Le meilleur livre du mois », 1955). Il passe

39. Denise Coussy, *Littératures de l'Afrique anglophone*, Paris, Édisud, collection « Les écritures du Sud », 2007.

40. Jean-Pierre Richard, « Bibliographie des littératures africaines en traduction française (1994-2004) » in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

41. Alan Paton, *Pleure, Ô pays bien-aimé*, traduit de l'anglais par Denise van Moppès, Paris, Albin Michel, 1950.

42. *id.*, *Quand l'oiseau disparut*, traduit de l'anglais par Denise van Moppès, Paris, Albin Michel, 1954.

43. *id.*, *Le bal des débutants*, traduit de l'anglais par Denise van Moppès, Paris, Albin Michel, 1963.

en poche chez Albin Michel (1957), et est ensuite publié chez Le Club du Livre religieux (1957), puis chez les Éditions GP (collection « Super », 1962), et enfin aux Éditions Rencontre (1970). La traduction originale de Denise van Moppès a visiblement toujours été conservée.

Peu de place aux Noirs et aux Métis

Ainsi que nous venons de le voir, si sur les 111 titres anglophones parus entre 1945 et 2004 pour l'Afrique du Sud, 74 sont les œuvres d'auteurs blancs, il reste 37 titres d'auteurs noirs. D'après Jacques Alvarez-Péreyre, sur les 56 titres parus en français entre 1971 et 1989 incluse, 42 sont des titres d'auteurs blancs, contre 14 d'auteurs noirs⁴⁴ (soit 25 %). Il faut rappeler que selon le recensement de la population de 2001 (qui a certes évolué depuis les années 1980), sur les 48,7 millions d'habitants de l'Afrique du Sud, la population noire représente 79,2 %, les Blancs représentent 9,2 %, les Métis 9 % et les Indiens 2,6 %⁴⁵. Plusieurs arguments plus ou moins valables ont été avancés pour expliquer cet écart impressionnant entre le nombre d'écrivains noirs par rapport à la population noire en général, notamment le fait que cette population, de nos jours encore, souffre d'analphabétisme (13,6 % de la population est analphabète), du chômage (21,9 %), et surtout de pauvreté. D'après un article de l'Agence AFP (publié sur Internet) de décembre 2011⁴⁶, seul 1 % de la population achète des livres : une élite. Le prix moyen du Livre de poche est de 120 rands (11 euros environ), ce qui est très cher pour un salarié non-qualifié qui

44. Jacques Alvarez-Péreyre, « Traductions et perceptions : les Français et la littérature sud-africaine », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu-Karthala, 1990.

45. Georges Lory, *L'Afrique du Sud*, Paris, Karthala/RFI, 2010.

46. Jean Liou, AFP journal Internet, *L'Afrique du Sud, le pays qui n'achète pas de livres*, 27 décembre 2011.

gagnerait entre 2 000 et 3 000 rands. Mais même si la population noire et métisse n'a pas accès à la lecture, leurs auteurs existent bel et bien, et sont publiés par des réseaux parallèles qui finissent par les porter au devant de la scène.

Peter Abrahams, en France, est l'un des auteurs sud-africains métis les plus reconnus : il a publié entre 1950 et 1968 six romans ou recueils de nouvelles chez Gallimard, Casterman et Stock. Alex La Guma, Zakes Mda, Sello Duiker, Damon Galgut, Bessie Head ou Lewis Nkosi, sont aujourd'hui bien connus du public français (amateur de littérature sud-africaine, bien sûr). Mais pour beaucoup d'autres auteurs non moins talentueux et reconnus comme tels dans leur pays, la traduction vers une langue européenne semble un chemin difficile et peu évident. En effet, comme nous nous emploierons à l'expliquer plus loin, une autre raison de ce manque flagrant de textes d'écrivains autres que blancs traduits en français est le genre, avant la couleur de la peau.

Les maisons d'édition : les processus de découvertes et de récupération des auteurs

Quelles éditions ? (Brochées/reliées, grand format/poche ?)

Pour se faire une idée plus juste de ce que représente en France la littérature sud-africaine, il convient d'étudier les formes « physiques » sous lesquelles sont parus les livres en provenance d'Afrique du Sud.

Les choix des éditions des « African Writers Series » (Heinemann)

Un indicateur précieux concernant ces données est l'ouvrage déjà cité de James Currey : *Quand l'Afrique réplique – La collection*

« *African Writers* » et l'essor de la littérature africaine⁴⁷. Bien qu'il concerne le marché anglophone et qu'il s'agisse dans la plupart des cas de textes directement transmis en leur langue d'origine vers un public anglophone (sans passer par la traduction), l'auteur de ce livre fait très fréquemment référence à l'essor de la littérature francophone sur le continent africain, ainsi qu'à la situation éditoriale en France.

La collection « *African Writers Series*⁴⁸ » des Éditions Heinemann est née en 1962. Ainsi que l'explique l'auteur du livre et directeur de la collection AWS entre 1967 et 1984, les conventions anglo-saxonnes de l'époque voulaient que les livres de fiction, théâtre et poésie soient en format relié, soit en *hardcover*. Sur le même principe que le Livre de poche, les livres de la collection paraissaient d'abord en format relié avant de paraître en broché 18 mois plus tard. Ces principes s'appliquèrent au début de la collection, puis, pour des raisons de coût par rapport au lectorat africain, les livres sont parus directement en *paperback*. Le fait que la couverture soit souple – et donc le livre moins cher – a eu pour effet que 80 % des livres de la collection étaient vendus en Afrique.

L'atout principal de l'AWS a été une démarcation visuelle dès les débuts de la collection : une couverture orange, qui devient vite une référence pour les lecteurs africains, en plus d'attirer par son prix peu élevé. Le bleu a été utilisé également pour les couvertures de livres écrits par des hommes politiques et pour les biographies. Ce sont également sous des couvertures bleues que sont parues les anthologies en anglais d'œuvres d'auteurs africains.

47. James Currey, *Quand l'Afrique réplique – La collection « African Writers » et l'essor de la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 2011 (2008 pour l'édition anglaise).

48. Nous parlerons plus précisément du rôle de promotion de la littérature sud-africaine qu'a eu cette collection en deuxième partie du mémoire ; nous nous concentrons pour le moment sur le paratexte qu'elle a donné à ses publications.

Souhaitant conserver une politique de prix bas et des rythmes de publication élevés, Heinemann utilise des machines à imprimer modernes qui permettent l'impression de *paperbacks* à coût de fabrication peu élevés et une rapidité efficace. Cependant, dans les années 1960, les éditions brochées ne font pas l'objet de critiques littéraires : nous voyons ici que le choix d'un support peu attractif et *cheap* (d'apparence de basse qualité) est un choix qui a coûté la connaissance par le public des auteurs pourtant sélectionnés par un comité de lecture dirigé par Chinua Achebe. Pourtant, les rivaux de l'AWS de Heinemann privilégient eux aussi le format *paperback* : aussi bien la collection « Three Crowns » de l'University Press Oxford, « Fontana » de Collins, que « Dreambeats » de Longman. Un autre éditeur, André Deutsch, a fait le choix des *hardbacks*, mais J. Currey n'en fait pas grand cas.

La collection AWS s'est beaucoup fait attaquer sur la qualité de ses publications, notamment sur le manque de rigueur de la numérotation des titres : 270 titres ont été numérotés entre 1962 et 1984, et on en compte une centaine de plus non numérotés, entre 1985 et 2003.

Les éléments de paratexte et la quantité d'auteurs choisis par Heinemann se sont rapprochés de la démarche du Livre de poche. Nous parlerons plus bas des questions de choix éditoriaux et de méthodes de prospection des auteurs africains. Il est à retenir qu'il a été judicieux de la part des créateurs de cette collection de choisir un visuel nettement identifiable parmi les autres éditeurs de littérature africaine.

Choix éditoriaux des éditeurs français

Comme pour toutes les nouvelles parutions sur le marché, un titre sort le plus souvent d'abord en grand format avant de paraître

en poche, si cela est pertinent : soit l'éditeur premier cède ses droits à une maison d'édition spécialisée en poche, soit c'est le secteur poche de la même maison d'édition qui réédite le titre en format plus petit, moins cher, en couverture souple ; le plus souvent d'ailleurs sous un autre visuel de couverture.

Ludivine Huet-Haupt (enseignante de traduction et théorie de la traduction à l'Université de Western Cape au Cap en Afrique du Sud) souligne que les choix éditoriaux des éditeurs français ne sont bien sûr pas neutres par rapport au public qu'ils visent, et ceux-ci peuvent ainsi grandement différer des choix initialement faits par l'éditeur original⁴⁹. Ainsi, elle remarque que la quatrième de couverture peut changer tout son sens d'une langue à l'autre – l'exemple de *Disgrâce*, de J.M. Coetzee⁵⁰ est révélateur : le résumé insiste sur la relation entre le personnage principal et son étudiante (ce qui n'est pas le principal sujet du roman), afin de présenter sous un jour de romance le livre, ce qui est susceptible d'attirer davantage le public français.

De même, les illustrations de couverture peuvent, elles aussi, jouer un rôle que l'on aurait tort de négliger : il apparaît qu'en France, les éditeurs, pour le Livre de poche, privilégient une couverture descriptive. Ainsi, nous pouvons trouver le portrait de personnages, une photo d'un lieu... Alors que les éditeurs des premiers succès des années 1980, éditant d'abord en grand format (relié, couverture souple), préfèrent une couverture neutre et efficace : comme la collection « Nouveau cabinet cosmopolite » des Éditions Stock, qui présente ses titres de façon très visible, sous une couverture rose sur laquelle le titre est inscrit en grand. C'est aussi le cas de

49. Ludivine Huet-Haupt, « Traduire l'Afrique du Sud post-apartheid : quelle approche ? » in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

50. J.M. Coetzee, *Disgrâce*, traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, 2001.

l'édition originale en français d'*Au cœur de ce pays*, de J.M. Coetzee⁵¹, où cette fois le nom du traducteur prend une place plus importante que d'ordinaire ; la mention « roman » est elle aussi indiquée sur la couverture, de même que sur le dos : faut-il y voir une volonté de la part des éditeurs de se démarquer d'une quelconque manière, ou bien le genre de ce roman de Coetzee, si spécial, nécessite-t-il cette mention pour que le lecteur ne s'y perde pas ?

Aujourd'hui, un constat évident est que le style des couvertures et du format est un mélange incertain entre poche et grand format : les couvertures sont colorées pour la plupart, illustrées le plus souvent de peintures qui se ressemblent un peu entre elles (*Mbudi* de Sol. T. Plaatje chez Actes Sud, *Le pleureur* de Zakes Mda chez Dapper, *Triomphe* de Marlene Van Niekerk aux Éditions de l'Aube...), présentant des personnages et des paysages africains, mais le plus souvent peintes par des artistes européens⁵².

Quels genres ? (Roman, poésie, nouvelle, essai... ?)

Les comportements de lecture des Français ne changent pas vis-à-vis de l'Afrique du Sud : c'est le roman qui domine

D'après l'enquête (sous forme de questionnaire à réponses multiples) du Ministère de la Culture et de la Communication datant de 2008 sur les pratiques culturelles des Français⁵³, les genres de livres lus le plus souvent par les Français (toutes catégories confondues) sont les livres pratiques, avec un taux à 40 %, ce qui semble logique puisque étant « pratiques », ils servent dans la

51. *Id.*, *Au cœur de ce pays*, traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Maurice Nadeau/Papyrus, 1981.

52. C'est le cas pour Dapper en particulier.

53. <http://www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr/> Site consulté pour la dernière fois le 06 mars 2013 – Enquête Pratiques culturelles des Français, 2008 - DEPS Ministère de la Culture et de la Communication.

vie quotidienne ; mais il ne s'agit pas ici de lecture de chevet, de lecture de plaisir. La catégorie de livres la plus lue qui suit immédiatement nous intéresse davantage par rapport à notre sujet : il s'agit des romans policiers ou d'espionnage, à 39 %. Or, le genre policier, nous le verrons, est un secteur de la littérature sud-africaine très présent en France. Suivent ensuite, à égalité (35 %), les « livres sur l'histoire » et les romans autres que policiers ou d'espionnage.

On constate donc que les deux genres lus le plus souvent (romans policiers et romans autres que policiers) sont des fictions littéraires, et que, dans un autre questionnaire cette fois à réponse unique, les deux genres *ex-æquo* (18 % chacun) préférés des Français sont justement le roman autre que policier et le roman policier.

Autre constatation : pour une autre question portant sur le genre de roman autre que policier préféré (deux réponses possibles maximum), les réponses sont plutôt favorables à la littérature étrangère. Bien que les genres préférés majoritaires ne nous concernent pas – « autres romans contemporains français » (27 %), « romans historiques » (24 %), « science-fiction, fantastique, heroic-fantasy, horreur » (23 %) – le genre suivant est « romans sentimentaux du type Harlequin », à 19 % des réponses. Il se trouve que ce genre de littérature est justement en plein essor en Afrique du Sud selon un article AFP du 20 mars 2011⁵⁴ ; mais les éditeurs français suivent-ils réellement les préférences littéraires des Sud-africains ? Nous n'en sommes pas convaincus (voir sous-partie suivante). En cinquième et sixième places viennent les biographies romancées (15 %) et les grands auteurs français du xx^e siècle. Enfin viennent les « autres romans contemporains étrangers » (11 %) ; les prix littéraires (10 %) – cela peut concerner les prix Nobel Gordimer ou Coetzee mais aussi bien d'autres auteurs de nationalité française

54. *Le roman à l'eau de rose pour lectrices noires débarque en Afrique du Sud*, France, AFP Infos économiques, 20 mars 2011.

– et enfin, les grands auteurs étrangers du xx^e siècle. Restent les « autres genres de romans », 4 %. Si l'on cumule les deux genres qui nous intéressent – « autres romans contemporains étrangers » et les « grands auteurs étrangers du xx^e siècle », on arrive à 20/156. Soit, ramené à un pourcentage réel sur 100, à 12,8 %, ce qui n'est finalement pas négligeable, mais loin derrière les genres les plus populaires.

Les éditeurs français ont toutefois bien compris, dès le milieu des années 1980, que le genre policier pouvait très bien se combiner avec la littérature étrangère. Ainsi des auteurs peu loués par les critiques littéraires comme Mike Nicol, Deon Meyer, Louis-Ferdinand Desprez, Michael Stanley (édités au Seuil, collection « Le point policier »), Wessel Ebersohn (Rivages/Noir), Gillian Slovo (Christian Bourgois), etc., sont édités dans les années 2000 et connaissent un écho relativement positif de la presse.

Tout le reste de la littérature sud-africaine publiée par les éditeurs français, sauf rares exceptions, concerne les romans sud-africains, alors que, comme nous allons le voir, celui-ci est loin d'être le genre le plus écrit en Afrique du Sud.

Pourtant, les Sud-africains composent majoritairement de la poésie (genre très important chez les Afrikaners et les militants noirs) et écrivent des nouvelles

Alors qu'avant 1990, l'Afrique du Sud souffrait de la censure et que les éditeurs français, selon Jacques Alvarez-Péreyre⁵⁵, étaient davantage intéressés par le « sensationnel » que le culturel en provenance d'Afrique du Sud, les francophones n'ont pas eu l'occasion, avant les années 1990 et surtout les années 2000, de lire d'autres

55. Jacques Alvarez-Péreyre, « Traductions et perceptions : les Français et la littérature sud-africaine », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu-Karthala, 1990.

genres que des romans – policiers ou autre – sud-africains. Nous tenterons d'analyser plus loin les raisons de ce rejet des nouvelles (dans une moindre mesure), de la poésie mais surtout du théâtre. Or, en Afrique du Sud, le théâtre et la poésie sont les deux « fers de lance » de la production culturelle, ce qui n'est pas du tout reflété dans les choix que les éditeurs français ont faits : si l'on se fie au tableau des éditions françaises de littérature sud-africaine établi par Virginie Coulon⁵⁶, il semble que le recueil de poésies *Feu froid* de Breyten Breytenbach⁵⁷ soit la seule représentation de la poésie sud-africaine traduite en français. Avant 1990, il n'est absolument pas question de théâtre.

Le théâtre, très souvent militant, est pourtant un mode d'expression privilégié en Afrique du Sud, malgré le décret de 1965 interdisant la mixité dans le public et les distributions mixtes au théâtre. Après 1994, les publications évoluent en faveur de dramaturges déjà reconnus depuis longtemps dans leur pays : ainsi, le public français en fait la connaissance avec Zakes Mda et sa pièce *La route*⁵⁸ en 1996 ; Athol Fugard et Mthuli Mutloatse et leur recueil de pièces *Théâtre des townships*⁵⁹, 1999 ; Matsemela Manaka, *Le retour*⁶⁰, 1998 ; ou encore Mbongeni Ngema et *Lève-toi, Albert !*⁶¹ en 1995. D'autres auteurs militants comme Maishe Maponya, Fatima Dike, Jane Taylor, Credo Mutwa, Herbert Dhlomo, Mthuli Shezi, ne

56. Virginie Coulon, *Bibliographie francophone de littérature africaine*, Vanves, EDICEF/AUPELF (universités francophones), 1994.

57. Breyten Breytenbach, *Feu froid*, traduit de l'afrikaans par Georges-Marie Lory, Paris, Christian Bourgois, 1976.

58. Zakes Mda, *La route*, traduit par Nadine Gassie, Montpellier, Maison Antoine-Vitez, 1996.

59. Athol Fugard et Mthuli Mutloatse, *Théâtre des townships*, traduit par Marie-Hélène Estienne, Arles, Actes Sud, 1999.

60. Matsemela Manaka, *Le retour*, traduit par Jacques Alvarez-Péreyre, Besançon, Les Solitaires intempestifs, 1998.

61. Mbongeni et al. Ngema, *Lève-toi Albert !*, traduit par Denise Coussy, Les Temps modernes 595, novembre-décembre 1995.

sont pas encore traduits en français ; et l'on ne peut que constater que pour les auteurs ci-dessus cités, seule une infime partie de leur œuvre est éditée en France. Hormis le théâtre militant, on peut aussi trouver désormais des comédies musicales, comme ce livret d'opéra d'Ivan Vladislavic, *BendelSchlemihl*⁶² (2001).

On a porté à la poésie sud-africaine un grand intérêt à partir des années 2000. C'est, d'après Denise Coussy, le genre qui a le mieux résisté aux atteintes de l'apartheid⁶³. C'est une poésie engagée, qui propage le message du *Black Consciousness Movement*, en réponse à la répression du régime de l'apartheid des mouvements politiques engagés (ANC⁶⁴, PAC⁶⁵). Mais la poésie trouve ses racines en Afrique de Sud depuis bien longtemps, ses ancêtres sont les *Imbongi*, et la poésie a souvent été déclamée comme des slogans par les activistes lors de réunions et manifestations contre le pouvoir. En France, cette oralité n'a visiblement pas convaincu les éditeurs avant les années 1990. Mais alors, un certain nombre d'anthologies et de recueils de poèmes paraissent à partir de ces années-là – tout en restant bien en dessous du nombre de romans publiés – dont de nouveau Breytenbach, et Antjie Krog. Jean Sévry fait remarquer qu'avec les militants de la cause noire, les Afrikaners eux aussi ont développé un goût certain pour la poésie ; c'est un genre très lu et très apprécié. Des anthologies sont constituées par Denis Hirson (*Poèmes d'Afrique du Sud*, 2001⁶⁶), Bernard Magnier (*Poèmes du*

62. Ivan Vladislavic, *BendelSchlemihl*, traduit par Jean-Pierre Richard, Paris, Maison de la Villette, 2001.

63. Denise Coussy, *Littératures de l'Afrique anglophone*, Paris, Édisud, 2007.

64. ANC : *African National Congress*.

65. PAC : *PanAfrican Congress*.

66. Denis Hirson, *Poèmes d'Afrique du Sud* (anthologie), traduit de l'afrikaans par Georges Lory et de l'anglais par Katia Wallinsky, Arles/Paris, Actes Sud/Unesco, 2001.

d'Afrique au Sud du Sahara, 1995¹), et des poètes sont traduits par Jean-Pierre Richard (Andries Walter Oliphant, *Grève de la faim*, 1994²), Georges Lory (Antjie Krog, *Ni pillard, ni fuyard. Poèmes 1969-2003*, 2004³ ; *Poèmes d'Afrique du Sud* pour l'afrikaans), Jean Guilloineau (Breyten Breytenbach, *Lady One : d'amour et d'autres poèmes*, 2004⁴). Avant cette période, une anthologie critique était parue en 1979, par Jacques Alvarez-Péreyre, *Les guetteurs de l'aube. Poésie et apartheid*⁵. Cette anthologie n'a cependant pas dû ouvrir beaucoup les Français à la poésie sud-africaine, l'ouvrage ayant été publié à 1500 exemplaires et n'étant donc pas disponible pour un grand public. Ce sont les revues qui permettront aux poètes (romanciers et nouvellistes) sud-africains de mieux se faire connaître du public francophone, notamment les numéros spéciaux Afrique du Sud : *Autrement* (hors-série n°15 dirigé par Georges Lory, 1985), *L'Afrique littéraire* (n°75, 1985), *Les Temps modernes* (n°479-480-481, avec la participation de Jacques Alvarez-Péreyre, 1986 ; n°585, 1989), *Présence africaine* (numéro spécial L'Afrique du Sud aujourd'hui, 1986), *Lettre internationale* (n°18, 1988 ; n°35, 1992), *Europe* (n°708, 1988), *Nouvelles du Sud* (n°12, 1989), *La revue des deux mondes* (1990), *Notre librairie* (n°111, 1992 ; n°122-123, dirigés par Denise Coussy, 1995), *Black Review/Revue noire* (n°7, 1992 ; n°8, 1993 ; n°11, 1994), *Apartheid, non !*, la revue trimestrielle

1. Bernard Magnier, *Poèmes d'Afrique au Sud du Sahara*, Arles, Actes Sud/Unesco, 1995.

2. Andries Walter Oliphant, « Grève de la faim », traduit par Jean-Pierre Richard, *Black Review/Revue noire* 11, décembre 1993-janvier/février 1994.

3. Antjie Krog, *Ni pillard, ni fuyard. Poèmes 1969-2003*, traduit de l'afrikaans par Georges Lory, Cognac, Le temps qu'il fait, 2004.

4. Breyten Breytenbach, *Lady One : d'amour et d'autres poèmes*, traduit par Jean Guilloineau, Paris, Léo Scheer/Melville, 2004.

5. Jacques Alvarez-Péreyre, *Les guetteurs de l'aube. Poésie et apartheid*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1979.

Serpent à Plumes, 1989, 1990, 1993, 1994), *Le monde diplomatique* (entre 1979 et 1981, articles littéraires et traductions⁶⁷).

Une dernière remarque concernant les différences de parution entre la France et l'Afrique du Sud au niveau des genres est à faire sur les nouvelles : la nouvelle est un genre absolument incontournable pour les écrivains noirs et métis, qui, avec les revues *Staffrider* et *Drum* principalement, s'expriment sur leurs conditions de vie, dénoncent l'apartheid, ses violences et ses injustices, mais pour certains, non sans y tomber dans les stéréotypes anti-blancs. Aujourd'hui, en France, les nouvellistes les plus connus sont bien évidemment Achmat Dangor, Bessie Head, Ivan Vladislavic, et Zoë Wicomb. De nouveaux écrivains font également leur entrée sur le marché de l'édition française avec des recueils de nouvelles, comme Maureen Isaacson, Rustum Kozain, Mandla Langa, Kaiser Nyatumba, Deena Padayachee ou Joel Matlou, publiés par les revues *Lettre internationale*, *Lettres modernes* et *Black Review/Revue noire*. Nadine Gordimer, depuis 1994, publie elle aussi des recueils de nouvelles en France. Avant les années 1990, les auteurs comme Peter Abrahams, Alex La Guma ou Njabulo Ndebele séduisaient déjà le public français.

Quant aux essais, ils restent peu nombreux. Ils nous viennent principalement du « quatuor blanc » : Breyten Breytenbach avec *Feuilles de route : essai, lettres, articles de foi, notes de travail* (1986) ; André Brink avec *Sur un banc du Luxembourg* : essais sur un écrivain dans un pays en état de siège (1983) ou *Retour au jardin du Luxembourg : Littérature et politique en Afrique du Sud 1982-1998* ; Nadine Gordimer avec *Le geste essentiel* (1989), *L'écriture et l'existence* (1996), *Vivre dans l'espoir et dans l'histoire : Notes sur notre siècle*

67. Panorama établi par Jean-Pierre Richard, « L'autre source : Le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

(2000). J.M. Coetzee écrit davantage sur son ressenti personnel, mais lui aussi porte un regard critique sur la littérature, avec notamment *De la lecture à l'écriture* (2012). Les autres essais publiés en français sont peu nombreux, on retrouve pourtant Antjie Krog avec *La douleur des mots* (2004) ; Njabulo Ndebele avec *Littérature après l'apartheid* (1997) ; Allister Sparks, *Demain est un autre pays* (1996) ; et bien sûr Nelson Mandela : *Un long chemin vers la liberté* (1995). Il est étonnant de constater que la plupart de ces essais traduits en français concernent la littérature ; c'est effectivement une des caractéristiques de la littérature sud-africaine que d'écrire de façon engagée, mais aussi de penser cet engagement dans la littérature.

Quelles collections : spécifiques à l'Afrique ou selon le genre ?

L'arrivée au pouvoir de la gauche unie en France en 1981 et de Jack Lang au Ministère de la Culture change la donne pour les éditeurs français : ils sont financièrement encouragés à créer des revues littéraires et à faire traduire, avec la mise en place du Centre national des lettres (le CNL). Ainsi que nous en parlons précédemment, des revues spécialisées paraissent et traduisent nouvelles et poèmes sud-africains, dans un contexte très politisé. Les traducteurs – nous reviendrons sur leur rôle en détail plus loin – se voient obligés de se tourner vers les « petites » maisons d'édition car, selon Jean-Pierre Richard⁶⁸, les grandes maisons, et notamment Gallimard, refuseraient d'éditer des auteurs noirs. Le visage de l'édition de littérature sud-africaine change grandement durant ces années, les maisons d'édition spécialisées et/ou engagées publient des auteurs jusque-là ignorés par les grandes structures qui, nous l'avons vu, privilégiaient les auteurs blancs et les romans,

68. *Idem.*

au détriment des poètes, dramaturges et essayistes noirs ou métis, qui dénoncent justement, comme lors d'une conférence Bad Boll (Allemagne fédérale) en novembre 1987⁶⁹, cette mise à l'écart des auteurs non blancs.

La question de faire paraître les auteurs africains dans une collection spécifique à l'Afrique s'est souvent posée, et cette « mise en cases » est aujourd'hui globalement rejetée. Bernard Magnier, directeur de la collection « Lettres africaines » (ou « Afriques » comme on le trouve parfois) chez Actes Sud, affirme sa volonté de ne pas enfermer les écrivains africains dans un cadre ; le concept de « littératures noires » est aujourd'hui, selon lui, dépassé. Les écrivains africains n'acceptent plus que le public ne les connaissent d'abord que comme « africains » avant « écrivains ». C'est pourquoi, nous allons le voir, le choix de la maison d'édition mais surtout de la collection dans laquelle les écrivains sud-africains sont publiés est un choix bien souvent révélateur, et en tout cas, important pour connaître la place qu'occupent ces écrivains dans la maison d'édition et donc dans l'édition française. Considère-t-on encore, comme le reproche Jacques Alvarez-Péreyre, que les écrivains blancs sont européens⁷⁰ ; ou bien ne sait-on voir que l'africanité des auteurs noirs : s'agirait-il de couleur de peau, de zone géographique, ou bien, plus « démocratiquement », de genre littéraire ?

Chez les éditeurs spécialisés

Parmi les éditeurs de littérature sud-africaine, nous avons choisi de séparer les éditeurs « spécialisés » en littérature africaine des

69. Jacques Alvarez-Péreyre, « Traductions et perceptions : les Français et la littérature sud-africaine », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu-Karthala, 1990.

70. *Idem*, constat d'après le *Bibliography of Creative African Writings* de Janheinz Jahn, qui n'y fait figurer aucun auteur blanc.

éditeurs plus généralistes et, de manière globale, appartenant à des groupes éditoriaux plus importants et peut-être moins regardants sur la spécificité de leurs ouvrages. Nous traiterons ici aussi des éditeurs de petite taille, pour qui le choix des auteurs est significatif, qu'il s'agisse de leur ligne éditoriale ou de leur survie.

Nous allons donc tenter de présenter une liste non exhaustive des maisons d'édition spécialisées et des collections dans lesquelles elles ont publié les auteurs sud-africains pour pouvoir répondre à la question posée précédemment dans l'introduction de cette sous-partie.

- Présence africaine

Il semble que Présence africaine, par sa revue ou sa maison d'édition, a peu participé à l'essor de la littérature sud-africaine en France. À ce jour, seul un auteur en provenance d'Afrique du Sud y a été publié, il s'agit d'Ezekiel Mphahlele, *Au bas de la Seconde avenue* (1964), dont le titre est aujourd'hui introuvable en français.

- L'Harmattan

Cette maison d'édition présente principalement ses auteurs sud-africains dans la collection « Encres noires ». Nous y trouvons quelques auteurs très peu connus et jamais publiés par ailleurs : Hilda Bernstein (*Nuit noire à Pretoria*, 1990), Joseph Kurtz (hors collection : *Ballade sud-africaine*, 1989), Mewa Ramgobin (*Quand Durban sera libre*, 1988). D'autres auteurs plus connus y sont également publiés : Alex La Guma (*Les résistants du Cap*, 1988), Siphon Sempala (*Retour à Soweto*, 1986), Miriam Tlali (*Entre deux mondes*, 1989), toujours dans la collection « Encres noires ».

- Karthala

Ce ne sont pas les romans qui sont les plus présents chez Karthala en termes d'« Afrique du Sud », mais davantage des essais, écrits par des Français. On y trouve néanmoins Alex La Guma et son titre *L'oiseau meurtrier* (1986), dans la collection « Lettres du Sud ».

Cette collection abrite des ouvrages qui ont servi à la rédaction de ce mémoire : *Littératures d'Afrique du Sud* de Jean Sévry (2007), *La littérature africaine moderne au Sud du Sahara* de Denise Coussy (2000), *Littératures d'Afrique noire* d'Alain Ricard (1995). Dans une autre collection, nous retrouvons *L'Afrique du Sud* de Georges Lory (2010, collection « Méridiens ») et *La France et l'Afrique du Sud* dirigé par Daniel C. Bach (1990, collection « Hommes et sociétés »).

- Éditions Zoé

Seuls deux auteurs sont à ce jour publiés aux Éditions Zoé (en ce qui concerne l'Afrique du Sud, bien sûr) : Bessie Head (cinq titres, de 1994 à 2000) et Ivan Vladislavic (cinq titres également, de 2004 à 2012). Ils sont publiés dans la collection « Écrits d'ailleurs », qui regroupe des écrivains de zones géographiques très disparates mais de langue anglaise. Il ne s'agit donc ici pas d'un critère géographique, mais linguistique.

- Dapper

Il semblerait que les Éditions du musée Dapper ne soient plus en activité pour la publication de littérature. Cependant, nous trouvons au catalogue des publications récentes des auteurs suivants : Achmat Dangor, Phillida Kingwill, Zakes Mda, Ezekiel (Es'kia) Mphahlele, Lindsey Collen, Michael Williams, Lewis Nkosi. Pour la plupart, donc, des auteurs peu connus et nouveaux pour le public français : les publications commencent en 1998 et s'achèvent en 2004. Il n'y a pas de collection spécifique, hormis la mention « littérature », pour marquer la différence avec les catalogues d'expositions et la littérature jeunesse.

- Le Serpent à Plumes

Cette maison d'édition, avec sa revue du même nom, a permis de porter à la connaissance du public les nouvelles de Miriam Tlali et Achmat Dangor (respectivement dans les numéros 10/hiver 1990

et 24/été 1994). Seul un roman de Zoë Wicomb a été publié par la maison d'édition : *Une clairière dans le bush*, en 2000. Il est paru dans la collection « Fiction étrangère », qui regroupe des auteurs sans autre critère que leur nationalité autre que française.

- Éditions Complexe

Njabulo Ndebele y a publié deux romans en 1992 et 1993, dans la collection « L'heure furtive ». Le site Internet est très mal organisé et visiblement rempli de bugs informatiques ; il est impossible⁷¹ d'y trouver la collection dans laquelle est paru *Portés disparus* d'Ivan Vladislavic (1997).

- Éditions de l'Aube

Seule Marlene Van Niekerk et son roman *Triomf* (2002, en collaboration avec les Éditions d'En bas) y est publiée, dans la collection « Regards croisés » qui ne semble ni correspondre à des critères géographiques, ni linguistiques.

- Léo Scheer

Ici aussi, un seul auteur, Breyten Bretenbach (*Lady One*, 2004), dans la collection « Melville », dont il est difficile – à cause du manque de pertinence du site Internet – de définir la ligne éditoriale.

- Mercure de France

Achmat Dangor, de nouveau, y publie deux ouvrages en 2000 et 2004 dans la collection « Bibliothèque étrangère » qui, d'après le site de la maison d'édition, regroupe des « romans, essais et nouvelles du monde entier ». Rien de très spécifique ici non plus.

- Messidor

Cette maison d'édition liquidée en 1994 appartenait au Parti communiste français ; il est aujourd'hui difficile de connaître la collection dans laquelle elle a publié Toeckey Jones (deux ouvrages,

71. Au 25 mai 2013.

en 1982 et 1986) ; Mongane Wally Serote a été édité, lui, dans la collection « Messidor-roman ».

- Éditions Phébus

Il s'agit d'une réédition de *The Story of an African Farm* d'Olive Schreiner publiée en 1989 sous le titre *La nuit africaine*, qui avait initialement été publié en 1901 sous le titre *Histoire d'une ferme sud-africaine* aux Éditions P. Ollendorff. Plus récemment, en 2004, est paru *La saison des adieux* de Karel Schoeman (traduit de l'afrikaans par Pierre-Marie Finkelstein), ainsi que trois autres titres du même auteur parus en 2006, 2007, 2009, tous parus dans la collection « Littérature étrangère ». Dans cette même collection figurent deux titres de Louis-Ferdinand Desprez parus en 2006 et en 2008 (deux polars) ; un titre d'Etienne Van Heerden (traduit de l'afrikaans, en 2005) et un titre de Zoë Wicomb datant de 2008.

- Éditions Yago

Les Éditions Yago ont publié en 2010 trois auteurs sud-africains d'un genre nouveau (nous y reviendrons plusieurs fois) dans une collection non spécifique outre le fait qu'elle publie des romans et récits, « Ciel ouvert ».

Il ne nous semble pas très pertinent de recenser en détail la moindre maison d'édition de peu d'importance ou qui a disparu aujourd'hui. Il faut en revanche noter que les Éditions Phébus semblent vouloir développer leur catalogue avec des titres de littérature sud-africaine ; de même que les Éditions de l'Olivier qui ont publié deux titres de Damon Galgut tout récemment (2005 et 2010), dans leur collection « Littérature étrangère ». Voici une liste de ces maisons d'édition qui ont aujourd'hui perdu de leur signification en termes de production éditoriale de littérature sud-africaine en France ; ou qui n'ont à ce jour qu'un titre sud-africain dans leur catalogue :

QUE REPRÉSENTE LA LITTÉRATURE SUD-AFRICAINE EN FRANCE ?

- L'Éclose : site Internet inexistant.
- Verticales : un titre de Damon Galgut en 1998.
- Le temps qu'il fait : un titre de Antjie Krog en 2004 (poèmes traduits de l'afrikaans).
- Les solitaires intempestifs : un titre de Matsemela Manaka (théâtre) en 1998 dans la collection « Bleue ».
- Maison Antoine-Vitez : un titre de Zakes Mda (théâtre) en 1996.
- Maison de la Villette : un livret d'opéra d'Ivan Vladislavic (1997).
- Ifrane : un titre de Allister Sparks (essai), en 1996.
- Éditions de la Seine : un titre d'André Brink en 1988 (qui serait une réédition de celle de la Librairie générale française de 1987).
- Éditions des Mirages : un titre de Roy Campbell en 1936. N'existe plus aujourd'hui.
- Éditions de la Licorne : un titre de Roy Campbell également, en 1958. Les Éditions de la Licorne éditent à présent des ouvrages qui n'ont pas de rapport avec la littérature sud-africaine (scoutisme, spiritualité).
- Del Duca : un titre de Stuart Cloete en 1958. N'existe plus aujourd'hui.
- Crapule : un titre de Wessel Ebersohn en 1989 dans la collection « Sombre Crapule ». N'existe plus aujourd'hui.
- Maurice Nadeau : un titre de J.M. Coetzee en 1981. N'existe plus aujourd'hui.
- Éditions de l'Opale : un titre d'Athol Fugard (théâtre) en 1979. N'existe plus aujourd'hui.
- Edilig : un titre d'Athol Fugard également en 1989, dans la collection « Théâtrales ». N'existe plus aujourd'hui.

- Éditions de Minuit : un titre de Nelson Mandela en 1965 (collection « Documents »).
- Éditions Rencontre : un titre d'Alan Paton en 1971. N'existe plus depuis 1971.
- Sylvie Messinger : un titre de Gillian Slovo en 1990. N'existe plus depuis 1990.
- Buchet-Chastel : un titre d'Albert Luthuli en 1963.
- Centurion : un titre de Simon Tshenuwani Farisani en 1988. N'existe plus aujourd'hui (fondue dans le groupe Bayard-Presses).
- P. Ollendorff : un titre de Karel Schoeman en 1901. N'existe plus aujourd'hui.
- Bernard Coutez : un titre de Wessel Ebersohn en 1988. N'existe plus depuis 1940.
- Casterman : quatre titres de Peter Abrahams : un paru dans la collection « Église vivante » en 1956, deux dans la collection « L'Éolienne » en 1960 et 1966, et un autre hors collection en 1968.
- Le Club des Éditeurs : un titre de Harry Bloom en 1957. N'existe plus aujourd'hui.
- Le Club français du livre : un titre d'André Brink en 1976 ; une réédition d'Alan Paton en 1951. N'existe plus aujourd'hui.
- Les Presses de la cité : un titre de Stuart Cloete en 1953 dans la collection « Grands romans cosmopolites » ; dans la même collection un titre de Sidwell Attwell Mopeli-Paulus et Peter Lanham en 1953. Cette maison d'édition ne publie plus de littérature sud-africaine aujourd'hui.
- Les Presses de la Renaissance : un titre de Bryce Courtenay en 1989. Il semble qu'elles ne publient plus aujourd'hui non plus de titres sud-africains.
- Belfond : un titre de Christopher Hope en 1988 ; un titre de Dalene Matthe en 1988 ; un titre de Richard Rive en 1988 ;

un titre de Bryce Courtenay (collection « Littérature étrangère ») en 2000. Malgré cette récente parution, il ne semble pas que cette maison d'édition soit disposée à éditer significativement des auteurs sud-africains récents. Pour preuve, les auteurs précédemment cités – à part Bryce Courtenay – ne sont plus signalés sur leur site Internet.

- Balland : un titre de Dalene Matthe paru en 1984 ; un titre de Lewis Nkosi paru en 1986. Même cas de figure que pour Belfond : les auteurs cités ne sont plus visibles sur le site Internet, et aucun livre sud-africain n'est signalé.

- Éditions Verdier : une parution récente d'un titre de J.M. Coetzee inédit (*Paysage sud-africain*) en 2008, dans la collection « Détours fertiles ». Il semble qu'il n'y ait rien d'autre nous concernant pour cette maison.

Chez les éditeurs de littérature générale

Ces maisons d'édition sont de plus grande importance en termes de taille et de distribution, mais aussi d'image et bien sûr, de moyens. Nous y voyons donc souvent un plus grand nombre de collections consacrées à la littérature étrangère. Les maisons d'édition les plus importantes pour la littérature sud-africaine sont aujourd'hui Actes Sud, Le Seuil, Albin Michel, Christian Bourgois, Stock et Plon.

- Gallimard

Gallimard est moins présent sur le marché de la littérature sud-africaine traduite en français, mais y a une importance tout de même. Nous y trouvons aujourd'hui trois titres d'un auteur encore peu connu de romans policiers, James McLure, parus en 1994, 1995, 1996 (soit juste après les mouvements médiatiques autour de l'élection de Nelson Mandela). Ils sont édités dans la collection « Série noire ». Trois autres auteurs sont publiés dans diverses collections non spécifiques à l'Afrique – alors que Gallimard possède au

moins deux collections dédiées aux auteurs africains, « Blanche » et « Continents noirs » –, il s'agit de Nadine Gordimer éditée en Folio en 2010 (initialement chez Grasset en 2009), Damon Galgut dans la collection « Verticales » en 1998 (nous en parlons plus haut) et Ernst Havemann, paru en 1990 dans la collection « Du monde entier ». C'est donc là le seul ouvrage qui n'est pas un format poche et qui appartient à une collection plus orientée que les autres.

Gallimard avait déjà publié en 1950 Peter Abrahams dans la collection « La Méridienne » (qui n'existe plus, semble-t-il) ; un titre également de Dan Jacobson en 1958 (un auteur très peu connu) ; quatre titres de David Lytton en 1964, 1966, 1967 et 1968 dans la collection « Le livre du jour ». Un autre auteur inconnu, Mary Renault, a publié deux titres en 1963 et 1968 dans deux collections différentes : « L'histoire fabuleuse » et « La bibliothèque blanche ». Il faut enfin signaler une réédition de *Chaka* de Thomas Mofolo en 1981 dans la collection « L'Imaginaire ».

- Stock

Stock a publié un nombre très important de titres sud-africains dès les années 1950 jusqu'à aujourd'hui. On trouve en 1958 un titre de Peter Abrahams⁷², sans mention de collection particulière. C'est dans la collection « Nouveau Cabinet Cosmopolite » (aujourd'hui « La Cosmopolite ») que l'on trouve Breyten Breytenbach, avec deux titres parus en 1983 et 1984. André Brink publie 17 titres dans « La Cosmopolite » entre 1976 et 2001, puis un titre en 2003 en « Hors collection Littérature étrangère ». Il est depuis passé aux Éditions Actes Sud. Etienne Van Heerden (qui a récemment publié chez Phébus) avait été publié chez Stock en 1990.

- Albin Michel

72. Peter Abrahams a été publié très tôt en France : six titres parus entre 1950 et 1968 par Gallimard (un titre), Stock (un titre) et Casterman (quatre titres).

Historiquement, Albin Michel est une des maisons les plus importantes de transmission éditoriale de littérature sud-africaine en France, tant par le nombre que par la diversité des auteurs. Elle publie en 1993 un titre de Herman Charles Bosman. C'est chez Albin Michel que le public fait la connaissance de Nadine Gordimer, dans la collection « Les grandes traductions » à partir de 1982 jusqu'en 1990 (cinq titres). Il faut aussi compter un titre d'Alfred Hutchinson en 1961 dans la même collection. La toute première édition en français d'Alan Paton, *Pleure, Ô pays bien-aimé*, est elle aussi parue chez Albin Michel (1950). Le titre y a été réédité en 1957 au Livre de poche (et avait entre-temps été édité en poche ailleurs). Ses deux autres titres en français ont également été publiés chez Albin Michel, en 1954 et en 1963. Mary Renault (deux titres chez Gallimard) y a été publiée en 1948. Notons enfin quatre titres de Laurens Van der Post entre 1953 et 1962. Récemment sont parus deux titres de Rupert Isaacson, qui ne sont pas des romans. On compte donc une quinzaine de titres entre 1950 et 1990 pour Albin Michel, dont une partie dans une collection prestigieuse, « Les grandes traductions ».

- Plon

Dès 1989, Nadine Gordimer publie un titre chez Plon, qui n'est pas un roman mais un essai (*Le geste essentiel*). À partir de 1996, c'est chez cette maison d'édition qu'elle se fait publier, jusqu'en 2003 (sept titres), avec de temps à autres un titre chez Grasset ou Christian Bourgois. Le nom de Nadine Gordimer n'apparaît plus sur le catalogue en ligne de Plon. En ce qui concerne les autres auteurs sud-africains chez Plon, nous trouvons en 1991 Rian Malan (un titre), Gertrude Sarah Millin en 1931 (collection « Feux croisés, âmes et terres étrangères »).

Dans la collection « Feux croisés », nous trouvons trois titres de Marcel Theroux, écrivain né en Afrique du Sud⁷³. En 2004 est paru chez Plon *Les larmes viendront plus tard* de Lewis DeSoto, classé dans la catégorie « romans » mais introuvable sur le site Internet de Plon⁷⁴.

- Christian Bourgois

En 1976 paraît un titre de poésie de Breyten Breytenbach alors qu'il est fait prisonnier politique pour sept ans en Afrique du Sud. En 1992, Christian Bourgois, qui se sépare des Éditions Plon, publie un titre de Nadine Gordimer, suivi d'un autre en 1994. Après Stock, Plon et Bourgois, Nadine Gordimer se fera ensuite éditer chez Grasset. On trouve un titre de Dan Jacobson en 1989, hors collection. En 2001 Christian Bourgois fait redécouvrir au public français Gillian Slovo avec *Poussière rouge*. Cet auteur avait publié un titre en 1990 chez Sylvie Messinger.

- Grasset

Après avoir édité un titre chez Christian Bourgois, nous retrouvons Breytenbach chez Grasset : quatre titres parus en 1987, 1989, 1990 et 1993, tous dans la collection « Littérature ». Nadine Gordimer fait son entrée chez Grasset en 2002. Suivent cinq titres, dont quatre dans la collection « Littérature étrangère » (différente donc de la collection de Breyten Breytenbach) et un dans la collection « Les Cahiers rouges », parus entre 2004 et 2009.

- Le Seuil

Le Seuil est la maison d'édition la plus efficiente, avec Actes Sud, dans ses publications d'auteurs sud-africains. Elle commence en 1959 avec un titre de Harry Bloom ; publie deux titres de

73. Tout comme Doris Lessing qui s'est intéressée de près à l'Afrique du Sud ou Sheila Kohler qui y est née, Tom Sharpe qui y a habité, Marcel Theroux (ou même J.R.R. Tolkien) a un lien indirect avec l'Afrique du Sud. Nous ne considérons pas ces auteurs comme faisant partie de la littérature sud-africaine.

74. Au 25 mai 2013.

Breytenbach en 1986 avant de passer la main à Grasset. C'est cette maison qui publie J.M. Coetzee (un titre était paru en 1985 chez Maurice Nadeau auparavant), avec à partir de 1985 quinze titres dont le dernier est paru en 2010 (un de ces titres est une réédition d'*Au cœur de ce pays* initialement publié par Maurice Nadeau). Ses éditions de poches paraissent chez Le Point ; ses livres grand format paraissent dans la collection « Cadre vert » pour la plupart, et « Le Don des langues » pour un titre.

Chez Le Seuil est paru le livre de la très controversée Winnie Mandela, *Une part de mon âme*, en 1986 (avant que ses sombres affaires de violences perpétrées sur ses jeunes adversaires politiques ne soient révélées au public). Nous retrouvons en 1991, 1993 et 1998 Mike Nicol, de la jeune génération des auteurs sud-africains, et en 2004 un quatrième titre édité dans la même collection « Cadre vert ». Un autre « jeune » auteur, Zakes Mda, publie au Seuil deux titres en 2004 et en 2006 – « Cadre vert » également. Deon Meyer, auteur de polars, a publié depuis 2002 jusqu'à aujourd'hui neuf titres, tous dans la collection « Seuils policiers ». Il est à noter que c'est au Seuil également qu'a été publié le rapport *Amnistier l'apartheid – Travaux de la commission Vérité et Réconciliation* de Desmond Tutu en 2004 (collection « L'ordre philosophique »).

- Actes Sud

Actes Sud s'est intéressée très récemment seulement à la littérature sud-africaine, mais la renommée de sa collection « Afriques » dirigée par Bernard Magnier a très vite rattrapé le retard qu'elle aurait pu avoir. C'est donc à partir des années 2000 que l'on trouve des titres sud-africains, dont les anthologies *Poèmes d'Afrique du Sud* rassemblées par Denis Hirson en 2001, co-publiées avec l'Unesco ; *Théâtre des townships* réunie par Athol Fugard et Mothobi Mutloatse en 1999 ; et *Poèmes d'Afrique au Sud du Sahara*, présentée par Bernard Magnier et co-publiée avec l'Unesco en

1995. Un auteur de la nouvelle génération d'écrivains sud-africains, Christopher Hope, a publié en 1996, 1998 et 2001 trois titres hors collection. Antjie Krog est également publiée chez Actes Sud, avec un titre en 2004 dans la collection « Lettres africaines » ; ainsi que Sol. T. Plaatje (même collection) en 1997. Henk Van Woerden a publié deux titres, en 2004 et 2009, dans la collection « Lettres néerlandaises » pour le dernier.

Depuis 2006, André Brink publie chez Actes Sud, avec deux titres en 2006 (2007 et 2009 chez Babel), un en 2007 (pas encore paru chez Babel), un en 2010 (non plus chez Babel). Tous ces titres sont parus dans la collection « Lettres africaines ».

Des titres inédits de Breytenbach sont parus : un en 2005 et un en 2007 (collection « Un endroit où aller »), un en 2008 (hors collection), un en 2009 (collection « Lettres africaines »). D'autres titres déjà parus ailleurs ont été publiés par Babel.

Lewis Nkosi a publié en 2010 dans la collection « Lettres africaines » *Mandela et moi*.

Il semble que la collection « Lettres africaines » soit la nouvelle dénomination de la collection « Afriques », puisque l'on ne trouve plus trace de celle-ci sur le site d'Actes Sud.

- Hatier

En 1984, Hatier publie un titre d'Alex La Guma, qui sera par la suite publié chez des éditeurs plus spécialisés « Afriques » (L'Harmattan et Karthala). Il prend place dans la collection « Monde noir poche », aux côtés d'Athol Fugard (publié en 1985). Il s'agit des seuls titres publiés par Hatier pour l'Afrique du Sud, alors que cet éditeur est plutôt actif pour les auteurs d'autres pays d'Afrique.

D'autres maisons d'éditions sont à noter, de moindre importance pour la variété des titres sud-africains qu'elles proposent et leur manque d'activités récentes :

- Autrement : un titre de Denis Hirson en 1988.
- Flammarion : un titre d'Olive Schreiner en 1913 ; un titre de Shawn Slovo en 1988.
- Robert Laffont : un titre de Karel Schoeman en 1993 (collection « Pavillon »).
- Rivages : un titre de Wilma Stockenström en 1985 ; trois titres de Wessel Ebersohn en 1993, 1994, 1996 (collection « Rivages/Noir »).
- Fayard : un titre de Marguerite Poland en 2006 (collection « Littérature étrangère »).
- Éditions Jean-Claude Lattès : deux titres de Mark Behr en 2010 et 2013, collection « Littérature étrangère », « Afrique-Asie » ; un titre de Michiel Heyns en 2007 (même collection) ; un titre de Sandy Balfour en 2007 (collection « Essais et documents ») ; un titre d'Alan Lazar en 2012 (collection « Romans étrangers ») ; deux titres en 2009 et 2011 de Michael Stanley (collection « Thrillers ») ; un titre de Bryce Courtenay en 2000 (« Romans étrangers ») ; un titre de Greg Smith en 2012 (« Essais et documents »). Cet intérêt pour l'Afrique du Sud semble très récent, à « surveiller ».
- La Librairie générale française : maison d'édition de poche ; sept titres d'André Brink entre 1982 et 1990 ; deux titres de Nadine Gordimer en 1985, 1989 ; un titre de Lewis Nkosi en 1987. Aujourd'hui elle est détenue par Hachette Livres ; mais il semble qu'elle n'existe plus telle qu'elle, ou alors qu'il s'agit d'un nom général pour désigner le groupe Hachette.

Bilan : des collections somme toute peu spécifiques à l'Afrique

Il semble finalement, au vu de toutes ces collections diverses et variées de maisons d'édition toutes aussi variées, que l'on ne sait pas tellement où « ranger » les auteurs sud-africains. Les auteurs de polars sont classés dans les collections de thrillers, aux

côtés d'auteurs de nationalités très diverses ; et il est vrai que le genre se prête bien à la neutralité en ce qui concerne la spécificité sud-africaine.

Les auteurs associés aux collections africaines sont plutôt rares, sauf chez Actes Sud ; la majorité d'entre eux se retrouvent dans la masse de la « littérature étrangère » ou au mieux, littérature anglophone.

Ce sont finalement les grands éditeurs qui proposent la plus grande diversité de collections, sans pour autant « ranger » les auteurs sud-africains dans des catégories stigmatisées « africaines ». Les maisons plus spécifiques à l'Afrique ne font pas grand cas des auteurs sud-africains.

Les éditeurs ressentent peut-être une gêne vis-à-vis de ces auteurs aux lointains ancêtres européens qui pourtant se sentent africains. Quant aux auteurs noirs, si peu nombreux et dont le nombre de titres est si petit par rapport à leurs homologues blancs, exception faite de Peter Abrahams, ils commencent enfin à être reconnus et à faire partie des collections de prestige des plus grandes maisons d'édition – ce qui, selon Jean-Pierre Richard⁷⁵, n'était pas gagné d'avance. Les Presses de la Cité (comprenant entre autres Christian Bourgois, Plon et 10/18) rejettent dans les années 1980-1990 des auteurs comme Alex La Guma, Menan du Plessis, par la suite refusés par Gallimard ; Le Seuil avaient décliné Miriam Tlali, Njabulo Ndebele ; Siphon Sempala n'a pas pu être publié chez Stock ; de même qu'Achmat Dangor et Farida Karodia, en 1992, ne s'étaient pas vus acceptés chez Gallimard.

75. Jean-Pierre Richard, « L'autre source : Le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

Quelques chiffres

Afin de pouvoir comprendre précisément et réellement la situation de la littérature sud-africaine publiée en français aujourd'hui vis-à-vis des questions que nous nous posons dans cette partie – la langue d'origine, la couleur de la peau (hélas incontournable pour un pays comme l'Afrique du Sud), le sexe des auteurs –, il nous a fallu dresser une anthologie la plus juste possible des titres parus entre 1901 et aujourd'hui. Cette liste quasi-exhaustive des titres est disponible en annexe. Elle a été établie à l'aide des références déjà citées de Virginie Coulon et Jean-Pierre Richard jusqu'en 2004 (2003) ; ces deux références comportent quelques oublis et certaines erreurs, nous avons essayé de les corriger tant que faire se pouvait. Les titres parus à partir de 2004 et jusqu'en 2012 (2013 à chaque fois que cela a été possible) ont été réunis dans des conditions peu idéales et il se peut qu'il en manque une certaine quantité (estimée à 15 % du total des titres à partir de 2004). Bien entendu, tous les efforts ont été déployés à la confection de cette liste, afin qu'elle soit un outil sûr et efficace pour notre étude du marché de la littérature sud-africaine en France aujourd'hui. Il nous a semblé judicieux de classer les titres par ordre de parution plutôt que par auteur, afin d'avoir une idée plus claire des périodes durant lesquelles l'édition française a été propice à la traduction de littérature sud-africaine ; et afin d'établir un lien entre parutions et histoires politiques de ces deux pays. Nous n'avons pas jugé utile de mentionner les rééditions : seules les éditions originales sont indiquées.

Quels auteurs et combien publiés en français ?

La difficulté d'évaluer le ratio écrivains sud-africains publiés dans leur langue et/ou écrivains sud-africains traduits en français

Si nous avons quelques données et pourcentages en ce qui concerne le ratio écrivains sud-africains/écrivains africains publiés en français, traduits de l'anglais, il est difficile de faire le même calcul pour les écrivains sud-africains ayant publié dans leur langue et ceux qui ont été traduits en français. Il existe bien une liste d'auteurs sud-africains établie par la Librairie Compagnie⁷⁶ d'auteurs traduits en français hors publication par une maison d'édition (consultable en annexe 5 dans le texte original, *ndla*), mais bien qu'elle recense bien plus d'auteurs que Jean-Pierre Richard ou Virginie Coulon, elle n'est que peu fiable et ne recense pas les auteurs non publiés en français. Si l'on compare le nombre d'auteurs ayant publié en maison d'édition française comparé aux auteurs ayant publié dans des anthologies ou revues de langue française, nous constatons une proportion de 32,5 % seulement pour les auteurs consacrés. Nous pouvons donc supposer raisonnablement que la proportion « auteurs publiés en français » / « auteurs non publiés en français » doit être largement inférieure à ces 30 %.

En vérité, il n'y aurait pas de sens à tenter de dresser une liste d'auteurs exhaustive : les ouvrages de Denise Coussy et Jean Sévry citent certes de nombreux auteurs à ce jour encore jamais publiés en France, mais l'on constate deux éléments.

Tout d'abord, leurs essais ayant été publiés en 2000⁷⁷ et en 2007⁷⁸⁻⁷⁹ – et Jean Sévry expliquant qu'il a cessé ses investigations en 2004 –, certains auteurs qui à ces dates de parution n'étaient pas lisibles en français, le sont devenus dans la seconde moitié des années 2000 et au tout début des années 2010. Il en va ainsi pour la plupart des ouvrages d'Ivan Vladislavic, Maureen Isaacson, Etienne

76. <http://www.librairie-compagnie.fr/catalogues/12/69> consulté le 25 mai 2013.

77. Denise Coussy, *La littérature africaine moderne au Sud du Sahara*, Paris, Karthala, 2000.

78. *Id.*, *Littératures de l'Afrique anglophone*, Paris, Édisud, 2007.

79. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.

Van Heerden, Mark Behr... Tous des Blancs. Le schéma semble s'être en effet accentué : c'est dans les années 2000 et 2010 que, au contraire de nos attentes, les auteurs noirs et métis – femmes également, mis à part le « cas » Nadine Gordimer – ont vu leur présence de moins en moins assurée dans les maisons d'édition françaises. Ainsi, nulle trace du dramaturge Gibson Kente, du nouvelliste Bloke Modisane⁸⁰, du poète Oswald Mtshali, de la romancière Lauretta Ngobo. Il ne peut s'agir que de genre littéraire ; nous tenterons plus loin d'en expliquer les raisons.

Deuxième constat : ces deux professeurs d'université, savants connaisseurs de la littérature sud-africaine, ne recensent que rarement les auteurs « populaires », ou alors pour les dénigrer, comme c'est le cas pour Wilbur Smith, par Jean Sévry. La littérature de gare n'est pas mentionnée : on se prive d'un grand nombre d'auteurs, qui aujourd'hui commencent tout juste à faire leur apparition aux Éditions Jean-Claude Lattès (Michiel Heyns, Sandy Balfour...).

Pour ces raisons, nous nous concentrons plutôt sur les chiffres que nous sommes capables de produire, soit la question des langues, des couleurs de peau et des sexes. Nous estimons en effet que dans le cas de l'Afrique du Sud, ces questions sont inévitables, et qu'elles nous permettent de nous aventurer sur des pistes de réflexion ouvertes aux contextes historique et politique des pays qu'elles concernent (la France, l'Afrique du Sud).

80. Bloke Modisane, auteur du très apprécié récit autobiographique *Blame me on history* (1963), dont des extraits ont été traduits à plusieurs reprises par Jean Sévry ou Oristelle Bonis dans des anthologies et périodiques spécialisés (*Les Temps modernes*, *Présence africaine*...).

La question de la langue : l'anglais prédomine

Ainsi que Georges Lory l'explique dans son ouvrage *L'Afrique du Sud*⁸¹, l'anglais, en Afrique du Sud, est loin d'être la langue maternelle majoritaire. Ce pays ne compte pas moins de neuf langues officielles : afrikaans, anglais, isiNdebele, isiXhosa, isiZulu, seSotho, sepedi, setswana, siSwati, tshivenda, xitonga. Elles ne sont pas parlées également dans toutes les provinces, cela va de soi ; et si l'on compare la répartition des langues parlées dans ces provinces, nous constatons, d'après ce tableau établi par Georges Lory,

- o Eastern Cape : isiXhosa 83 % ; afrikaans 9 %
- o Northern Cape : afrikaans 68 % ; setswana 21 %
- o Western Cape : afrikaans 55 % ; isiXhosa 23 % ; anglais 19 %
- o Free State : sesetho 64 % ; afrikaans 12 %
- o KwaZulu-Natal : isiZulu 81 % ; anglais 12 %
- o North-West : setswana 65 % ; afrikaans 7 %
- o Limpopo : sepedi 52 % ; sitonga 22 % ; tshivenda 16 %
- o MpuMalanga : siSwati 31 % ; isiZulu 26 % ; isiNdebele 12 %
- o Gauteng : isiZulu 21 % ; afrikaans 14 % ; anglais 12 %

que l'anglais est une langue plutôt minoritaire face à l'isiZulu (la langue zouloue) et à l'afrikaans. Cette langue (l'afrikaans) est en recul car elle a longtemps été synonyme de langue de l'apartheid, celle en tout cas de la minorité persécutrice et arrogante. L'afrikaans est toutefois parlé aujourd'hui par 90 % des Métis. Le fait que les autres langues soient tellement connotées et que l'anglais semble

81. Georges Lory, *L'Afrique du Sud*, Paris, Karthala/RFI, 2010.

une langue neutre – même si elle est parfois encore considérée comme la langue de l’envahisseur chez certains Afrikaners ou Africains –, c’est la langue dans laquelle choisissent de s’exprimer – ou doivent s’exprimer – la plupart des auteurs sud-africains.

« Peu de jeunes auteurs écrivent dans leur langue maternelle : la pratique de l’anglais est ancrée dans les villes depuis plusieurs générations ; un retour aux traditions sent encore trop le bantoustan et le folklore paternaliste pour séduire les générations urbanisées.⁸² »

Sans entrer dans les explications que nous exposerons plus loin dans notre rapport, nous pouvons d’ores et déjà constater certains faits : cette prédominance de l’anglais comme langue de l’écrit en Afrique du Sud se retrouve dans les publications en français dont l’anglais est la langue d’origine. Sur les 260 livres (environ) publiés en français en provenance d’Afrique du Sud, seuls 13 ont été directement traduits de l’afrikaans, deux du néerlandais, un du seSotho. Un total, donc, de 6 % pour les langues flamandes. Parmi la quinzaine de titres traduits de l’afrikaans/néerlandais, on remarque que 12 d’entre eux ont été publiés dans les années 2000. Nous pouvons donc hâtivement tirer la conclusion optimiste que l’afrikaans est une langue dont les écrits commencent à s’exporter en France. Mais si l’on se penche plus en profondeur sur le sujet, nous constatons deux données qui nuancent ce point positif : tout d’abord, un auteur qui écrit en afrikaans et en anglais, le célèbre André Brink, n’a jamais été traduit directement de l’afrikaans au français, alors que, comme il l’explique lui-même, il écrit systématiquement ses textes dans les deux langues, et ils sont généralement publiés dans les deux langues simultanément. Il dit :

« Je n’ai jamais cessé d’écrire en afrikaans, pour démontrer que les partisans de l’apartheid n’avaient pas le monopole exclusif de cette langue [...] En ce qui concerne mon œuvre, je ne peux plus imaginer

82. *Idem*, p. 155.

de nécrire qu'en anglais ou qu'en afrikaans. C'est même l'interaction des deux qui m'intéresse.⁸³ »

C'est aussi le cas de Deon Meyer : il écrit systématiquement et est d'abord publié en afrikaans, mais son éditeur français le traduit à partir de la traduction en anglais qui aura été faite d'après l'afrikaans, sans doute par facilité. Ensuite, certains auteurs choisissent d'alterner les langues de leurs publications, comme Antjie Krog ou Breyten Breytenbach, à moins qu'il ne s'agisse là aussi de traductions de seconde main. Quoi qu'il en soit, seule la moitié de leur œuvre traduite l'est de l'afrikaans.

Quant aux autres langues, à part le seSotho dont avait été traduit *Chaka* de Thomas Mofolo en 1940 par V. Ellenberger (réédité par Gallimard en 1980 et 2010), c'est le néant total, même pour les parutions en revue (de temps à autres, une nouvelle ou une poésie en afrikaans).

Des auteurs blancs et masculins

Il nous est difficile, en France, d'aborder la question de la couleur de peau sans soulever un certain malaise. Il est vrai qu'il n'y a jamais eu en France (métropolitaine) ni ségrégation ni esclavage, et que jamais il n'a été question de recenser, classer la population en catégories portant sur leur physique ou leur origine ethnique, comme c'est encore le cas au Royaume-Uni, États-Unis, et Afrique du Sud. Cependant, il serait hypocrite – et surtout, cela nous priverait d'une donnée significative sur l'identité des auteurs que les éditeurs ont choisi de publier de préférence en provenance du continent noir –, à notre sens, de ne pas faire le constat que la plupart des auteurs de

83. André Brink, « Towards a Syncretic Future : a South African Perspective » in *Nouvelles du Sud, Littératures africaines : dans quelle(s) langue(s) ?*, Montpellier, Colloque du Cerpana, 1994. Cité par SEVRY, Jean dans *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p. 72.

ce pays où 79,2 % des habitants sont noirs, 9 % sont métis et 2,6 % sont indiens, sont des auteurs blancs en France, alors qu'ils représentent 9,2 % de la population sud-africaine.

On constate une différence entre le nombre d'auteurs « de couleur » publiés en maison d'édition et ceux uniquement publiés en revue. Ils représentent en tout 43 % des auteurs traduits en français, revues, magazines, journaux, anthologies, publications consacrées en maison d'édition confondus. En ce qui concerne uniquement les revues (et assimilés) et anthologies, ils sont environ 48 %, soit presque la moitié des auteurs traduits en français. Cependant, quand on en vient aux publications consacrées en maison d'édition, ils ne sont plus que 33 % environ des auteurs publiés. Si l'on se fie aux chiffres globaux des auteurs publiés en français, cette proportion très largement inférieure est significative. Soit les éditeurs sont réticents à l'idée de publier des Noirs ; soit les chercheurs et traducteurs de littérature sud-africaine publient intentionnellement plus d'auteurs noirs dans les revues et anthologies qu'il n'y en a proportionnellement en Afrique du Sud. Nous penchons plutôt vers la première hypothèse.

Quant aux femmes, leur situation est nettement plus préoccupante pour ce qui est des publications toutes confondues : elles sont environ 25 % de tous les auteurs traduits en français ; 48 % des auteurs traduits uniquement en revues, anthologies et assimilés... et 13 % des auteurs publiés en maison d'édition. De plus, ce chiffre est nettement faussé par la présence très importante de Nadine Gordimer.

Nous observons donc indéniablement que la parité est à peu près respectée pour ce qui est des revues et anthologies, mais que, clairement, les maisons d'édition francophones ne sont pas allées et ne vont pas dans le sens de l'égalité, ni pour les Noirs et les Métis, et encore moins pour les femmes. À notre connaissance, les femmes

ayant publié en maison d'édition, avec le facteur aggravant d'être noire en prime, sont aujourd'hui au nombre de quatre (toujours en ce qui concerne l'Afrique du Sud, bien entendu) : Bessie Head, Ellen Kuzwayo, Miriam Tlali, et Zoë Wicomb. Elles ont toutes publié à partir des années 1990 (deux titres en 1987 et 1989 pour E. Kuzwayo et M. Tlali).

Quels titres et combien de titres ?

Anthologie (quasi-exhaustive) des titres parus entre 1901 et 2012 (et quelques titres de 2013)

Après avoir tant que possible comblé les lacunes des listes de titres établies par Virginie Coulon et Jean-Pierre Richard à l'aide des sites Internet des maisons d'édition et de la liste d'auteurs publiés en France de la Librairie Compagnie, nous avons pu dresser une liste de titres parus en français. Cette liste, à lire en annexe, comporte les titres parus en maison d'édition, ainsi que quelques titres parus en magazines qui avaient été signalés par Jean-Pierre Richard. Intéressons-nous aux titres parus uniquement en maison d'édition : ils sont au nombre de 260 environ (chiffre variant régulièrement avec les ajouts).

Plusieurs éléments sont à remarquer :

- *Il y a des périodes de prédilection pour la traduction de titres sud-africains en français : plutôt les aides de l'État et la fin de l'apartheid que les catastrophes du pays. Une accélération massive des titres publiés dans les années 1980 et 1990, une accélération dans les années 2000 : un avant et un après 1994.*

On compte 8 titres publiés en français dans les années 1900 à 1940. Dans les années 1950, il y en a eu 13 ; les années 1960 ont produit 18 titres. Les années 1970 ont connu un vrai déclin, avec 4 titres seulement. Soit, en tout, 43 titres entre 1901 et 1979. C'est dans les années 1980 que se produit le vrai changement : 52 titres,

plus en dix années qu'en huit décennies. Les années 1990 accélèrent encore le rythme de parution, avec 69 titres. La tendance se poursuit dans les années 2000 : 80 titres, avec toujours plus de maisons d'édition amatrices de littérature sud-africaine. On compte à ce jour⁸⁴ 12 titres entre 2010 et début 2013.

On remarque que, s'il est possible que l'arrivée au pouvoir de Jan Smuts en 1948 et l'institutionnalisation de l'apartheid aient peut-être influé sur la parution de quelques titres – notamment, pourquoi pas, ceux d'Alan Paton ou Peter Abrahams – les grèves sanglantes des mineurs de 1922 (214 morts à Johannesburg) n'avaient rien « produit » en France : aucun titre à signaler. Les émeutes de Sharpeville de 1960 ont sans doute permis à Mine Boy de Peter Abrahams, qui avait été édité en anglais en 1946, de paraître en français sous le titre frappant *Rouge est le sang des Noirs*. C'est la véritable entrée des littératures engagées et de témoignages sud-africains en France. Un autre fait sanglant, celui de Soweto en 1976, a sûrement, lui, déclenché un vif intérêt et une attention qui n'ont cessé de croître pour l'Afrique du Sud. André Brink fait son entrée sur le marché du livre français, avec son titre *Au plus noir de la nuit*, sur les amours interdites d'un Noir et d'une Blanche, dans un contexte d'une violence inouïe.

Si les années 1980 et 1990, suivies par la suite des années 2000, ont manifesté d'un tel engouement pour la littérature sud-africaine, ce n'est sans doute pas uniquement pour des raisons éthiques de soutien aux luttes contre l'apartheid. C'est en effet à cette époque (1981) que les aides pour la traduction sont créées pour les éditeurs, et ceux-ci ne vont pas s'en priver, fort heureusement. Les années 1980 voient aussi arriver au pouvoir P.W. Botha, le « grand crocodile », assisté de Verwoerd, « l'architecte de l'apartheid ». Ce sont eux qui vont durcir le système encore davantage et mettre au point

84. Mai 2013.

des solutions radicales (assassinat des opposants politiques jusqu'à l'étranger, financement du « Docteur la Mort », Wouter Basson, qui s'est efforcé de fabriquer des aliments, vêtements, objets empoisonnés pour éliminer les ennemis du NP⁸⁵). Ce n'est pas tant l'année 1994 en elle-même qui voit le plus de parutions d'auteurs sud-africains (12 titres tout de même), mais plutôt les années suivantes, dans lesquelles vont paraître des anthologies et le témoignage de Nelson Mandela.

- *Les titres traduits de l'afrikaans sont de plus en plus nombreux* (tout est relatif) : 12 titres sur 15 ont été publiés dans les années 2000 – rien encore dans les années 2010.

- *Les femmes sont de plus en plus nombreuses, les Noirs/Métis également.*

Les années 1990 voient arriver de nouvelles figures, féminines et noires, dans les maisons d'édition françaises, témoignage de leur ouverture de plus en plus grande vers la littérature « alternative » ou simple rééquilibrage par rapport au nombre de titres croissant ? Nous y reviendrons.

- *L'engouement pour André Brink, J.M. Coetzee, Nadine Gordimer et Breyten Breytenbach ne refroidit pas.*

Sur les 212 titres publiés entre 1980 et aujourd'hui, le « quatuor blanc » règne encore et toujours sur la littérature sud-africaine :

- 1980 : 24/52. André Brink (7), J.M. Coetzee (5), Breyten Breytenbach (7), Nadine Gordimer (5). 48 % des titres édités.

- 1990 : 18/69. André Brink (7), J.M. Coetzee (3), Breyten Breytenbach (2), Nadine Gordimer (6). 26 % des titres édités.

- 2000 : 25/80. André Brink (5), J.M. Coetzee (6), Breyten Breytenbach (5), Nadine Gordimer (9). 31 % des titres édités.

- 2010 : 3/12. André Brink (1), J.M. Coetzee (1), Breyten Breytenbach (0), Nadine Gordimer (1). 25 % des titres édités.

85. *Nasionale Party*, le parti de l'apartheid, majoritairement afrikaner.

C'est donc dans les années 1980 que le « quatuor blanc » est le plus présent, mais il se maintient les années suivantes en représentant au moins un quart des titres édités à eux seuls, comme nous l'avions vu précédemment.

Quelle proportion de titres par auteur ?

Nous venons de le voir pour les auteurs « principaux » édités en France : un minimum de deux titres par décennie, une moyenne de 5,6 titres tous les dix ans. Ceci ne concerne que ces quatre auteurs, les autres doivent, sauf exception, se contenter d'un ou deux titres en tout et pour tout. Pour information, André Brink totalise aujourd'hui 22 titres édités en français ; Nadine Gordimer 21 ; Breyten Breytenbach 15 titres ; John Maxwell Coetzee 15 titres.

Hormis ces écrivains très productifs, Ivan Vladislavic compte 9 titres (publiés pour la plupart très récemment), Deon Meyer également ; Peter Abrahams détient le record suivant avec 6 titres à son compte. Bessie Head et Karel Schoeman représentent chacun 5 titres. Alan Paton, Alex La Guma, Wessel Ebersohn, Zoë Wicomb totalisent seulement 3 titres chacun.

Quelle différence de temps entre publication originale et traduction ?

Contrairement à beaucoup de pays pour lesquels c'est le cas, l'Afrique du Sud a la chance de produire presque exclusivement des ouvrages en anglais. Les traducteurs ne sont donc pas difficiles à trouver même si, comme nous le verrons plus bas, ils représentent un cercle très privé. Les traductions sont donc plutôt proches des dates des parutions originales, et ceci de plus en plus⁸⁶.

86. Il est à noter que les dates des parutions originales sont souvent difficiles à trouver, les éditeurs décidant pour des raisons obscures qu'elles n'ont pas à figurer sur la fiche technique de leurs livres sur les sites Internet. Parfois, il manque même

Il y a des différences notoires entre la parution originale de *Mhudi* de Solomon Plaatje (1930 pour la version originale, 1997 pour la traduction en français), mais il s'agit ici davantage d'une réhabilitation d'un passionné de littérature sud-africaine plutôt que d'une envie, un besoin de faire connaître les auteurs d'aujourd'hui à un public informé et curieux. Plus de 20 années se sont écoulées entre le titre *Dreams* (1890) et *Rêves* (1913), sa version française, d'Olive Schreiner, mais l'on peut accuser ici le manque d'informations que l'époque ne devait pas favoriser. Notons également les 23 années qui ont séparé la sortie en anglais de *The Ambassador* d'André Brink et *L'Ambassadeur* (1963 et 1986 respectivement), dont la parution tardive est le résultat du succès des autres livres de son auteur.

On remarque enfin quelques cinq ou six années parfois entre les parutions originales et les traductions, mais cela reste rare et il ne semble pas que cela touche davantage un groupe qu'un autre. Ce n'est donc pas par manque d'informations, à partir des années 1970, que les éditeurs publient en grande majorité des auteurs blancs et hommes, mais bien par choix. Choix éditorial ou choix non justifié par des arguments valables ?

le nom du traducteur ou pire encore, le titre original. Nous avons tant que possible résolu ces problèmes.

QUELLES RAISONS TROUVE-T-ON À CETTE SITUATION ÉDITORIALE ?

Un contexte historique fort

Quand commence-t-on à s'intéresser à la littérature et au pays sud-africains en France ?

L'attrait pour un éden au sud de l'Afrique : les premiers colons puritains, la découverte de l'or et des diamants dans la littérature

On fait souvent référence à l'Afrique du Sud à juste titre comme « le berceau de l'humanité ». C'est là qu'ont été découverts les premiers fossiles d'hominidés. Au fil des millénaires, plusieurs vagues d'immigrations ont amené les premiers « vrais » habitants de l'Afrique du Sud : les peuples Khoisans, vivant d'élevages de bovins jusqu'après l'arrivée des colons européens de manière sédentaire. À partir du X^e siècle, trois vagues de migrations bantoues atteignent la zone. Parmi elles, les groupes Ngugi (au Sud) et Tsonga (au Nord)⁸⁷. On connaît peu l'histoire de ces populations avant le début du XIX^e siècle, principalement car elles ne transmettaient pas leurs récits par écrit, mais à l'oral. C'est d'ailleurs cette oralité qui caractérisera et fera la richesse des poètes sud-africains lors des représentations en public.

87. Les références utilisées pour la rédaction de ces paragraphes sont tirées des livres de Georges Lory, *L'Afrique du Sud*, Paris, Karthala/RFI, 2010 ; et Tidiane N'Diaye, *Par-delà les ténèbres blanches*, Paris, Gallimard, 2010.

Il est plus facile d'obtenir des renseignements sur les populations immigrées blanches en Afrique du Sud, que de connaître le parcours des populations africaines avant le XIX^e siècle. Les premiers Hollandais débarquent au Cap en 1652 ; à partir de 1685, avec la révocation de l'Édit de Nantes, les Huguenots suivent et s'intègrent très vite aux Hollandais. Le français n'est plus parlé en deux générations ; ils n'ont jamais eu grande influence sur les Boers.

Les autres Européens, et plus précisément l'Empire britannique, commencent à s'intéresser de près à l'Afrique du Sud lors de la découverte des richesses de son sol. En 1867 est découvert un diamant de 21 carats à Hopetown, ce qui entraîne une immigration européenne massive et la naissance de Kimberley. Entre 1885 et 1886 sont découverts les premiers gisements d'or près de Johannesburg. C'est donc d'abord du point de vue de ses ressources en matières précieuses que l'Afrique du Sud intéresse grandement les Européens ; ce qui a donné, nous l'avons vu, une littérature de colons, d'aventuriers à la découverte du continent sauvage mais riche. Dans ce courant littéraire, nous trouvons Henry Rider Haggard, qui a notamment écrit *Les mines du roi Salomon* (1885), et *Elle* (1887). Les œuvres non romancées de l'explorateur David Livingstone font aussi partie d'un corpus de textes d'aventure disponible en France, à partir de 1859⁸⁸. La littérature d'aventure en Afrique du Sud rencontre un certain succès avec Thomas Mayne-Reid (1818-1883). Le public français prend aussi connaissance de la guerre des Boers à travers *Les mémoires du volontaire Deneys Reitz* (1930, de Deneys Reitz).

Mais tous ces auteurs ne sont pas Sud-africains, ils ne font qu'inventer ou décrire d'un point de vue extérieur la vie telle qu'ils

88. Jacques Alvarez-Péreyre, « Traductions et perceptions : les Français et la littérature sud-africaine », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, CREDU-Karthala, 1990.

l'imaginent en Afrique du Sud. Des écrivains « natifs » d'origine européenne vont commencer, à la fin du XIX^e siècle, à écrire eux aussi des ouvrages, moins tapageurs, sur la vie des fermiers afrikanners dans toute sa modestie. Les écrivains africains seront publiés à partir des années 1930 pour l'anglais, un peu plus tôt en seSotho pour Thomas Mofolo (1909-1910).

Les premières traductions

Les premiers romans sud-africains sont traduits de l'anglais vers le français, comme pour Olive Schreiner ; mais c'est véritablement à partir des années 1930, puis avec plus d'importance dans les années 1940, que les traductions françaises prennent de l'importance. Il est à noter que les premiers écrivains à être traduits en français sont des femmes, Olive Schreiner et Sarah Gertrude Millin. Ce n'est pas véritablement la cruauté des Anglais vis-à-vis des Boers qui émeut le public français : les récits de la guerre des Boers (1899-1902) ne sont pas traduits en français. Nous ne connaissons donc pas en France les œuvres de Louis Leipoldt, *Stormwrack* (1930), *The Mafeking Diary* de Solomon T. Plaatje (1899-1900), *Makapan's Caves* (1987) ou *Unto Dust* (1963) de Herman Charles Bosman (1905-1951), publiés sur le tard.

Les thèmes abordés dans les romans traduits de l'anglais vers le français sont la ferme, la solitude des grands espaces africains, mais aussi l'épopée des Boers vers l'intérieur des terres : le Grand Trek. Stuart Cloete en a écrit un roman, *Turning Wheels*, en 1937, traduit en français en 1946 sous le titre *Le Grand Trek*. Ce n'est qu'à partir des années 1950 que la littérature sud-africaine connaît un tournant en France, avec deux romans publiés la même année (1950), qui ont été écrits en anglais deux ans plus tôt : *Cry, The Beloved Country* d'Alan Paton, et *The Path of Thunder* de Peter Abrahams. Les deux romans connaissent un succès mondial ; ils abordent pour la

première fois la question du racisme, de la pauvreté des Noirs, de la ségrégation et l'amour d'un couple mixte.

L'écriture a une place plus importante en Afrique du Sud que dans les autres pays africains

Des premiers écrits des colonisateurs à Cry, The Beloved Country

En France, les années 1950 marquent l'ouverture vers la littérature noire et les mouvements de conscientisation du joug de l'homme blanc sur les Africains. En 1948 paraît l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de Léopold Senghor aux Presses universitaires de France, son recueil *Hosties noires*, ainsi que *Les contes d'Amadou Koumba*, de Birago Diop, chez Présence africaine. C'est un intérêt nouveau vers l'Afrique, non plus seulement vue comme un continent sauvage et d'aventures, mais comme un continent avec lequel s'associer, avec lequel la France est en interdépendance. On parle alors de tutelle envers les pays nouvellement indépendants.

Cry, The Beloved Country propose pour l'Afrique du Sud un regard nouveau sur la condition des Noirs. Alan Paton invente une littérature de la réconciliation et du pardon. De 1935 à 1948, il est directeur d'un centre pour délinquants noirs, à Diepkloof. Il transforme cette institution de prison en école. Il a été de 1956 à 1968 chef du Parti Libéral (parti multiracial prônant la non-violence). Il dénonce dans *Cry, The Beloved Country* le rôle qu'ont joué les Blancs dans la détérioration des familles, des terres, des liens de tribus africaines. Il montre que les actes de délinquance des jeunes Noirs ne sont pas le fruit d'un mal intérieur inné, mais de la misère et la pauvreté. Des descriptions des ghettos noirs, des campagnes pauvres, viennent dresser un tableau réaliste quoique simpliste de la condition des Africains, par la faute des Blancs.

Mais cette littérature est une littérature de victimes : les Noirs y sont représentés comme simples, impuissants face aux événements et incapables de s'en sortir sans l'aide des Blancs. Stephen Koumalo, le pasteur noir et personnage principal, est bien souvent désespéré et cède à ses pulsions immédiates, tandis qu'il est confondu de reconnaissance pour James Jarvis, riche propriétaire blanc, qui offre aux villageois une nouvelle église, du lait pour les enfants, et paye un ingénieur (noir, mais formé par les Blancs) pour apprendre aux agriculteurs locaux à préserver la terre qui ne donne plus rien. C'est un message à l'encontre des Blancs que lance Alan Paton, un message de commisération et de réconciliation. Il permet à la fois au lecteur de se sentir brièvement coupable de la situation des Noirs, tout en l'amusant avec un personnage un peu maladroit ; et il offre aussi une porte de secours aux Blancs en leur permettant, par l'argent et la technologie, de racheter un peu les fautes commises à l'encontre de peuples dont les structures familiales ont été détruites. Il y a une sincère volonté de dénoncer les responsabilités des Européens dans la situation des Africains ; le fils de James Jarvis, Arthur Jarvis, entend faire changer les choses en demandant l'éducation pour tous. Mais il est assassiné par le fils de Stephen Koumalo, Absalom, qui sera condamné à mort et ainsi puni pour avoir tué un des rares hommes à éprouver de la compassion pour les Noirs. Ce qu'Alan Paton dit ici est ambigu : cherche-t-il à dire au peuple blanc sud-africain que les conséquences de leur égoïsme leur retomberont dessus malgré le repentir ; ou bien pleure-t-il le fait que les Noirs ne savent même pas reconnaître un ami quand ils en voient un ?

Lewis Nskosi et Bloke Modisane dénonceront plus tard les relents de paternalisme qui découlent de ce roman, accusant Alan Paton d'avoir fait de Stephen Koumalo un Oncle Tom ; mais Jean

Sévry y voit plutôt du « chagrin et de la pitié pour son propre pays⁸⁹ ».

L'écriture de la ferme, le Plaasroman ; et le roman de la ville

En Afrique du Sud, l'écriture a une place bien plus importante qu'ailleurs en Afrique. Cela s'explique par des facteurs historiques : la plupart des sociétés africaines n'utilisaient pas l'écriture pour transmettre le savoir, et les colons européens, dans les autres zones de l'Afrique, n'étaient pas considérés comme africains et ne publiaient pas sur place. Les premières maisons d'édition africaines n'apparaissent pas avant le xx^e siècle, mais les auteurs sud-africains ont pu être édités par des maisons d'édition britanniques, allemandes ou américaines. L'Afrique du Sud a développé plus que n'importe quel pays d'Afrique l'édition, et pas seulement l'édition scolaire comme c'est le cas ailleurs sur le continent. De plus, les liens unissant l'Afrique du Sud à l'Europe, ont de tout temps privilégié l'exportation, et donc l'encouragement de la littérature vers un lectorat plus vaste. Les auteurs sud-africains ont donc bénéficié de structures éditoriales favorables, qui les ont conduits à écrire un genre jusque-là inédit, inconnu en France : le roman de la ferme, le *plaasroman*. Il s'agit d'un genre de roman de la première heure, qui a beaucoup marqué les écrivains d'aujourd'hui, blancs comme noirs. S'il fait partie des « neufs stratégies de la littérature blanche » décrites par Jean Sévry⁹⁰, son importance ne s'arrête pas à la barrière de la « race » et qui est, de fait, une spécificité de la littérature sud-africaine. Plus moderne, le roman de la ville a pris une importance considérable, notamment dans l'écriture noire. Alors que l'on peut considérer le *plaasroman* comme fondateur de

89. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p. 244.

90. *Idem*.

la littérature ouverte aux habitants de son pays, l'écriture de la ville est, elle, une avancée dans la description d'un monde qui change, un monde où les peuples d'Afrique du Sud se rencontrent, et qui pose véritablement les bases de la littérature de témoignage. Une fois de plus, c'est *Pleure, Ô pays bien-aimé* d'Alan Paton qui, entre autres, symbolise le passage de relais d'une littérature tournée vers la ruralité à la désillusion de la ville.

Le *plaasroman* naît avec Olive Schreiner et son *Story of an African Farm* (1883). Tout comme Pauline Smith (non traduite en français), avec *The Little Karoo* (1925), *The Beadle* (1926) ; ou, plus tard, Doris Lessing ou Bessie Head, elle décrit un univers fermé, un microcosme pesant d'où sont exclus les Noirs et les Métis, où domine la violence paternelle et masculine.

« Partagé entre un désir de se plonger dans des sentiments chaleureux et la nostalgie d'un monde en voie de disparition, qui est aussi celui de la période coloniale, le *plaasroman* dit aussi de façon très paradoxale le bonheur de l'isolement, de la séparation, d'un oubli momentané du monde des Noirs et des Métis : on se reconnaît dans ces exclusions.⁹¹ »

C'est cette exclusion, ce renfermement sur soi, qui participeront à l'élaboration d'un patriotisme renforcé par la peur de l'autre, la volonté de conserver les traditions et de ne surtout pas se mêler à l'autre. Des auteurs noirs, comme Lewis Nkosi ou Mandla Langa, reviendront bien plus tard sur l'univers de l'immensité sauvage africaine, où les mœurs sont si rudes. Lauretta Ngcobo l'aborde aussi en 1990 avec *And They didn't Die*, du point de vue féminin ; elle y dénonce cette société rurale. Mais la ferme est aussi un lieu protecteur, le village est l'endroit où l'on vit en étroite communauté, dans un mode de vie cohérent⁹². L'Afrique traditionnelle

91. *Ibidem*, p. 305.

92. Denise Coussy, *La littérature africaine moderne au Sud du Sahara*, Paris, Karthala, 2000.

ne manque cependant pas d'être critiquée par des auteurs comme Mandla Langa ou Ezekiel Mphahlele.

Ce lieu de microcosme écrasant du poids social des congénères se libère à l'extrême avec le deuxième lieu de la littérature sud-africaine par excellence : la ville, où les populations noires comme blanches viennent s'installer dans les années 1930, suite à l'industrialisation. La ville est d'abord source de curiosité. Comme Noria, dans *Le Pleureur* de Zakes Mda, tous les espoirs semblent permis : un monde de lumières, d'abondances, de diversité... qui se révèle systématiquement un monde où les liens se sont distendus entre ceux du village venus s'installer à la ville et qui, une fois fortune faite, oublient d'où ils viennent, ou encore ne veulent plus reconnaître leurs semblables. La ville y est décrite comme un gouffre, un lieu de misère qui est soit désillusionné et dépolitisé, comme dans la nouvelle de Njabulo Ndebebe *Fools*, soit dangereux et violent envers les victimes du système, désolidarisé et méfiant, comme dans *Le Pleureur*. La ville est le lieu de l'éclatement des structures familiales, imputé par Alan Paton aux Blancs, dénoncé par Zakes Mda dont le personnage Toloki décrit avec naïveté une impossibilité à vivre avec sa famille près du lieu de travail à cause des lois interdisant aux « non-Blancs » de vivre trop près des Blancs. La ville est d'abord une immense poubelle, c'est *An African Tragedy* (R.R.R. Dhlomo, 1928). C'est le lieu de perdition, le Sodome et Gomorrhe.

Ces deux lieux emblématiques sont des thématiques que l'on retrouve chez beaucoup d'écrivains africains, décrivant la désillusion de la liberté retrouvée après le départ des colons et la découverte de la corruption des siens, la destruction d'une société qui n'a plus de repères. Mais en Afrique du Sud, la libération et le départ des colons ne suit pas ce schéma : le colon n'est jamais parti, il est lui-même Africain désormais, et sa déchéance dans la ville

comme à la campagne est elle aussi dépeinte avec amertume par les écrivains blancs. C'est ainsi que l'on retrouve les Benade dans *Triomphe* de Marlene Van Niekerk (1994), prolétaires sud-africains blancs citadins, monstrueux résultat d'incestes, de misère finie et ouvrière, dont la désillusion envers les politiciens blancs n'a d'égal que leur racisme malgré tout, ce à quoi ils se raccrochent encore avec désespoir. J.M. Coetzee décrit dans *Disgrâce* (2001) la tentative d'une jeune femme, perdue dans son propre pays duquel elle se sent indigne, de retourner à la terre, à la campagne. Mais il n'est plus possible de revenir au passé, et son étrange voisin ne peut que profiter de sa faiblesse de colon écrasée de culpabilité pour l'engloutir et réduire à néant les restes de sa volonté.

La ville comme la campagne, le bidonville comme le village, ne sont pas les refuges où les individus peuvent trouver soutien et solidarité ; ils sont pourtant le théâtre où se déroulent les romans sud-africains, dans toute leur spécificité. L'écriture a permis qu'ils existent plus que nulle part ailleurs en Afrique, décortiqués, critiqués, admirés et mis à nu ; pour que le lecteur sache, ne puisse plus prétendre qu'il ignorait ces situations créées par l'apartheid.

L'apartheid, la discrimination dans l'écriture

Le Bantu Education Act : l'impossibilité pour les Noirs d'avoir accès à l'éducation

L'année 1953 est celle qui voit apparaître le *Bantu Education Act*. C'est la même année qu'a été voté le *Separate Amenities Act*, loi interdisant le mélange des « races » dans les lieux publics : plages, bus, bancs, cabines téléphoniques, ascenseurs, bureaux de poste, cimetières... Il n'y a plus un endroit où les Noirs peuvent se sentir chez eux, tout est fait pour leur rappeler leur condition de sous-hommes, indignes de faire partie de la société des « Blancs civili-

sés ». Mais le *Bantu Education Act* implique une volonté encore plus néfaste – si cela est possible – de nuire, une façon de condamner les Africains à être enfermés dans leurs ghettos, de les empêcher de se battre avec les mêmes armes que les Blancs, de les enfermer dans une ignorance des connaissances qui leur permettraient de rivaliser avec les Blancs. Cette loi est le résultat de la politique instaurée dès 1948 par Daniël François Malan, Premier ministre du NP (parti national afrikaner), sous l'impulsion du Ministre des Affaires indigènes, Hendrik Verwoed. Les Africains voient définitivement se fermer les portes de l'éducation partagée avec les Blancs. Cette loi pose « le principe de l'inutilité de toute forme d'éducation favorisant le développement de la population noire⁹³ ». Les programmes scolaires sont entièrement contrôlés par l'État, exclusivement orientés vers l'enseignement « traditionnel », le travail manuel et technique : le but est de créer une population non-informée, docile, sans droits et sans prétention à un autre travail qu'un travail d'exécution. Les écoles missionnaires (90 % des écoles) ne sont plus subventionnées ; les dépenses consacrées à l'éducation des Noirs ne proviennent plus que des impôts prélevés sur la population noire : le budget consacré à l'éducation des Africains est considérablement diminué. Les Africains déjà éduqués, grâce par exemple au collège de Fort Hare dont nous parlons plus haut, se voient contraints à l'exil, car leur place n'est pas envisageable dans les universités blanches. Cette déchéance du système de l'éducation est décrite par Lewis Nkosi dans *Mandela et moi*.

Les conséquences de cette loi sont multiples et néfastes. Elle entraîne d'abord – nous en parlerons plus en détails plus bas – une rupture définitive entre les deux mondes, noir et blanc. Elle crée ensuite un sentiment justifié d'injustice, de frustration irrésoluble

93. François-Xavier Fauvelle-Aymar, *Histoire de l'Afrique du Sud*, Paris, Le Seuil, collection « L'univers historique », 2006, p. 364.

autrement que par la colère, la révolte culturelle qu'entraînera Steve Biko. Les jeunes étudiants se sentent profondément lésés, condamnés à ne recevoir que les rebuts du savoir, uniquement ce qu'on voudra bien qu'ils sachent pour en faire des ouvriers désarmés intellectuellement. Les écrivains ayant été éduqués dans les collèges des missions – les *mission boys*, terme un peu péjoratif employé par les écrivains noirs de la génération privée d'éducation digne de ce nom – se révoltent face à ce nouvel état scandaleux des choses. Ezekiel Mphahlele, en tant qu'enseignant, s'y oppose avant de s'exiler en 1957. Cet exil lui permettra de découvrir une autre africanité. Des écrivains plus récents comme Achmat Dangor ou Mike Nicol⁹⁴ déplorent les effets ravageurs qu'a eu ce *Bantu Education Act* sur la production littéraire : cette loi a été transformée en 1979 par l'*Education and Training Act* – qui perpétuait le système de ségrégation dans l'enseignement – pour être définitivement éliminée en 1996 par le *South African School Act*.

La situation a évolué : la jeunesse sud-africaine est aujourd'hui largement plus scolarisée que la jeunesse africaine en générale, et en 1988, les Noirs sont plus nombreux que les Blancs dans l'ensemble des universités du pays. À partir de 1984, toutes les universités du pays ont obtenu le droit de libre recrutement de leurs étudiants. En 2009, l'État consacrait 18 % de son budget à l'éducation, et l'enseignement est obligatoire jusqu'à 15 ans. Mais l'apartheid a laissé de profondes inégalités en terme d'éducation : aujourd'hui, parmi la population de plus de 20 ans, 65 % des Blancs ont été au lycée contre 40 % d'Indiens, 17 % de Métis et 14 % de Noirs. Dans un tel contexte, il a été difficile pour ceux dont le système ne souhaitait pas voir atteindre des connaissances « inutiles » pour des métiers

94. Serge Breysse, *Édition et roman : conditions et ressorts de l'innovation dans la nouvelle littérature en anglais de l'Afrique du Sud démocratique* (thèse), La Réunion, Université de la Réunion, 2007.

techniques, de pouvoir écrire, et d'être publié par des maisons d'édition essentiellement blanches, qui refusent de reconnaître la qualité de ces écritures qui dénoncent les injustices quotidiennes et qui ne correspondent pas toujours aux critères littéraires de sélection auxquelles elles sont habituées.

Frustration et séparation contre-productive : deux mondes à part qui ne se connaissent pas

« Les non-Blancs vivent dans des zones séparées, ou dans des Réserves, ou alors ils travaillent pour des Blancs en ville, et à la ferme, lieux où ils ne sont jamais que des locataires, à moins qu'ils ne les squattent. Dans de telles conditions qui isolent les communautés et rendent difficiles, sinon impossibles les échanges sociaux et économiques, il ne peut pas y avoir de culture commune. Et le problème d'une culture nationale en tant que telle demeure celui d'une littérature qui serait nationale. Celle-ci est vouée au sectarisme et à la stérilité tant que de telles conditions resteront dominantes. » (Ezekiel Mphahlele, *Down Second Avenue*, 1971)⁹⁵

Si l'injustice était déjà criante avant l'instauration institutionnelle de l'apartheid, elle devient avec les lois passées dans les années 1950, insupportable. Les écarts se creusent entre les communautés, écarts qui s'amplifient avec les traumatismes de Sharpeville (1960) et Soweto (1976). Comme l'expliquent Jean Sévry et Jacques Alvarez-Péreyre, le temps n'est plus à la réconciliation prônée par *Cry, The Beloved Country* ; les écrivains noirs ne veulent plus de la commisération des écrivains blancs, qui eux-mêmes cherchent à aborder le lourd sujet de l'apartheid sans pour autant « voler » la parole de l'autre, ou lui donner des traits de caractère stéréotypés. Les conditions d'écriture des écrivains noirs sont

95. Ezekiel Mphahlele, cité par Jean Sévry, in *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p. 196.

déplorables – comme pour Alex La Guma ou Gcina Mhlope, à *District Six* – et la censure mise en place par le gouvernement interdit non seulement la publication des écrivains *banned*, mais aussi le droit d'être cité dans un autre livre, de récolter du matériel d'écriture... Les entraves à l'écriture sont nombreuses, et agrandissent la brèche entre les écrivains noirs et les écrivains blancs, dont il faut aussi souligner le courage (Denise Coussy) de vouloir renoncer à un confort auquel leur couleur de peau donne droit d'emblée pour dénoncer un système odieux et invivable pour tous.

En 1966 est voté le *Suppression of Communism Act* : 146 écrivains déjà en exil sont interdits de publication et de diffusion en Afrique du Sud. La mise en place de l'État d'urgence interdit toute réunion, toute activité protestataire ; la réconciliation est de moins en moins envisageable, et la pensée noire ne cesse de se radicaliser. C'est l'émergence d'une génération d'écrivains noirs qui n'ont jamais connu l'échange avec l'autre et la liberté, mais uniquement les répressions policières, les incarcérations arbitraires et parfois même les tortures. L'apartheid crée aussi des distinctions subtiles entre opprimés : avec le *Group Areas Act* (1950), les populations sont séparées entre Noirs, Métis et Indiens ; les populations sont déplacées vers des territoires loin des zones de travail ; chaque non-White appartient à un Bantoustan, inscrit sur son *pass*. Le *Bantu Laws Amendment Act* (1964) autorise le gouvernement à expulser tout Africain d'une zone urbaine ou rurale. Les Noirs sont soumis à un couvre-feu et passé une certaine heure, n'ont plus le droit d'être présent dans les zones résidentielles blanches et les centre-villes.

De cette séparation et de ces deux mondes à part qui ne se connaissent plus, les traductions françaises ne font pas état. Il faut attendre 1976 – selon Jacques Alvarez-Péreyre – et *Au plus noir de la nuit* d'André Brink pour que les lecteurs francophones aient accès, l'année d'après Soweto, à la réalité sud-africaine qui

va « éclabousser les écrans de télévision⁹⁶ ». L'engouement français pour cet auteur est réel : il reçoit en 1980 le prix Médicis pour *Une saison blanche et sèche* ; ces deux ouvrages reprennent les thèmes tabous de relations interraciales, exposent à tous les férocités du régime (torture, oppression, haine raciale). André Brink a une aura de dissident, qui considère l'écriture comme un mode d'agression contre l'opposant. Il a sensibilisé le public français à l'apartheid ; alors qu'on retrouve également, traduits en français à cette même époque, des auteurs qui illustrent parfaitement cette séparation contre-productive qu'a entraînée l'apartheid. Par la méconnaissance de l'autre et l'envie de faire du sensationnel d'une situation anormale et unique sur la planète, certains auteurs, comme Wilbur Smith (sept livres traduits en français dans les années 1960-1970) ou Wessel Ebersohn, projettent avec succès un monde confortable pour les Blancs, qui de loin observent les pauvres Noirs. Ceux-ci, après tout, semblent soit avoir quelque part mérité ce qui leur arrive, soit sont incapables de s'en sortir sans l'aide du Blanc, et en tous cas sont tels que le gouvernement les décrit : impulsifs, brutaux, dangereux. Ceci s'observe par exemple dans *La nuit divisée* (1988 pour la publication française) de Wessel Ebersohn, où les personnages principaux, blancs, tentent d'empêcher un épicier juif de tuer de nouveau toute personne qui aurait le malheur de s'approcher un peu trop près de sa boutique. L'épicier a déjà sept victimes, toutes noires, à son tableau de chasse. Alors que le narrateur, son psychologue, cherche – et trouve – des excuses à son client pour agir de la sorte (il a eu une enfance difficile...), le lecteur est amené à assister à une scène de torture gratuite d'une jeune femme (noire), pendant laquelle le narrateur-témoin, bien que se sentant tout de même un

96. Jacques Alvarez-Péreyre, « Traductions et perceptions : les Français et la littérature sud-africaine », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, CREDU-Karthala, 1990.

peu angoissé, ne réagit pas. Enfin, la conclusion grotesque du roman policier finit par dévoiler toute la mentalité de son auteur quand un activiste noir, animé par une colère démesurée et mal justifiée (on dirait que cet homme n'attendait qu'une excuse pour assaillir un honnête commerçant), va pour assassiner l'épicier. Heureusement, le psychologue et son acolyte policier arrivent à temps sur les lieux pour entraver le dessein de l'activiste fou – à coups de pistolet. À la fin, le méchant Noir est mort, le gentil épicière blanc est sauvé et accepte de débiter une thérapie pour se libérer de sa haine contre les Noirs. Mais n'est absolument pas condamné. Wessel Ebersohn illustre bien la paranoïa des Blancs envers les Noirs, et surtout la satisfaction de certains à vivre loin des autres. Le narrateur avoue même à un moment que cette situation d'apartheid lui convient finalement bien, car elle provoque la sensation de vivre en permanence dans un état d'excitation – l'interdit, le danger, les codes à respecter...

Du côté des écrivains noirs aussi, nous y reviendrons, les stéréotypes sont véhiculés, et le rejet du paternalisme des *Mrs Plum*⁹⁷ en est un exemple. Mais il est intéressant de constater que les Wessel Ebersohn, Wilbur Smith et autres Deon Meyer, tous auteurs de romans policiers, rencontrent un certain succès parmi le lectorat francophone, ce qui témoigne d'une mentalité particulière que nous avons ici : une sorte de voyeurisme mêlé de racisme latent, qui trouve un écho positif en France.

Quoi qu'il en soit, ces années de séparation entre les communautés ont ouvert des blessures qu'il sera difficile de refermer par des réformes dans l'Éducation.

« J'entends bien démontrer qu'en Afrique du Sud, il existe une fracture entre la littérature noire et la littérature blanche qui n'a

97. *Mrs Plum* : dames chrétiennes qui viennent en aide aux démunis chargées de préjugés à leur encontre, et de pitié plutôt que de compassion et de compréhension. Le terme vient d'un personnage d'Ezekiel Mphahlele.

jamais pu se cicatriser (peut-être devrais-je dire que c'est incurable), entre un besoin pressant d'amasser de la documentation et de porter témoignage, et de l'autre, la possibilité de se mettre en congé, de flâner et de se livrer à des expérimentations. » (Lewis Nkosi, « Post Modernism & Black Writing in South Africa », in *Writing South Africa*, 1998)⁹⁸

Des raisons politiques avant tout

La censure en Afrique du Sud

Les écrivains sont obligés d'exporter leurs œuvres

Le *banning* touchait en Afrique du Sud à la fois la publication, la diffusion, le droit d'être cité par autrui et de préparer des matériaux d'écriture. Lorsqu'un écrivain était donc frappé par la censure, il ne lui restait que peu de choix : soit il publiait clandestinement ou sous un nom d'emprunt (c'est le cas, par exemple de D.M. Zwelonke quand il écrit pour *The New African*, ou de Modikwe Dikobe), soit, et ce fut bien souvent le cas, il devait exporter ses œuvres, voire s'exiler lui-même. La censure frappait particulièrement le Livre de poche, car celui-ci était accessible à un plus grand nombre, et de toute façon les livres reliés ne pouvaient être achetés par un public populaire et donc susceptible de réagir à la lecture d'un récit encourageant à la révolte.

Nadine Gordimer, rapporte Jean Sévry, constate que l'oralité intrinsèque à la poésie en fait un genre moins vulnérable à la censure. Les manifestations de poésie sont souvent faites lors de réunions clandestines ou de manifestations publiques, et sont improvisées. Le censeur ne peut donc pas agir sur ce mode de « lecture », ou plutôt de transmission vers le public. C'est aussi le cas

98. Lewis Nkosi, cité par Jean Sévry, in *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.

du théâtre ; bien qu'en 1974 soit voté le *Publication Act* qui interdit de se moquer « d'une partie de la population de la République » : les Afrikaners craignent la moquerie autant que la dénonciation de leurs lois injustes. La censure touche également moins l'écriture en langue vernaculaire, comme le xhosa. Ces langues sont toutefois associées avec la volonté du système de l'apartheid de faire « revenir » les Africains à la tradition, aux bantoustans, au folklore inoffensif et dénué de sens. Certains éditeurs sud-africains défient la censure en publiant des œuvres provocatrices, comme l'ont fait David Philip Publishers ou Kwela Books, à partir notamment du milieu des années 1980, lorsque la censure se relâche en Afrique du Sud.

Mais avant d'arriver à une « tolérance » plus grande pour le milieu de l'édition, les écrivains sud-africains menacés par le gouvernement doivent exporter leur œuvre, afin de pouvoir publier, et être lus. Les écrivains de culture afrikaner (noirs comme blancs) trouvent refuge aux Pays-Bas, où les éditeurs hollandais font face à un public intéressé par la littérature de langue afrikaans. En Allemagne, et notamment à Berlin-Est avec la maison d'édition Seven Seas, certains auteurs anglophones peuvent se faire publier. C'est aussi en Allemagne que des églises s'engagent auprès de plusieurs écrivains noirs dont elles jugent que les maisons d'édition classiques ne publient pas assez. Il faut cependant remarquer que ce sont d'abord les écrivains blancs qui s'exportent, d'abord car cela leur est beaucoup plus facile : certains d'entre eux ont gardé un lien avec le continent européen, mais ils font surtout l'objet d'une méfiance moindre que leurs confrères noirs – les frontières sont plus faciles à passer.

Il est à remarquer que beaucoup des écrivains sud-africains sont publiés d'abord chez des éditeurs étrangers : américains, allemands, mais surtout anglais. Il est donc plus facile pour les

écrivains anglophones de s'exporter chez ces éditeurs. Ils sont publiés chez Heinemann (collection « African Writers Series ») ; aujourd'hui encore, sur quatre livres achetés en Afrique du Sud, trois proviennent du Royaume-Uni : la situation, qui avait évolué dans les années 1980 pour l'édition locale, a beaucoup régressé depuis l'ouverture du pays à la concurrence étrangère⁹⁹.

Un attrait en France pour ce qui est censuré ?

Nous pouvons nous poser la question de savoir si les éditeurs français n'ont pas une attirance particulière pour ce qui a été censuré en Afrique du Sud ; c'est en tout cas une question que l'on trouve chez le chercheur Jacques Alvarez-Péreyre. Celui-ci pense que le lectorat, et donc les éditeurs français, sont d'abord attirés par ce qui est « sensationnel » : il est toujours intéressant de faire figurer sur la couverture d'un ouvrage que l'auteur a effectué plusieurs années en prison pour son engagement politique – comme c'est le cas pour Breyten Breytenbach sur ses ouvrages publiés chez Stock. Tout comme un éditeur prend soin de signaler en évidence lorsqu'un auteur a reçu un prix littéraire, l'engagement politique ou l'exil est aussi mentionné de façon claire lorsque c'est le cas ; mais il serait injuste de dire que cet exil ou la censure dont ils ont été les victimes dans leur pays ne sont signalées qu'à des fins commerciales. Connaître l'auteur que l'on lit permet de contextualiser et donc de comprendre l'œuvre que l'on s'appête à lire. Ne pas signaler pour l'éditeur qu'un texte a été produit dans des conditions extraordinaires serait cacher la réalité à son lecteur.

Mais force est de constater que l'attrait des éditeurs français pour les auteurs autrefois censurés a nettement augmenté après les

99. Brian Wafawarowa, « Publishing after a Decade of Democracy », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

années de censure effective : c'est le cas de Miriam Tlali publiée en 1989, soit dix ans après sa publication en anglais ; Njabulo Ndebele aux Éditions Complexe ; Athol Fugard... Mieux vaut tard que jamais. Il en est de même pour les auteurs « nouvelle génération », dont les Éditions Yago en France ont publié trois auteurs en exclusivité en 2010, nés à Soweto : K. Sello Duiker, Niq Mhlongo, Kgebetli Moele. Leurs thématiques sont celles de la violence, de la sexualité, de la drogue... Et l'apartheid est encore mentionné en arrière-plan : il s'agit certes de la génération qui en a connu la fin, mais il semble important à l'éditeur de ne pas laisser oublier au lecteur qu'il a affaire à un type d'auteur bien particulier. Un auteur, cependant, aux Éditions Zoé (Suisse), semble échapper à toute cette publicité autour de l'apartheid et du visage dévasté de l'Afrique du Sud moderne, il s'agit d'Ivan Vladislavic, qui semble avoir dépassé – et son éditeur suisse avec lui – ce concept d'écrire du sensationnel à tout prix pour vendre, mais qui a su trouver une voix qui lui est propre, et qui a su se détacher de l'image que l'on a voulu imposer aux auteurs sud-africains en Europe.

Les maisons sud-africaines muselées

À qui donnent-elles la voix ?

Tout comme cela a été le cas pour la presse sous l'apartheid, les appareils d'informations et de culture ont été surveillés, et rares étaient les journaux à prendre le contre-pied de l'idéologie de l'apartheid¹⁰⁰. Aujourd'hui encore, la majorité des journaux sont de langue anglaise (29), suivis de près par les journaux en afrikaans (26). Très loin derrière, on trouve deux journaux de langue isiZulu et un en isiXhosa (chiffres de 2009). Le système éducatif, nous

100. Georges Lory, *L'Afrique du Sud*, Paris, Karthala/RFI, 2010.

l'avons vu, n'a pas permis que la majorité de la population sache lire ou puisse s'intéresser à la lecture ; aujourd'hui encore, seul 1 % de la population achète des livres¹⁰¹. La Bible reste le livre de chevet des « petites gens ». 40 % de la population noire serait encore illettrée, mais la raison principale pour laquelle l'Afrique du Sud reste un pays où seule une mineure partie de la population ne lit pas sont les habitudes culturelles¹⁰². Et le changement d'habitudes sera difficile, car le Livre de poche coûte aux alentours de 120 rands (11 euros), la TVA est à 14 %. Les 2/3 du chiffre d'affaires de l'édition en Afrique du Sud (3,3 milliards de rands, 320 millions d'euros) sont dus à l'édition scolaire et universitaire ; sur les 1/3 restants, 20 % des profits sont dus aux livres religieux. Dans ces conditions, la littérature générale est en difficulté, et l'on comprend qu'elle ne soit finalement réservée qu'à une élite avertie. De plus, la moyenne des livres est tirée à un millier d'exemplaires seulement.

L'édition sud-africaine indépendante a tenté dès son apparition de donner la voix aux écrivains dissidents ; il ne pouvait en être autrement sous le régime de l'apartheid. D'autres maisons d'édition ont sans doute publié des auteurs ou des acteurs politiques pro-apartheid, mais il est difficile en France de trouver trace de ces maisons d'édition : la raison pour laquelle peu d'informations sont disponibles doit être que les maisons d'édition françaises publient généralement des auteurs sud-africains engagés, et n'ont donc eu à traiter qu'avec des éditeurs eux-mêmes engagés. Il est regrettable de ne pas connaître précisément le marché du livre sud-africain des années 1970 à 1990, il y aurait sans doute beaucoup à apprendre sur les façons dont ont été édités les auteurs noirs, dont la publication était déjà un acte de dissidence face au gouvernement.

101. Jean Liou, *L'Afrique du Sud, le pays qui n'achète pas de livres*, AFP journal Internet, 27 décembre 2011.

102. Frédéric Chambon, *Heurs et malheurs de l'édition*, Le Monde, 10 octobre 1997.

Ainsi que nous en avons déjà parlé précédemment, trois étapes sont à distinguer dans le processus d'édition de littérature sud-africaine en Afrique du Sud, d'après Jean Sévry¹⁰³. Jusque dans les années 1970, les écrivains sud-africains étaient édités par les maisons d'édition britanniques pour la plupart ; puis les éditeurs sud-africains « prennent le relais ». Ceux-ci participent très activement à la promotion du livre africain (notamment Raven Press), en publiant des auteurs africains noirs mais aussi Gordimer, Coetzee. Enfin, à partir des années 1980, les auteurs africains veulent à leur tour marquer leur indépendance des éditeurs sud-africains blancs et lancent eux-mêmes leurs propres maisons d'édition. Il faut noter l'importance de la fondation du COSAW en 1987 (Congress of South African Writers), qui a un rôle à la fois de promoteur des auteurs sud-africains sur le continent, mais aussi d'éditeur.

Les anthologies ont elles aussi joué un rôle essentiel à la promotion de toutes les littératures sud-africaines, noires comme blanches. Comme c'est encore aujourd'hui le cas en France, où de nombreux auteurs sud-africains se voient ainsi traduits en français, sans qu'un éditeur ait à s'engager sur un ouvrage entier, à partir des années 1960, les auteurs de langue anglaise comme de langue afrikaans ont pu avoir l'occasion de publier leurs textes. C'est la maison d'édition Ad. Donker en particulier, qui a joué ce rôle de promotion de genres qui se prêtent aux anthologies et qui sont favorisés pour les auteurs sud-africains : la poésie et la nouvelle. L'inconvénient de ces anthologies est toutefois que les auteurs se trouvent ainsi « dispersés aux quatre vents¹⁰⁴ », et leur reconnaissance est desservie par le fait qu'une anthologie représente souvent un goût littéraire « du moment », éphémère.

103. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.

104. *Idem*, p. 147.

James Currey explique¹⁰⁵ qu'en ce qui concerne la collection « African Writers Series », Heinemann Books a cherché à publier des auteurs noirs, non pas à cause d'une question de « race » mais parce qu'il lui semblait injuste et infondé que seuls les auteurs blancs aient accès au lectorat européen. D'autres éditeurs, eux sud-africains, nous y reviendrons plus bas, ont également fait de la résistance au système de pensée de l'apartheid le principal de leur ligne éditoriale.

Les maisons d'édition sud-africaines ont donc réussi, quelque part, à faire connaître les auteurs menacés par le gouvernement. Mais elles ont réussi, outre faire publier leurs auteurs à l'étranger ou sous des pseudonymes, à leur donner une voix à travers d'autres types de publication que les recueils de nouvelles ou les anthologies : les périodiques ont joué un rôle très important dans la promotion des auteurs, des thématiques étouffées par l'apartheid, à un lectorat plus diversifié.

Staffrider, Drum : les périodiques et magazines de récits

Il n'est pas possible de parler de littérature noire sud-africaine sans évoquer ce qui fut pour de nombreux auteurs le tremplin de lancement vers la reconnaissance de leur talent par les éditeurs : les périodiques. Avec les diverses lois à l'encontre du développement social et intellectuel des Noirs, on assiste dès le début de l'implémentation de l'apartheid à une acculturation des Africains. Le rôle des missions est affaibli, leur encouragement à la morale chrétienne, au pardon et à la réconciliation ne sont plus de mise. Les univers des Blancs et des Noirs sont séparés, et ces derniers commencent à exprimer par de courtes nouvelles l'amertume du quotidien. Contrairement aux Blancs qui ne peuvent qu'imaginer

105. James Currey, *Quand l'Afrique réplique*, Paris, L'Harmattan, 2011.

les façons de vivre des Noirs, ceux-ci savent voir la vie de luxe que vivent les Blancs, car ils en sont les domestiques, les gardiens, les jardiniers, les bonnes d'enfants, les cuisinières.

Une revue, dirigée par des Blancs (le rédacteur en chef est Sylvester Stein, auteur de *2nd Class Citizen*, 1958), voit le jour en 1951 : *Drum*. Elle est tirée à 70 000 exemplaires, et publie des récits au ton agressif, tapageur, provocateur envers les Blancs ; on y voit la naissance de « Mr Drum », sorte de « Sherlock Holmes du racisme¹⁰⁶ ». La revue entend dénoncer tous les actes racistes, stéréotypant les Africains, observés dans les villes, à travers la voix d'écrivains jeunes, qui deviendront pour certains d'entre eux les porte-paroles d'une jeunesse révoltée, et dont certains textes seront repris par la revue francophone *Présence africaine*. Parmi les sujets abordés par les récits et articles du magazine, on retrouve outre les mouvements de protestation, les gangs, la mise en place de l'apartheid jusque dans les églises, des sujets plus légers, comme le sport ou les femmes. Les enquêtes sont menées par « Mr Drum » sur le ton du complot, avec moult mises en scènes et photographies choquantes. Le langage utilisé est proche de celui du peuple : les écrivains n'ont pas reçu l'éducation des missions chrétiennes et veulent de toute façon s'en éloigner. *Drum* tombe facilement dans les stéréotypes inversés (à l'encontre des Blancs), les mises en scènes mélodramatiques, et le machisme. Puisque le format du magazine s'y prête, la nouvelle prolifère dans le champ de la littérature noire ; elle est proche du genre journalistique et du reportage. Dans *Drum*, elle permet de restituer la vie de tous les jours. Lewis Nkosi, Ezekiel Mphahlele, y explorent les thématiques des relations interraciales, au travers de paraboles. Bloke Modisane abordera ces thèmes sous le genre autobiographique, pour témoigner de la ségrégation raciale.

106. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.

« On voulait divertir le nouvel Africain des villes et l'américaniser, alors que le régime prônait le retour au tribalisme rural et échafaudait le "grand apartheid" des bantoustans. D'où le choix de personnages hauts en couleur, gangsters, boxeurs, jazzmen, buveurs, joueurs et noceurs, à l'image de la vie trépidante des deux grands foyers culturels "non blancs" : Sophiatown (à Johannesburg) et District Six (au Cap), détruits à partir de 1955 par les bulldozers du régime.¹⁰⁷ »

Avec le recul, Lewis Nkosi critiquera *Drum* pour son utilisation du thème de la ségrégation artificielle, dénonçant une « violence raciale faite sur mesure¹⁰⁸ ». Les ambitions littéraires ne sont pas tant élevées : il s'agit d'abord de dénoncer de manière forte le racisme ambiant, les blessures dues à l'apartheid, avant de chercher un esthétisme littéraire. Alex La Guma, écrivain pour ce magazine, évoque l'impossibilité de se plier aux exigences littéraires comportant les « subtilités psychologiques dont raffolent les Blancs » par manque de temps ; c'est la littérature de l'urgence. Jean Sévry évoque d'autres journaux, comme *The Classic*, un journal proclamant des ambitions littéraires plus grandes, *Zonk*, ou *The Purple Renoster*. *Drum* est devenu avec le temps un magazine à sensation, qui n'a plus rien de littéraire.

Staffrider est né en 1978 au sein de la maison d'édition Raven Press. Il bouscule le paysage littéraire, tente de créer des ponts entre littérature noire et littérature blanche. Il lui a été reproché, au contraire de *Drum*, d'être trop exigeant au niveau littéraire, et de fermer ainsi la porte aux écrivains noirs. La littérature de l'urgence l'emporte toutefois par-dessus les exigences littéraires (culture de privilégiés), qui se rapproche du journalisme. Njabulo Ndebele, qui a pourtant publié dans ces deux journaux – principaux éditeurs de la littérature noire destinée à un public noir –, prend de la distance

107. Jean-Pierre Richard, *Les chantiers de la reconstruction en Afrique du Sud*, Le Monde diplomatique, 1er juin 1994.

108. Lewis Nkosi, cité par Jean Sévry, in *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.

avec cette littérature de l'urgence, qui ne peut que desservir la cause noire, car elle constitue une forme d'aliénation supplémentaire :

« Mais un fait demeure : ces écritures noires demeurent si proches de la réalité qu'elles veulent nous présenter qu'elles ne parviennent plus à s'en extraire, qu'elles s'y enfoncent et s'y enlisent.¹⁰⁹ »

Staffrider joue lui aussi le rôle de « découvreur de talent », et des éditeurs autres que Raven Press y trouvent des auteurs à publier, comme Heinemann y a découvert *To Every Birth its Blood* de Mongane Wally Serote et *A Ride in the Whirlwind* de Siphon Sempala. L'avènement de ces revues provoque le renouvellement d'une littérature, et notamment d'une poésie qui veut se détourner des modèles occidentaux, comme celle de James Matthews, qui renonce à croire en un dialogue entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas.

Il est important de retenir ceci à propos de ces périodiques : ils ont permis de faire connaître à l'étranger un mouvement de littérature qui, même s'il n'a pas toujours su déjouer les stéréotypes ni se libérer de l'affrontement d'avec l'autre, a prouvé la spécificité et le talent de certains écrivains noirs, qui ne se sont pas contentés d'imiter la littérature des Blancs mais ont au contraire su se démarquer une fois pour toutes des cadres dans lesquels le racisme les condamnait. Ils ont pu démontrer que malgré le handicap d'avoir reçu une éducation pauvre et de toutes les difficultés financières dans lesquelles ils se sont trouvés enfermés, ils pouvaient eux aussi développer une littérature qui est devenue une littérature de témoignage, qui a utilisé les armes intellectuelles de Blancs pour les retourner contre ceux qui les opprimaient. Malheureusement, ces magazines ont aussi contribué à des stéréotypes à l'encontre des Africains, malgré eux : *Drum* a contribué à donner une image superficielle des Noirs, préoccupés par des sujets légers (la mode,

109. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.

les femmes). Les magazines ont aussi encouragé le développement d'un genre court, la nouvelle, qui n'intéresse pas le public européen et qu'il est difficile d'exporter. La nouvelle est aussi considérée comme un genre pauvre de la littérature, qui ne permettrait pas de dévoiler véritablement le savoir-faire en écriture d'un auteur ; mais surtout qui ne révèle pas ses capacités à écrire une trame sur un modèle plus long, plus « sérieux ». Quelque part, ces magazines, leurs formats et thèmes d'écritures ont desservi les écrivains noirs en les éloignant toujours davantage de ceux qui les considéraient déjà comme « à part ». Seuls quelques rares écrivains noirs parviennent à se faire reconnaître au-delà de ces publications ; et en France, durant toute cette période propice aux écrivains noirs dans les périodiques, les textes de ces écrivains n'ont pas été relayés : d'après Jean-Pierre Richard¹¹⁰, entre 1968 et 1984 (soit 16 années), aucun écrivain noir n'a été traduit en français.

Quelques maisons d'édition qui ont du mal à perdurer aujourd'hui : Kwela Books, Ad. Donker, David Philip, Raven Press...

Certaines maisons d'édition ont elles aussi permis l'essor d'une littérature noire. Elles ont su très tôt comprendre qu'il leur faudrait s'associer à de plus grands groupes si elles voulaient permettre à leurs livres de s'exporter, particulièrement avec le secteur du livre qui fonctionne le mieux en Afrique et en Afrique du Sud : le livre scolaire. Les maisons d'édition qui ont le plus œuvré à la publication d'auteurs locaux ont été Ad. Donker, David Philip et Raven Press. Kwela Books, Skotaville Press et Mayibuye Press, sont plus récentes. Le premier groupe de maisons d'édition a vu le jour dans

110. Jean-Pierre Richard, « L'autre source : Le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

les années 1970 ; elles publient des ouvrages de langue anglaise en grande majorité et sont toutes créées par des éditeurs blancs. Raven Press, Lovedale Press, David Philip ou Skotaville ont été absorbées par de plus grands groupes ou ont simplement disparu du marché de l'édition après la fin de la stimulation qu'apportait la répression sous l'apartheid : ces maisons d'édition luttaienent contre un système, leurs auteurs écrivaient sur ce qui régissait et gâchait leurs vies¹¹¹. Alors que l'on s'attendait en 1994 à une révolution dans le monde de l'édition, celle-ci n'est jamais survenue. Les éditeurs ont recruté des Africains parlant des langues africaines dans l'espoir de publier en langues africaines pour un public nouvellement ouvert à la littérature. Mais les bourses d'État pour les maisons d'édition ont cessé en 1997-1998, et ces dernières ont été forcées de se réduire : ce sont les Noirs nouvellement recrutés qui ont été renvoyés en premier¹¹². Les maisons d'édition importantes ont racheté les plus petites qui avaient fleuri au lendemain de l'avènement de la démocratie, et la situation du marché du livre aujourd'hui semble en pire état qu'elle l'était sous l'apartheid : les deux multinationales présentes sur le continent remportent à elles seules 20 % du marché, ce qui va pour inquiéter le APNET (African Publishing Network) : les entreprises locales traditionnelles comptent pour 15 % (direction blanche) et 8 % (direction noire). En 2004, dix ans après les élections démocratiques de 1994, il n'existait toujours pas de livre pour adultes en langue africaine sur le marché du livre sud-africain.

Les multinationales sont présentes depuis longtemps en Afrique du Sud, où elles côtoient les maisons d'édition locales. Alors que les multinationales gagnaient en succès en publiant des auteurs à l'extérieur de l'Afrique du Sud (Heinemann, Faber & Faber, Penguin),

111. Brian Wafawarowa, « Publishing After a Decade of Democracy », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

112. *Idem*.

les maisons nationales se sont développées en publiant des œuvres « défiant la censure », comme David Philip et sa collection « Africasouth Paperback Series » créée en 1982, qui s'est consacré à la publication d'ouvrages anciennement *banned* lors du relâchement de la censure, qui permettait de représenter tous les deux ans des œuvres ayant auparavant été jugées indésirables¹¹³. Raven Press est la maison d'édition qui publiait le magazine *Staffrider*, s'illustrant dans les ouvrages de la *Black Consciousness Movement*, mais qui a également publié quelques titres de J.M. Coetzee (*Dusklands*, entre autres). À partir des années 1990, les fonds internationaux cessent de soutenir les éditeurs anti-apartheid, ce qui a pour conséquence la disparition de maisons d'édition alternatives qui avaient permis à tout un pan de la littérature sud-africaine d'émerger dans les années 1970-1980. Aujourd'hui, les éditeurs alternatifs doivent s'associer avec des groupes étrangers pour perdurer, comme c'est le cas pour les Éditions Jonathan Ball (dirigées par Nicholas Combrinck) ou Kasigo Publishers (Lindelwe Mabandla), maisons récentes qui voient leur avenir peu assuré. Il en est de même pour les librairies, qui cèdent la place aux grands groupes (CNA, Exclusive Books, Facts and Fiction)¹¹⁴.

L'avenir de l'édition en Afrique du Sud est moins inquiétant pour les maisons d'édition françaises, qui fonctionnaient d'ores et déjà plutôt avec les maisons d'édition britanniques. En revanche, cette situation n'est en rien positive pour le renouveau de l'édition sud-africaine, qui se voit obligée d'aller dans le sens des productions de livres commerciaux et de livres scolaires pour survivre, au détriment de la littérature. Alors qu'autrefois l'édition engagée représentait tout un pan de l'édition sud-africaine et qu'elle avait

113. Serge Breysse, *Édition et roman : conditions et ressorts de l'innovation dans la nouvelle littérature en anglais de l'Afrique du Sud démocratique* (thèse), La Réunion, Université de la Réunion, 2007.

114. Frédéric Chambon, *Heurs et malheurs de l'édition*, Le Monde, 10 octobre 1997.

des raisons d'exister, ses raisons de perdurer sont aujourd'hui moins claires ; les éditeurs engagés ne peuvent plus compter sur des fonds d'aide extérieurs et, l'apartheid n'existant plus, les auteurs « à sensation » type *Drum* sont en manque d'inspiration, ce que déplorent des auteurs comme Lewis Nkosi ou Njabulo Ndebele. Selon Brian Wafawarowa¹¹⁵, la situation ne peut se régler d'elle-même, et l'État doit en prendre sa part de responsabilité, en régulant le marché par des lois favorisant les publications en langue africaine (ceci pour éviter le déséquilibre de nouveau flagrant entre dirigeants blancs, majoritaires, et éditeurs noirs). Les nouveaux éditeurs devraient avoir accès à des emprunts plus facilement. Mais lui aussi voit la situation d'un œil pessimiste, pense qu'il faudra en passer par un recul de la situation, jusqu'à telle qu'elle l'était avant 1994, avant de parvenir à une situation plus normalisée, plus égalitaire.

Ces difficultés que rencontre l'édition sud-africaine ont obligatoirement des conséquences sur les publications en français de la littérature sud-africaine ; il semble qu'il y en ait déjà, car bien que l'on observe toujours plus de publications en français de romans sud-africains, leur qualité paraît moindre qu'avant, et surtout renvoie avec toujours plus de stéréotypes à la société sud-africaine.

En France, le terrain est propice à la lutte anti-apartheid

La France s'est découvert un intérêt pour l'Afrique du Sud à plusieurs niveaux : d'abord économique – les partenariats entre les deux pays ont d'abord concerné l'armement – mais aussi éthique : avec le durcissement de la politique de l'apartheid, la France a

115. Brian Wafawarowa, « Publishing After a Decade of Democracy », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

fait preuve d'une solidarité envers les victimes de l'oppression ségrégationniste.

Les ONG, les associations antiracisme et anti-apartheid

En France, certaines associations ou organisations non gouvernementales se sont intéressées de près à la situation de l'Afrique du Sud et ont entendu agir au changement de la situation. Leur influence sur l'édition française est sans doute difficile à mesurer ; nous pouvons cependant raisonnablement supposer que leur rôle a eu une certaine importance, car bien souvent les prescripteurs des traductions (les traducteurs eux-mêmes, bien souvent), étaient engagés dans la lutte contre l'apartheid et, nous l'avons vu, à partir de la fin des années 1970 et des années 1980, une grande partie des traductions de romans sud-africains sont des romans engagés, dont le message est clairement anti-apartheid, ou en tous cas, antiraciste.

Parmi les organisations françaises hostiles à l'apartheid, on retrouve dès les années 1960 et 1970 le Parti communiste français, qui, par le biais d'associations comme l'AFASPA (Association française pour l'amitié et la solidarité avec les peuples d'Afrique) ou le MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples), s'est engagé contre l'apartheid¹¹⁶. En 1975 est formé le MAA (Mouvement anti-apartheid), résultat d'une association entre partis de gauche, syndicalistes et chrétiens. Après 1981, le Quai d'Orsay encourage officiellement les organisations non gouvernementales préoccupées par les problèmes sud-africains, alors que l'ANC et la SWAPO (South-West African People's Organisation) ouvrent un bureau de représentation à Paris.

116. Georges Lory, « En France, qui s'intéresse à l'Afrique du Sud ? », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu/Karthala, 1990.

Le public français, malgré toutes ces initiatives, n'a pas été bien informé de ces luttes, notamment, souligne Georges Lory, par la faute du sectarisme de certains militants de ces mouvements. En 1987 sont organisées les Rencontres internationales contre l'apartheid, tentant de réunir les divers mouvements de solidarité sous l'influence du PCF, mais le MAA prend ses distances en orientant ses actions vers le boycott culturel. C'est véritablement avec l'enterrement de Dulcie September, la représentante de l'ANC à Paris, assassinée en avril 1988, que le public prend connaissance des clivages intestins des organisations anti-apartheid, lorsque les militants communistes cherchent à monopoliser la lutte anti-apartheid.

Le Mouvement anti-apartheid se tourne alors vers des actions « grand public », et édite un bimensuel bien documenté, *L'Afrique du Sud en direct*, qui fournit au public francophone des informations sérieuses sur la situation de l'Afrique du Sud. L'ambassade sud-africaine à Paris publie un *Bulletin d'Afrique du Sud*.

D'autres organisations non gouvernementales s'ajoutent au mouvement de lutte contre la ségrégation en Afrique du Sud, entre autres SOS Racisme, Amnesty International, l'Union Pacifiste, le CCFD (Comité catholique contre la faim et pour le développement) ; il est à noter que Médecins du Monde travaille sur place depuis 1985 dans les bidonvilles et les bantoustans, dont les volontaires sont constamment menacés d'expulsion administrative car témoins des « aspects les plus sordides de la ségrégation¹¹⁷ ».

En ce qui concerne plus spécifiquement les actions chrétiennes de soutien aux opprimés de l'apartheid, la Commission Justice et Paix créée en 1967 par le pape Paul VI s'associe avec le CCFD, la CIMADE et la Fédération protestante de France pour adresser, en 1977 au Premier ministre sud-africain John Vorster, une lettre

117. *Idem*, p. 280.

de protestation contre les mesures de répression prises à l'encontre de volontaires luttant contre l'apartheid en Afrique du Sud. Le CCFD a financé partiellement le journal *New Nation*, et soutenu le JODAC (Comité d'action démocratique de Johannesburg)¹¹⁸.

Les années d'ouverture sur le monde

Malgré ces mouvements de lutte et les informations qu'elles ont pu apporter aux Français sur la situation dramatique de l'Afrique du Sud – non seulement en termes de Droits de l'homme non respectés, mais aussi sur les situations de pauvreté extrême – les informations données par la presse n'ont pas été très nombreuses. On peut dire que la France ne s'est pas intéressée à l'Afrique du Sud, hors associations humanitaires, avant la fin des années 1980. Une des raisons est évidente : l'Afrique du Sud avait proclamé depuis le 12 juin 1986 l'état d'urgence sur l'ensemble du territoire (il avait été proclamé sur 36 des 275 districts du pays le 21 juillet 1985)¹¹⁹. Ainsi, jusqu'en 1989, seuls le journal *Le Monde* et l'Agence France Presse avaient des correspondants permanents à Johannesburg. Jusqu'en 1985, le choix de livres sur l'Afrique du Sud était très limité ; la plupart des ouvrages concernant le pays étant très mal documentés, écrits par « certains universitaires et journalistes [qui] ont pris la fâcheuse habitude de voyager trois semaines dans un pays et de faire un ouvrage¹²⁰ ».

Le numéro spécial *Afrique du Sud du Monde/Histoire* paru en mars 2013 permet de comprendre – certes en se limitant à quelques

118. Jacques Maire et Dominique Darbon, « L'Église catholique et les catholiques français face à l'apartheid », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu/Karthala, 1990.

119. *Afrique du Sud – De l'apartheid à Mandela*, *Le Monde/Histoire* « Comprendre un monde qui change », mars 2013.

120. Georges Lory, « En France, qui s'intéresse à l'Afrique du Sud ? », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu/Karthala, 1990.

articles sélectionnés du journal *Le Monde* par le journaliste Frédéric Fritscher – l'évolution des mentalités et l'intérêt très récent pour l'Afrique du Sud en France. Les articles datant de 1948, 1950 ou 1953 reproduits par *Le Monde* dans ce magazine font part d'une mentalité très colonialiste des journalistes de l'époque, étant à peine surpris par le tournant que prend la ségrégation en Afrique du Sud, comme si l'apartheid semblait une solution presque raisonnable, et en tout cas inévitable, bien que, ils le reconnaissent, raciste. Les journalistes français s'interrogent sur le résultat que pourra bien donner une politique injuste envers la majorité de la population d'un pays, mais l'on raisonne encore en termes de groupes raciaux séparés. En ce qui concerne les lois instaurant l'apartheid, le ton des discours directement rapportés de Daniel Malan donnent froid dans le dos.

À partir de 1960, les violences en Afrique du Sud commencent à être rapportées, notamment l'épisode dramatique de Sharpeville. C'est un véritable choc, relayé dans la plupart des pays occidentaux. Les articles du *Monde* dénoncent le danger dans lequel se sont mises elles-mêmes les minorités blanches en refusant l'accès à l'éducation aux « masses noires dont elle[s] avai[en]t la charge »¹²¹ (*sic*). Mais la situation est décrite de loin, la prise de distance avec l'Afrique du Sud est engagée. La remise du prix Nobel à Albert Luthuli en 1961 est de nouveau l'occasion de parler de l'Afrique du Sud pour le journal français, avant l'arrestation de Mandela et le procès de Rivonia en 1963. La situation est totalement incomprise, semble-t-il, par le journaliste, qui pense que l'ANC, ayant perdu ses têtes, mènera à une perte de vitesse de la résistance en Afrique du Sud. Il conclut son article par un naïf « Il n'est pas impossible, en

121. *Lourdes menaces sur l'Afrique du Sud*, *Le Monde*, 25 mars 1960, in *Afrique du Sud – De l'apartheid à Mandela*, *Le Monde/Histoire* « Comprendre un monde qui change », mars 2013.

outre, que dans certains secteurs, une élévation certaine du niveau de vie, des expériences comme celles des “bantoustans” finissent par créer une atmosphère globale plus réformiste que rebelle ou révolutionnaire.¹²² »

L’assassinat de Steve Biko par la police secrète sud-africaine suscite de forts remous dans la presse française : la France, après Soweto, est définitivement au courant d’une partie de la situation de l’Afrique du Sud. Mais c’est véritablement à la fin des années 1980 que les journalistes publient des articles lucides sur la situation : il n’est plus question de s’interroger ou non sur la légitimité du pouvoir en place ou de se questionner sur les raisons pour lesquelles la situation est telle dans ce pays. Les 40 ans de pouvoir du NP est l’occasion, en 1988, d’étaler toute la violence dont le gouvernement sud-africain a été responsable. Enfin, 1990 est marquée par la libération de Nelson Mandela, la France se réjouit avec l’Afrique du Sud de l’avenir prometteur qui s’ouvre à elle – avec un peu trop d’optimisme : on le verra, l’enthousiasme retombe vite dès les mois suivant l’élection de 1994 lors du constat de la situation dramatique du pays en termes d’inégalités sociales qui ne pourront de toute évidence être résolues en quelques années.

Au fil des années, la France apprend à connaître l’Afrique du Sud, ou plutôt à en connaître un certain portrait, plutôt sombre et accusateur envers la minorité blanche dominante – ce qui semble tout à fait légitime. Cependant, bien qu’il y ait eu effectivement certaines actions entreprises par la communauté internationale et par la France en particulier envers l’Afrique du Sud – notamment un boycott économique, sportif et culturel –, on ne peut pas s’empêcher, comme Jacques Alvarez-Péreyre l’a fait, de se demander si ce

122. Jean Huteau, *Onze dirigeants clandestins d’Afrique du Sud comparaissent devant un tribunal de Pretoria*, Le Monde, 29 octobre 1963, in *Afrique du Sud – De l’apartheid à Mandela*, Le Monde/Histoire « Comprendre un monde qui change », mars 2013.

déchaînement de blâmes envers l'Afrique du Sud n'est pas un peu hypocrite, ou en tout cas le signe d'une volonté de se démarquer du post-colonialisme démesuré sud-africain pour mieux se défaire du fantôme du colonialisme français passé.

La décolonisation a mûri les esprits : la prise de conscience entraîne le blâme de l'Afrique du Sud des Afrikaners

Dès le lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les anciennes puissances mondiales et colonisatrices se voient confrontées à une volonté plus forte de pays colonisés d'en finir avec la domination étrangère, et une volonté de gagner leur indépendance. L'accès à l'indépendance ne s'est pas déroulé partout de la même manière ; alors que l'Inde a pu y accéder grâce à des pressions et des *boycotts* sur le gouvernement britannique, menés de façon pacifique par Gandhi, la résistance de la France à ne pas accorder à l'Algérie son indépendance a provoqué une guerre de plusieurs années. La mobilisation des débats publics et des opinions politiques vers l'Algérie est sans doute une des explications pour lesquelles l'Afrique du Sud n'a pas beaucoup intéressé les Français avant une période bien plus tardive. La France ayant d'abord à gérer une situation difficile avant de s'intéresser aux pays africains qui n'avaient pas été colonisés par la France, l'Afrique du Sud passe après. Cependant, sa production littéraire reste intéressante pour les éditeurs français qui y voient sans doute, nous en parlerons plus loin, un renvoi vers les littératures francophones ayant pour thème l'Afrique.

La guerre d'Algérie entraîne bien des blessures encore ouvertes aujourd'hui ; mais elle a pu faire prendre conscience à la France de son esprit colonialiste, de sa façon de considérer les Africains comme des peuples à régir. Ainsi, la France prend connaissance brusquement, avec le massacre de Sharpeville en 1960, d'une situation où le racisme et l'esprit colonialiste ont atteint de tels sommets

qu'ils en tuent massivement et froidement des innocents, dans un pays soi-disant civilisé et avec lequel elle fait commerce. La prise de conscience peut aller plus loin : l'apartheid n'est-il pas un modèle auquel nous n'avons fait qu'échapper de justesse ? Aux États-Unis, dans le Sud du pays, jusque dans les années 1960 (voire plus tard), la ségrégation est elle aussi pratiquée, et des actes de haine raciale à la cruauté inouïe sont rapportés par les journaux français. Au fur et à mesure, les Français et le monde entier apprennent quels actes monstrueux de torture ont commis les soldats français et les membres de l'AOS sur des résistants algériens. Nous avons aussi à l'esprit le nazisme, duquel certains dirigeants du NP en Afrique du Sud frôlent ou embrassent carrément les idées¹²³. Le système politique de l'Afrique du Sud effraye, à juste titre, et il renvoie en miroir déplaisant ce que la France colonialiste a pu promouvoir comme idées un siècle auparavant. Denise Coussy explique ainsi la publication en français d'ouvrages africains :

« Au début, les ouvrages publiés étaient, dans leur grande majorité, foncièrement anticoloniaux et s'adressaient plus ou moins consciemment à une intelligentsia européenne qui culpabilisait sur la responsabilité historique de leurs pays.¹²⁴ »

C'est peut-être pour ces raisons, pour se « laver » des mentalités du passé, que les éditeurs français ont choisi de publier André Brink, Nadine Gordimer, et ces autres romanciers blancs parfois écrasés par la culpabilité d'appartenir à la classe dominante et oppressante : cette culpabilité offre un moyen de se faire pardonner, de se sentir moins responsable de ce qu'il se passe, après tout, à des milliers de kilomètres de la France.

123. Tidiane N'Diaye, *Par-delà les ténèbres blanches*, Paris, Gallimard, 2010.

124. Denise Coussy, *La littérature africaine moderne au Sud du Sahara*, Paris, Karthala, 2000.

Mais les relations entre l'Afrique du Sud et la France sont complexes

Des intérêts sont en jeu

Malgré ce qu'essaye de faire croire Bernard Lugan, historien aux opinions d'extrême droite, auteur de *Ces Français qui ont fait l'Afrique du Sud*, il est faux de croire que les Huguenots débarqués en Afrique du Sud au XVII^e siècle aient une réelle influence sur les Afrikaners. Ils ont plutôt été absorbés dans la population en deux générations, et c'est bien plus tard que la France a eu des relations plus significatives avec l'Afrique du Sud. On peut noter l'anecdote de la présence et la mort de Louis-Napoléon en Afrique du Sud, tué par les Zoulous non loin de Blood River en 1879.

Contrairement aux anciennes colonies françaises, l'Afrique du Sud n'a signé aucun accord de défense ou de coopération militaire avec la France ; mais la présence française en Afrique australe est tout de même à ne pas négliger. Jusqu'à l'indépendance des pays voisins (anciennes colonies portugaises, Zimbabwe), les collaborations économiques et militaires entre la France et l'Afrique du Sud n'étaient pas mises en cause. Puis, la France s'est attirée l'hostilité et la méfiance des pays de la région pour sa présence sur cette partie du continent, et surtout pour l'aide qu'elle a apporté à l'Afrique du Sud en terme d'armement pour envahir l'Angola. L'Afrique du Sud a commencé à s'intéresser à l'armement français pendant la guerre d'Algérie : dès 1961, la France vend des armes, hélicoptères et avions de guerre ; et devient le premier fournisseur d'armes de l'Afrique du Sud¹²⁵. Entre 1965 et 1974, la France fournit pour 266 millions de dollars d'armes à l'Afrique du Sud (sur un total de 373 millions de dollars d'importation). La France vend également des licences

125. Hugo Sada, « Les intérêts militaires et géostratégiques en Afrique australe », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu/Karthala, 1990.

de fabrication de matériels militaires. Ces nombreuses ventes sont nuancées en 1976 par l'instauration d'une interdiction de vente de plusieurs catégories de matériels, mais « [...] ces embargos sélectifs, et appliqués avec peu de rigueur, ont d'autant moins d'effet qu'ils portaient généralement sur des matériels ayant été l'objet de transferts de licences ou pour lesquels la demande sud-africaine avait été satisfaite¹²⁶ ». Au début des années 1980, l'Afrique australe est une zone conflictuelle en ce qui concerne les relations Est-Ouest. Les pays lusophones ont gagné leur indépendance, la lutte contre le communisme est d'autant plus renforcée en Afrique du Sud. En mai 1981, la France décide d'arrêter toutes les transactions en cours et d'interrompre tous les contrats militaires avec l'Afrique du Sud ; cet embargo renforce celui de 1976, mais il est contourné par des transactions via des pays tiers ou par l'achat de pièces détachées.

En ce qui concerne le commerce, puisque l'Afrique du Sud est riche en nombreuses matières premières (80 % des réserves mondiales de platinoïdes, 60 % des réserves d'or, 24 % des réserves de diamants, 40 % des réserves de manganèse, 8 % des réserves de charbon), elle a toujours paru indispensable à l'approvisionnement des pays industrialisés, dont la France¹²⁷. Celle-ci garde pour fournisseurs de matières premières et énergétiques privilégiés ses anciennes colonies dans les années 1960, notamment en ce qui concerne l'uranium, qu'elle a tiré du Gabon ou du Niger. Après le choc pétrolier de 1973, on voit les pays industrialisés inquiets de perdre le contrôle de leur approvisionnement en matières premières, et tenter de constituer des stocks. La France se tourne alors vers l'Afrique du Sud, et en 1981, le quart des importations d'uranium vers la France provenait d'Afrique du Sud. En raison de sa position

126. *Idem*, p. 289.

127. Olivier Bomsel, « Les matières premières de l'Afrique australe sont-elles encore stratégiques ? », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, CREDU/Karthala, 1990.

de producteur de matières premières opposé à l'Union soviétique, son positionnement a fait paraître l'Afrique du Sud « aux yeux du monde occidental comme un allié à ménager¹²⁸ ». Dans les années 1980, un partenariat entre EDF et l'Afrique du Sud a été conclu pour la construction d'un barrage hydraulique.

En 2009, on comptait 9 000 Français résidant en Afrique du Sud, la France est le 7^e pays investisseur en Afrique du Sud, et son 8^e fournisseur. On compte 160 entreprises françaises en Afrique du Sud, qui emploient environ 30 000 salariés. En 1986, sous le gouvernement de P.W. Botha, les entreprises françaises Peugeot et Renault avaient quitté l'Afrique du Sud, comme de nombreuses autres entreprises étrangères, effrayées par les violences et sans doute aussi par la perspective que le gouvernement passant aux mains des Sud-africains noirs, les entreprises blanches soient nationalisées. Mais les deux entreprises automobiles françaises reviennent en 1995 et en 1996 – l'Afrique du Sud produit aujourd'hui 80 % des véhicules de l'Afrique. En 1989, on comptait moins de 80 entreprises françaises en Afrique du Sud, la plupart n'ayant qu'un bureau de représentation. En tête des entreprises industrielles se trouve la compagnie pétrolière Total.

Dès le 1^{er} juin 1994, l'Afrique du Sud a réintégré le Commonwealth, et les *boycotts* à l'encontre de l'Afrique du Sud cessent petit à petit. Elle est un acteur financier important du SADC (Southern Africa Development Community), marché économique de la zone rand. La France n'est pas aujourd'hui le partenaire économique principal de l'Afrique du Sud, mais nous avons vu qu'elle a joué un rôle important dans le passé. Aujourd'hui, ce sont l'Allemagne et les États-Unis qui ont le plus de relations – notamment culturelles – avec l'Afrique du Sud. La France n'a pas eu un comportement ambigu avec l'Afrique du Sud unique-

128. *Idem*, p. 310.

ment en ce qui concerne les embargos économiques et militaires : les relations politiques avec et envers l'Afrique du Sud ont aussi parfois été suspectes.

Des relations politiques ambiguës du côté français

Les politiques n'ont en général jamais approuvé publiquement la politique de l'Afrique du Sud en France. Mais certains personnages politiques ont eu des propos et des attitudes pour le moins ambigus envers l'Afrique du Sud. Ainsi, remarque Georges Lory¹²⁹, lorsque P.W. Botha visite Paris en 1986, s'il ne rencontre pas Jacques Chirac c'est, selon ce dernier, car les amis africains de la France (à quelques jours du sommet franco-africain à Lomé) n'auraient pas compris cette attitude. Les groupes de pression et les lobbys pro-Pretoria, comme la Fondation sud-africaine, financée par des milieux d'affaires, permettent que les journaux de droite comme *Figaro-Magazine*, *Valeurs actuelles* ou *Géopolitique africaine* se mettent spontanément au service de Pretoria (dernier rempart au déferlement communiste) : « [ils] insistent sur le rôle stratégique de l'Afrique du Sud, minimisent la répression interne et mettent l'accent sur les conflits entre les Noirs¹³⁰ ». À l'inverse, les journalistes de gauche ont beaucoup de difficultés à obtenir un visa, et une liste d'entre eux, journalistes indésirables, est tenue par le ministère de l'intérieur sud-africain. Ce n'est que lorsque les frontières s'ouvrent, en 1988, que *Libération* envoie un reporter, et en 1990 TF1 nomme une envoyée permanente.

Un groupe « d'Amitiés parlementaires France-Afrique du Sud » s'est constitué (supprimé en 1981 puis reconstitué en 1986), comportant une majorité de membres de l'UDF et du RPR (et

129. Georges Lory, « En France, qui s'intéresse à l'Afrique du Sud ? », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, CREDU/Karthala, 1990.

130. *Idem*, p. 281.

quelques-uns du Front national), tous des éléments les plus conservateurs de chaque parti. Il faut noter leur engagement étrange et aux raisons obscures qui ont poussé neuf parlementaires (3 RPR, 3 UDF, 3 FN) à effectuer en 1987 un voyage en Afrique du Sud pour revenir en France y déclarer que l'apartheid n'existait plus – la délégation a pour conséquence perdu toute crédibilité. De son côté, la gauche n'a pas « su exploiter la situation » ; malgré quelques visites en Afrique du Sud par Laurent Fabius ou Jack Lang, aucun engagement politique du Parti socialiste n'a débouché envers Pretoria. La France est restée « méfiante » envers l'Afrique du Sud immédiatement après 1990, mais aujourd'hui la situation semble plus légère : en 1994 est créé le Bureau français du développement, pour le développement économique, et depuis 1995, l'Institut français d'Afrique du Sud (IFAS) promeut entre autres¹³¹ les échanges culturels entre les deux pays et la recherche sur la culture sud-africaine. De 2001 à 2008, l'institut a publié 11 numéros des *Nouveaux cahiers de l'IFAS*, revue très documentée dont nous avons tiré un certain nombre de connaissances pour ce présent travail.

Mitterrand a été le premier chef d'État à rendre visite à l'Afrique du Sud démocratique en juillet 1994. Récemment, Nicolas Sarkozy s'était rendu en février 2009 en Afrique du Sud pour signer divers accords (tourisme, transport, coopérations scientifiques, défense). Les relations politiques franco-sud-africaines se sont sans doute clarifiées, et aujourd'hui, rien de particulier ne transparaît dans la presse en ce qui concerne ces relations.

131. « L'Ifas a pour tâche principale d'étudier la reconstruction des espaces et des identités dans l'Afrique du Sud post-apartheid ; observation des indicateurs du changement social et politique (approches transdisciplinaires). » – <http://www.ifre.fr/index.php/instituts/afrique/ifas> (consulté le 29 mars 2013).

La littérature est indissociable de l'engagement politique

Des écrivains engagés

Revenons à présent sur les différents aspects de la politique, cette fois-ci au sein même de l'écriture. Si la politique ne peut être dissociée des relations franco-sud-africaines et des choix éditoriaux des maisons d'édition françaises, elle ne peut encore moins l'être de l'écriture produite par les écrivains sud-africains, traduits ou non en français.

Dans un pays comme l'Afrique du Sud où, dès le début de son histoire, les violences raciales ont été l'arrière-plan permanent des relations entre les hommes, les artistes en général et les écrivains en particulier sont les témoins, actifs le plus souvent, des drames, de la violence, de l'injustice auxquels ils assistent.

« Dans ce pays, écrire de la littérature contraint les auteurs, que cela leur plaise ou non, et tout particulièrement pendant la période de l'apartheid, à occuper une place dans la production des idéologies et des discours dominants.¹³² »

En France, nous en avons parlé, c'est grâce à l'écrivain d'origine afrikaner André Brink que le public prend connaissance, de pair avec les événements de Soweto relatés par les médias, de façon brusque et soudaine, de la situation humainement insoutenable de l'Afrique du Sud. Toutefois, l'engagement est difficile à définir, dans le monde de la littérature. S'agit-il d'un simple témoignage, d'une dénonciation qui invite le lecteur à s'interroger sur la légitimité du système qui l'entoure ? Ou bien, pour que l'on considère un écrivain comme « engagé », faut-il qu'il ait pris part à des mouvements politiques, qu'il ait risqué sa liberté d'expression pour prononcer des encouragements à la révolte ? André Brink dont nous parlions plus haut n'a jamais pris part à des rassemblements politiques, il ne s'est

132. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p. 232.

jamais engagé dans un parti ou pour un mouvement. Cependant, par ses récits, il a probablement ouvert les yeux de nombre de ses concitoyens afrikaners et anglophones, il a mis en scène dans ses romans les situations insoutenables et absurdes qu'entraînait l'apartheid.

Si l'on ne peut pas donner une unique définition de ce qu'est l'engagement politique d'un écrivain, on peut du moins reconnaître par son écriture ses opinions ; et à notre avis, ce qui donne un sens au mot « engagé » en parlant d'un auteur de littérature, c'est d'abord ce qui transparaît dans ses textes, et moins ses engagements dans la « vraie vie » : ce qu'un homme ou une femme font pour la libération du peuple africain en Afrique du Sud, ils le font d'abord en tant qu'humain, en tant que personne. Chacun a eu différentes stratégies pour faire face à l'apartheid et le dénoncer, ou le combattre. On peut donc difficilement associer d'emblée homme ou femme engagé(e) avec écrivain engagé, puisque tous n'ont pas réagi de la même manière.

Malgré la richesse d'un ouvrage comme *Littératures d'Afrique du Sud* de Jean Sévry, il est difficile de se rendre compte de la proportion d'auteurs anti-apartheid publiés en Afrique du Sud par rapport aux auteurs « neutres » (ou plutôt passifs) et carrément pro-apartheid. Ce qui nous parvient en France est de plus en plus « neutre » – ce qui est normal étant donné que l'apartheid n'existe plus – mais a été pendant des décennies le maigre reflet (mais reflet tout de même) de ce que les écrivains engagés contre le système de ségrégation sud-africain produisaient. Jean Sévry, et nous suivrons son modèle, distingue nettement les écritures engagées noires des blanches, parlant de « stratégies » pour ces dernières et de « victimes » pour les écrivains noirs.

Des écrivains blancs : leurs stratégies et leurs points de vue

Le monde afrikaner reste traumatisé – du moins blessé – par la guerre anglo-boer, de nombreux textes en sont témoins jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Mais très vite, des écrivains afrikanners s'éloignent d'un nationalisme peu constructif, et dès les années 1930, le mouvement littéraire des *Dertigers* remet en question les productions littéraires antérieures. Ils sont pour l'essentiel des poètes, comme N.P. Wyk Louw, qui exprime un questionnement de soi, une remise en cause des certitudes du passé. Mais il faut attendre le mouvement des *Sestigers* (années 1960) pour que soit réellement engagé un questionnement plus abouti, une remise en cause plus achevée et enfin, une dénonciation de l'apartheid parmi les Afrikaners. Deux grands auteurs font partie de ce mouvement : André Brink et Étienne Leroux, qui soulèvent les absurdités de la bureaucratie de l'apartheid, éprouvent un besoin de bousculer une sexualité bridée. Des femmes font aussi partie de ce mouvement, comme Ingrid Jonker, ou Elizabeth Eybers, qui traite avec humilité des faits de la vie quotidienne qu'elle ne cesse de questionner¹³³. Brink cherche à lancer la réflexion sur l'identité de l'Afrikaner à l'heure de l'apartheid : alors qu'il est souvent représenté par un portrait stéréotypé (rustre, raciste, etc.) et qu'on l'accuse de tous les maux du pays, Brink pose le fait que ce racisme institutionnalisé à l'échelle d'un pays n'a pas pu se faire sans l'aide des Anglais, et se questionne sur la raison qui pousse les écrivains blancs en général à ne pas franchement soulever le problème de l'apartheid : « Aucun écrivain afrikaner n'a encore tenté de dénoncer le système en profondeur. On dirait que personne n'a eu le culot de dire : non !¹³⁴ » Certains auteurs dénoncent avec lui l'endoctrinement

133. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.

134. André Brink, *Rand Daily Mail*, 1971, cité par Jean Sévry, in *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p. 262.

des enfants afrikaners (Natie Ferrera, *The Story of an Afrikaner/Die Rewelusie van die Kinders*, 1980), le fait que les Afrikaners n'ont pas toujours eu la même vision colonialiste de ce pays (Jack Cope, *The Adversary Within, Dissident Writers in Afrikaans*, 1982). Alors que d'autres parlent de « quatuor blanc » pour désigner les quatre écrivains blancs majeurs de l'Afrique du Sud, Jean Sévry parle des « cinq piliers de la littérature blanche¹³⁵ », incluant Alan Paton, qui ne fait pourtant pas partie de la même génération que les quatre autres et dont le positionnement par rapport à l'apartheid est assez différent (puisque d'une époque antérieure).

Ces « cinq piliers » déploient des « stratégies » différentes pour dénoncer l'apartheid. Alors qu'Alan Paton, justement, proposait une réconciliation entre les peuples et demandait qu'une réflexion soit faite de la part des Blancs pour qu'ils reconnaissent leur responsabilité vis-à-vis des maux qu'enduraient les Africains – paternalisme décrié par Bloke Modisane ou Lewis Nkosi, puisque les Blancs ont en quelque sorte un rôle de protection et de guide à l'encontre des Noirs –, une écrivaine comme Nadine Gordimer s'engage pleinement et concrètement envers la cause qu'elle entend dénoncer dans ses nombreux récits et nouvelles. Elle décrit une société mortifère, renfermée, où le corps – du Noir comme du Blanc – est toujours présent, avec toujours en arrière-plan un message largement autobiographique. Gordimer, en plus d'être un auteur qui offre des textes riches de dénonciations de la violence – mettant en scène la violence elle-même – est aussi une personne qui s'est toujours engagée politiquement. Elle est l'auteur de nombreux essais sur la littérature et sur le rôle de l'écrivain dans une société régie par l'apartheid. Sa « stratégie », dit Jean Sévry, est de faire prendre la parole aux Noirs, de leur permettre de jouer un rôle plus important, et surtout de faire prendre conscience à son lectorat blanc d'une

135. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.

pensée autre que celle de ses personnages blancs. À la fois solidaire de la lutte de ses confrères écrivains noirs, elle s'oppose tant que possible à la censure en particulier. Mais elle ne ménage pas pour autant ses critiques envers les textes de certains auteurs à qui elle reproche un réalisme plat. La culpabilité, en revanche, est absente de son œuvre, contrairement à celle de Brink. Pour lui, l'engagement est littéraire, comme c'est le cas pour Coetzee. Son écriture est traversée par de grandes violences elle aussi ; violence du présent mais aussi du passé, car Brink se passionne pour l'histoire de son pays, à laquelle il emprunte de nombreux épisodes pour ses romans.

Breyten Breytenbach est un exemple d'écrivain engagé jusque dans sa vie personnelle la plus entière. À la fois poète et romancier, mais aussi peintre, il est comme André Brink un Afrikaner qui témoigne à l'égard de sa communauté une même ambivalence. Son engagement auprès de l'Okhela (organisation soutenant l'ANC) lui vaut sept ans de prison. Son univers littéraire est très morbide, parfois cru, mais toujours d'une force de description qui oblige le lecteur à prendre conscience, à regarder la vérité en face, sans s'en détourner. Dernier « pilier », J.M. Coetzee est aussi le plus mystérieux et autour de qui planent les doutes les plus ambigus autour de son engagement. Il n'a jamais fait partie d'actions anti-apartheid : sa force de dénonciation se situe dans son écriture. Celle-ci est plus intellectuelle que populaire, contrairement à André Brink, il considère que l'œuvre littéraire doit apporter sa propre protestation au-delà d'une actualité immédiate. Par volonté de se démarquer de sa communauté afrikaner, il écrit en anglais. Récemment (en 1999), son œuvre *Disgrâce* a suscité beaucoup de réflexions et d'accusations autour du thème central de son livre : jusqu'où la culpabilité doit-elle aller pour que les Noirs et les Blancs puissent envisager une égalité ?

Nous l'avons évoqué plus haut : la culpabilité est une des émotions les plus présentes dans la littérature blanche sud-africaine. Est-ce une forme de prise de conscience, presque d'engagement, que de faire ressentir à son lecteur de la culpabilité (sa propre culpabilité) ? Quoi qu'il en soit, elle est très présente dans les romans de Doris Lessing (qui est anglaise mais a beaucoup vécu en Afrique australe), de Sarah Gertrude Millin, ou Elsa Joubert (*The Long Journey of Poppie Nongena*, 1978 ; *Le long voyage de Poppie Nongena*, 1980). Menan du Plessis, C.J. Driver cherchent plutôt à susciter la peur, à exciter la culpabilité de leur lectorat plutôt qu'à les pousser à la réflexion. Des écrivains blancs de la nouvelle génération, Ivan Vladislavic, Marlene Von Niekerk, Karel Schoeman, n'envisagent plus la culpabilité comme une porte de secours. Désormais, ils décrivent avec cynisme ou ironie des situations parfois absurdes, souvent cruelles, et refusent de tomber dans le panneau des dénonciations franches d'autrefois ; et leurs personnages n'en sont que plus réels, enveloppés d'une culpabilité qui est davantage une aura qu'un poids, qui ne partira pas et avec lequel il faut vivre désormais.

*Des écrivains noirs : la lutte pour la liberté par l'expression orale
(théâtre, poésie)*

Pour les écrivains noirs, l'engagement n'est pas un simple choix, une sorte de luxe que peuvent se permettre les Blancs – bien que, comme le souligne Denise Coussy et comme l'a prouvé Breyten Breytenbach, il ne faut pas s'imaginer qu'ils ne couraient aucun risque. Mais la situation des écrivains noirs (ou métis ou indiens) est telle qu'elle ne peut qu'engager une prise de conscience chez les intellectuels mais aussi chez les écrivains de la génération *Drum*. Toute une génération d'écrivains n'a jamais connu la moindre liberté, l'échange avec l'autre, mais uniquement les répressions

policières, les incarcérations arbitraires, parfois même les tortures ; et puis les humiliations du quotidien, les panneaux « *Whites only* », le *pass*, les insultes gratuites, la condescendance des employeurs qui veulent toujours se faire appeler *baas*¹³⁶.

Nombre des écrivains noirs ont connu la prison : Alex La Guma, Dennis Brutus, A.D. Zwelonke (etc.) ; d'autres ont dû s'exiler : Bessie Head, Ezekiel Mphahlele, Mongane Wally Serote. Certains, pour se protéger, doivent user de pseudonymes, comme Marks Rammitloa (ou Modikwe Dikobe). Contrairement aux « cinq piliers » de la littérature blanche, il est plus difficile de distinguer un nombre défini de grands écrivains noirs sud-africains, à cause de la différence déjà soulignée auparavant des méthodes de publication de ces auteurs en France. Cependant, notons que parmi les auteurs que nous venons de citer, tous se sont engagés d'une manière ou d'une autre sur le plan politique. Alex La Guma est né en 1925 à District Six, il s'engage très tôt dans les Jeunesses communistes puis au Parti communiste sud-africain (le SAPC), ce qui lui coûte cinq ans d'assignation à résidence et sept mois de prison (sans jugement, après les événements de Sharpeville)¹³⁷. Lui aussi s'exile plusieurs années à Londres, puis à La Havane. Il fait partie des écrivains de la génération *Drum*. Trois de ses titres sont traduits en français, en 1984, 1986, 1988 (chez Hatier, Karthala et L'Harmattan). Les thèmes abordés par les écrivains engagés noirs sont – comme nous l'avons évoqué avec les périodiques naissant dans les années 1970 – bien souvent des descriptions du quotidien, une dénonciation sur le vif des injustices, des tristesses de personnages victimes, ou au contraire, au libre-arbitre très prononcé, qui subissent quoi qu'il en soit une société dans laquelle ils ne sont que les protagonistes de deuxième niveau. Il naît avec les auteurs de cette

136. *Baas* : terme afrikaans, signifie « maître ».

137. James Currey, *Quand l'Afrique réplique*, Paris, L'Harmattan, 2011.

génération une littérature de bidonville, dans lesquels sont nés certains des écrivains – Don Mattera, Alex La Guma, Mbulelo Mzamane – qui décrit sur un ton journalistique, avec humour et grotesque, le tragique du quotidien. De cette violence banale, les femmes décrivent aussi la violence masculine qui, faute de s'en prendre au véritable oppresseur, se défoule sur les femmes. Ainsi écrivent Miriam Tlali (qui préfère au terme « féminisme » la dénomination *womanism*), Loretta Ngcobo, Ellen Kuzwayo, ou Zoë Wicomb, qui est aujourd'hui publiée en France chez Phébus.

C'est, après le genre de la nouvelle (journalistique), par l'oralité que les écrivains noirs montrent souvent leur engagement, par des récitations ou des représentations de théâtre, devant un public de manifestants. Contrairement à l'Europe où la poésie est un genre littéraire généralement réservé à une élite intellectuelle, la poésie est en Afrique du Sud un genre beaucoup plus populaire. Ses thèmes sont les mêmes que ceux des nouvelles des écrivains noirs, abordés souvent avec plus de violence et de rapidité. Quant au théâtre, c'est le genre engagé par excellence, tout comme la poésie, il a une conscience permanente du public pour lequel il joue ; son langage est celui du peuple de la rue, il s'agit souvent de mélanges de langues africaines avec l'afrikaans ou l'anglais. Notons Credo Mutwa, écrivain d'un théâtre zoulou, et Herbert Dhlomo, créateur d'un « théâtre de l'alternance ». C'est un théâtre matériellement pauvre, dont la production dépend souvent des salles ou des producteurs blancs. Un dramaturge et metteur en scène blanc, Athol Fugard, a connu énormément de succès parmi les publics de toutes les couleurs :

« L'auteur disparaît en tant qu'être unique, seul responsable du texte, pour laisser la place à l'imaginaire débridé d'un collectif de travail où

Blancs et Noirs peuvent partager tous leurs fantasmes et les mettre en commun.¹³⁸ »

L'engagement des poètes, dramaturges, nouvellistes et autres écrivains noirs est associé au *Black Consciousness Movement*, insufflé par Steve Biko dans les années 1970.

Des parallèles entre Négritude et *Black Consciousness Movement* ?

Les écrivains du Black Consciousness Movement

Le *Black Consciousness Movement* est un mouvement de libération politique pour les Noirs insufflé par Steve Biko, étudiant noir sud-africain né en 1946. Un recueil de ses textes et discours avait été publié en 1978, puis en 1987 par Heinemann (et en 2002, par l'University of Chicago Press, entre autres publications), sous le titre *I Write What I Like*. L'influence du mouvement engagé par Steve Biko ne s'est absolument pas cantonné aux arts et à la littérature, tout au contraire : né au début des années 1960 mais prenant son importance dans les années 1970, le *Movement* était soutenu et entouré par des organisations politiques et d'étudiants, comme le *South African Students Organization* (SASO), fondé en 1968 pour faire scission avec les mouvements étudiants blancs ; le *Black Peoples' Convention* (partiellement fondé par Steve Biko en 1972) ; ou les *Black Community Programs* (1973), sorte de réseau d'entraide pour les Noirs, par les Noirs. C'est le *Black Consciousness Movement* qui est à l'origine de la révolte de Soweto : excédés par un nouveau décret voulant imposer l'enseignement de l'afrikaans de façon générale dans les écoles, menés par Steve Biko, les étudiants (écoliers, lycéens) manifestent pacifiquement le 16 juin 1976. La police ouvre le feu sur une foule d'environ 15 000 personnes ; des

138. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p. 193.

émeutes commencent dans tout le pays. Après plusieurs mois d'émeutes, on dénombre au moins 600 morts parmi les manifestants. Steve Biko est mis au secret une centaine de jours, arrêté en août 1977, est torturé par la police et meurt d'une hémorragie cérébrale sous les coups de ses bourreaux. Aujourd'hui, un musée est consacré à Steve Biko et à Hector Petersen (enfant de 13 ans mort par balle lors de la première manifestation de Soweto) à Soweto.

Le *Black Consciousness Movement*, bien que pacifiste de par les influences de Gandhi et Martin Luther King, constituait une réponse étudiante à l'ANC, qui se voulait seule organisation capable d'incarner la légitimité de la lutte contre l'apartheid¹³⁹. Ce mouvement, influencé et inspiré par les *Black Panthers* américains et les penseurs de la Négritude, reprend à son compte l'expression *Black is Beautiful* : son but est de libérer les Noirs du carcan de la suprématie blanche en leur faisant prendre conscience de leur valeur, de leur capacité à pouvoir faire les choses par eux-mêmes. Il s'agit de sortir de la camisole mentale que les Noirs ont adoptée au fil des années de répression par deux phases d'émancipation : une libération psychologique, qui vise à redonner une dignité au peuple noir ; et une libération physique, faire en sorte que les mouvements de libération puissent se passer des Blancs, qui s'accaparent la lutte anti-apartheid en prétendant prendre la parole à la place des opprimés. Ce mouvement ne niait pas la place que les Blancs pouvaient avoir en Afrique, mais leur refusait de prendre la parole à la place des Noirs, de jouer un rôle prédominant par rapport à un problème qui avait été créé par leurs ancêtres, et qu'ils continuaient à perpétrer en ne laissant pas la voix aux Noirs avant de prendre la leur¹⁴⁰. Steve Biko cherche à sortir les Noirs de leur passivité résignée face

139. François-Xavier Fauvelle-Aymar, *Histoire de l'Afrique du Sud*, Paris, Le Seuil, 2006.

140. Julian Kunnie, review on Biko Steve, *I Write What I Like*, Arizona (?), H-S Africa, juillet 2007.

à l'apartheid, leur donne à comprendre que par leur manque de résistance, ils sont eux-mêmes complices du système en se laissant dominer sur leurs terres ancestrales. Certaines critiques lui ont été adressées *a posteriori*, arguant que Steve Biko était obsédé par le *racial essentialism*, qu'il n'a pas rejeté le système capitaliste alors que celui-ci étant lui-même système d'oppression créé par les Blancs, recréant en quelque sorte un système d'esclavage et d'injustice entre les hommes. Mais nous ne nous étendrons pas sur cette question : si Steve Biko prônait un certain radicalisme, c'est que l'époque le nécessitait, et bien qu'il ait eu conscience des influences néfastes du capitalisme sur les luttes solidaires, son combat se situait d'abord sur la libération des consciences.

Ce qui nous intéresse ici est l'influence du *Black Consciousness Movement* dans la littérature noire. Nombreux écrivains engagés politiquement dans les années 1960-1970 (voire 1980, bien qu'après la mort de Steve Biko, le mouvement ait perdu de sa vigueur) montraient une volonté de faire prendre conscience à leurs lecteurs de deux faits : d'abord, comme nous l'avons vu dans le magazine *Drum*, par exemple, des détails quotidiens pervers de l'apartheid ; et ensuite de la vie indépendante que sont capables de mener les Africains, sans intervention des Blancs. Parmi les auteurs clés du *Black Consciousness Movement*, notons Richard Rive, auteur entre autres de *Writing Black* (1981), *District Six*¹⁴¹ (1986) ; Njabulo Ndebele, qui prend cependant de la distance avec la littérature de l'urgence, car elle constitue une aliénation supplémentaire (« [...]ces écritures noires demeurent si proches de la réalité qu'elles veulent nous présenter qu'elles ne parviennent plus à s'en extraire, qu'elles s'y enfoncent et s'y enlisent.¹⁴² ») ; Alex La Guma ; Don Mattera ; Lewis Nkosi...

141. Publié chez Belfond en 1988 sous le titre *Buckingham Palace : Sixième district*.

142. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p. 155.

Les écritures du *Black Consciousness Movement* tentent davantage de libérer leur imaginaire, d'aller au-delà de ce que les générations noires précédentes ont pu créer, plutôt que de se « contenter » de dénoncer l'apartheid par du spectaculaire. C'est le piège que Njabulo Ndebele dénonce *a posteriori* dans son essai de 1991, *Rediscovery of the Ordinary, Essays on South African Literature & Culture*. Par leur écriture, les écrivains noirs donnent à lire des histoires où les personnages noirs sont conscients de leur existence pleine et entière, et où ce qu'ils font n'est dicté que par leur libre arbitre. Ils ne sont pas des modèles d'angélisme, bien au contraire, il s'agit de personnages réellement engagés dans la réalité de la ville, du ghetto, mais ils ne sont pas des pantins entre les mains des Blancs, qui d'ailleurs, sont relégués à l'arrière-plan, comme une menace vague et sans identité, contre laquelle les personnages ne luttent pas délibérément, mais qui est le symbole désincarné d'une société anormale.

En France, quelle place pour le Black Consciousness Movement ?

Ce « mouvement de la conscience noire », ainsi que l'on pourrait le traduire, a été influencé, nous l'avons vu, par des auteurs de la Négritude, soit des auteurs et penseurs francophones – entre autres Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor. Les mouvements noirs américains – les *Black Panthers*, *Black Theology*, *Black Power* – ont également inspiré le *Black Consciousness Movement*, alors que Malcom X et Martin Luther King étaient, et sont encore davantage aujourd'hui, très écoutés. Il suffit pour s'en rendre compte de voir le nombre d'ouvrages qui leur est consacré, en vente en librairies. Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor sont beaucoup moins populaires et connus, sans doute du fait que leur mouvement est d'abord littéraire et intellectuel, donc moins susceptible de toucher un public large.

Cependant, lorsqu'il s'agit d'édition, ce qui compte n'est pas tant d'être apprécié d'un large public que d'un public intéressé. Ainsi, les prescripteurs des romans sud-africains ont pu comprendre les enjeux littéraires que représentaient les auteurs sud-africains, et par conviction politique personnelle ou par volonté d'offrir au public sensibilisé à la littérature et aux mouvements noirs, ils ont publié les ouvrages du *Black Consciousness Movement*.

En France, les années 1970 voient s'ouvrir la conscience des intellectuels de gauche envers les pays « du Tiers-Monde » : un intérêt nouveau, empreint de culpabilité, pour l'Afrique et ses mouvements de libération. Bien que synonyme pour Pascal Bruckner d'hypocrisie et de stagnation/autoflagellation intellectuelle¹⁴³, cet intérêt pour l'Afrique du Sud en particulier, en plus de créer des mouvements de solidarité contre l'apartheid, permet au moins la recherche de voix dissidentes en Afrique du Sud, dans la littérature. Jacques Alvarez-Péreyre, à la fois traducteur et chercheur en littérature sud-africaine, a ainsi beaucoup promu les ouvrages engagés sud-africains, à partir de 1975. Nous reviendrons plus bas sur le rôle du traducteur en transmission éditoriale de la littérature sud-africaine ; mais ce que nous pouvons déjà affirmer ici est que ces mouvements d'ouverture à l'autre, la volonté de connaître les littératures du monde¹⁴⁴, même s'ils sont peut-être impulsés par la culpabilité de l'homme blanc face aux dégâts coloniaux qu'il a causés, font entrer dans les maisons d'édition non spécialisées en littérature noire des idées, des façons de voir le monde ou des descriptions originales, différentes du *mainstream*.

Nous pensons que si les écritures sud-africaines noires ont commencé à être intéressantes pour les éditeurs français, c'est

143. Pascal Bruckner, *Le sanglot de l'homme blanc*, Paris, Le Seuil, 1983.

144. S'entend : d'ailleurs dans le monde, pas « du monde », comme ce terme désigne souvent les recueils de textes ou de philosophie venus d'autres pays.

d'abord parce que les mouvements littéraires de la Négritude, les échos des mouvements de libération noirs américains, avaient été entendus auparavant. Bien que d'un point de vue littéraire, nous ne nous risquerions pas à faire des comparaisons entre la poésie de Césaire et celle de Serote ou de Sempala, le mouvement d'affirmation d'une identité artistique noire à part entière les englobe et permet ainsi de faire accéder des sud-africains à la publication en Europe.

Une nuance à apporter toutefois à cette affirmation : ce n'est pas tellement en France, où les auteurs de la Négritude ont pourtant eu le plus de champ d'écoute, que les auteurs du *Black Consciousness Movement* ont été le plus publiés, mais en Allemagne¹⁴⁵. Ceci s'explique du fait que l'Allemagne n'ayant pas colonisé massivement l'Afrique comme la France, aucun pays africain n'est germanophone, et l'Allemagne a donc dû prendre l'habitude de faire traduire tout ce qui venait d'Afrique, sans préférence pour les pays francophones comme ça a été le cas pour la France (en terme d'importation, bien sûr, pas de traduction). De même, les auteurs africains expriment leur désenchantement envers la France, ce qui n'a pas forcément eu un impact positif sur leur importation chez les éditeurs français. Jean-Pierre Richard affirme même que la Négritude n'a pas favorisé les traductions des littératures africaines. Mais nous venons d'exposer les arguments qui viennent appuyer le contraire de cette affirmation. Il n'est en définitive pas de vérité unique vis-à-vis de l'influence positive ou non qu'ont pu avoir les mouvements autres que le *Black Consciousness Movement* sur la transmission de cette littérature en France. Nous ne pouvons que supposer que les années d'ouverture sur le monde extérieur à l'Europe et donc vers

145. Jean-Pierre Richard, « Translation of African Literature: A German Model? », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

les mouvements de conscience politique noirs ont joué un rôle dans les choix éditoriaux et de traduction qu'ont eus les éditeurs et traducteurs français.

Les langues et les cultures

Un attrait pour une Afrique blanche ?

« *Réflexe raciste* » ou attrait marqué pour le genre romanesque ?

Comme nous l'avons vu en première partie, et comme nous l'avons démontré par la suite dans la liste quasi-exhaustive de titres traduits en français, nous ne pouvons que constater que la grande majorité des auteurs transmis par les maisons éditoriales françaises sont blancs. La plupart du temps, les titres sont traduits de l'anglais, restent quelques exceptions – modernes – traduites de l'afrikaans. Venant d'un pays où non loin de 80 % de la population est noire et où 9 % est métis, bien que l'on puisse avancer l'argument – juste, il est vrai – que la grande majorité de cette population est analphabète, on ne peut que constater un déséquilibre flagrant entre la réalité des écrivains sud-africains, dont une partie non négligeable est noire, et la représentation que l'on a en France, essentiellement blanche. Jacques Alvarez-Péreyre¹⁴⁶ avance qu'il est tout à fait possible que le goût des éditeurs – influencé par les goûts supposés du public français – soit un « réflexe raciste » primaire, qui consiste à aller d'abord instinctivement vers ce qui nous ressemble physiquement, surtout lorsque l'on va chercher à l'autre bout de la planète des écrivains d'un continent, un pays, une culture différente de la nôtre. Cette théorie coïnciderait bien

146. Jacques Alvarez-Péreyre, « Traductions et perceptions : les Français et la littérature sud-africaine », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, CREDU-Karthala, 1990, p. 387.

en effet avec le tableau que l'on avait de cette littérature jusque dans le début des années 1990. Mais le visage de l'édition de littérature sud-africaine traduite en langue française a évolué, lentement il est vrai, et nous pouvons d'ores et déjà, en cette première moitié de l'année 2013, constater que non seulement la littérature sud-africaine continue de susciter l'enthousiasme pour les éditeurs, mais que de plus en plus nombreux sont les nouveaux auteurs à y trouver leur place : il ne s'agit plus seulement du « quatuor blanc », de qui l'on tenait uniquement les vérités sur l'apartheid, sans réellement en connaître la version côté opprimé révolté.

Il est donc temps de considérer que s'il fut un temps où les Blancs sud-africains étaient surtout édités en France pour « rassurer » en quelque sorte un lectorat un peu raciste, qui avait besoin de voir du blanc jusqu'au plus profond du continent noir, la tendance est à l'inverse, lentement mais sûrement. Et l'explication que donne Jacques Alvarez-Péreyre, si elle a du juste, ne doit pas cacher l'autre raison importante pour laquelle les auteurs blancs ont été si surreprésentés dans les rayons « littérature africaine » des librairies françaises : les écrivains blancs écrivent dans un genre que le public français préfère : le roman.

Ce sont ainsi les romans de littérature générale et les romans policiers dont raffole le public français¹⁴⁷. Les habitudes de lecture sont ancrées, les éditeurs en ont conscience : ils cherchent donc à publier un genre dont ils savent qu'il sera acheté et lu. Malheureusement, en Afrique du Sud, la grande majorité des écrivains de romans sont blancs, tandis que les Noirs se tournent plutôt, avec la littérature de l'urgence entraînée par le besoin de dénoncer tout de suite l'apartheid dans des récits courts, rapides à lire et à faire partager, au message clair et aux personnages aux traits

147. Voir partie « Les comportements de lecture des Français ne changent pas vis-à-vis de l'Afrique du Sud : c'est le roman qui domine. »

de caractère reconnaissables : les nouvelles. Le théâtre et la poésie aussi représentent une part importante de la production littéraire noire, mais ces deux derniers genres sont aussi exploités par les auteurs blancs – la poésie a toujours été très lue chez les Afrikaners et le théâtre est un genre qui se prête bien aux mélanges des genres africains et européens – et ils ne sont malheureusement que très peu lus de manière générale à l'étranger. Le poète sud-africain Breyten Breytenbach a publié plusieurs recueils de poésie en français, mais il est presque le seul à avoir pu le faire, à part peut-être quelques textes anecdotiques dans des magazines spécialisés : Andries Walter Oliphant (*Black Review/Revue noire* en 1994), Tatamkhulu Africa et Antjie Krog (*Les cahiers de Royaumont*, 2000), en plus d'une ou deux anthologies...

Ainsi, les romans, genre préféré des Français, sont écrits par des Blancs, et par conséquent, c'est aussi une des raisons pour lesquelles les auteurs sud-africains publiés en français sont majoritairement blancs. Mais cette « Afrique blanche » est aussi porteuse d'un type de romans particuliers, surtout depuis les années 2000 en France : le roman à sensation, le roman commercial.

Un attrait surtout pour ce qui choque, comme pour se donner la conscience d'agir

Malheureusement, après le point positif que nous venons d'évoquer – le fait que l'attrance pour les écrivains blancs soit probablement davantage dûe au genre romanesque plutôt qu'à la couleur de peau simplement – voyons sous l'angle des contenus les livres qui ont été le plus importés en France, et écrits, il est vrai, par des auteurs blancs. Nous avons déjà parlé du genre policier qui permet à l'auteur de faire figurer – et au lecteur de s'en délecter – des scènes d'ultraviolence, des scènes de torture, ou des violences verbales sous le prétexte d'un affrontement interracial (entre policier

et jeune noir rebelle par exemple). Cette littérature cherche à flatter les goûts de son lectorat blanc et masculin (racisme et misogynie vont souvent bien ensemble), comme c'est le cas pour Wilbur Smith, Stuart Cloete, Wessel Ebersohn. Attention, il ne faut tout de même pas amalgamer roman policier sud-africain avec littérature commerciale et complaisante avec l'apartheid. Récemment, les auteurs Gillian Slovo ou Deon Meyer ont publié en France des romans policiers tout à fait intéressants, si l'on apprécie le genre policier. Jean Sévry remarque l'auteur Pamela Jooste (non traduite en français) qui ferait semblant de s'interroger sur l'apartheid en surface tout en évitant de le remettre en cause, le tout sur fond de romance à l'eau de rose. D'ailleurs, un article de l'AFP signalait en 2011 l'essor d'un genre de littérature « à l'eau de rose » en Afrique du Sud, genre de roman de gare pour public féminin¹⁴⁸. Nous en trouvons un exemple avec Sandy Balfour (*Vulnérable à cœur*, 2007) ou Marguerite Poland (*Cantique pour grâce*, 2006).

Jacques Alvarez-Péreyre, une fois de plus, pense que le succès d'André Brink est sans doute aussi dû au fait – en plus d'être blanc – que son style d'écriture plaît à un public large pour son « sensationnalisme » : histoire de la colonisation, mélange des races, apartheid et interdits sexuels ; avec pour thèmes de fond l'oppression, la torture, l'« héroïsme tranquille », des préoccupations plus morales que sociales. Le lecteur vit ainsi par procuration dans un décor exotique, dangereux, réel (mais lointain) ; c'est un spectacle facile à comprendre pour le lecteur, une façon de se préoccuper le temps d'un roman d'une situation horrible mais à laquelle il n'est pas confronté réellement. Nous trouvons ce jugement envers André Brink injuste : ce romancier n'est pas le gribouilleur assoiffé de détails sinistres que l'on croit ; bien qu'il soit vrai que son mode

148. *Le roman à l'eau de rose pour lectrices noires débarque en Afrique du Sud*, AFP Infos économiques, 20 mars 2011.

d'écriture est agressif et qu'il n'hésite pas à donner en spectacle au lecteur des scènes violentes dont on pourrait se passer, il ne faut pas oublier non plus que cet auteur n'écrit pas dans le contexte tranquille dans lequel nous, lecteur, lisons son œuvre. André Brink écrit et publie dans un contexte très tendu, où ses semblables refusent de voir la violence et il faut pour cela la leur jeter aux yeux, pour éveiller chez eux un soupçon de conscience de la situation des autres, ceux qui sont leurs domestiques, leurs lointains voisins et compatriotes. Brink n'écrit pas spécialement pour le public français, bien qu'il en ait une bonne connaissance après avoir vécu plusieurs années à Paris et avoir lu beaucoup d'auteurs français.

Cet auteur mis à part, tentons maintenant de voir si cette littérature à sensation s'applique pour d'autres auteurs sud-africains publiés en France : il semblerait que oui. Il ne s'agit plus maintenant de violence de l'apartheid, celui-ci n'étant plus, mais de violences du ghetto (trois ouvrages de trois auteurs différents parus aux Éditions Yago en 2010) ; d'un retour vers des descriptions de l'Afrique primaire (*Les derniers hommes du Kalahari*, Rupert Isaacson, 2008), ou simplement de scandale type Greg Smith, *Pourquoi j'ai quitté Goldman Sachs* (2012). Ce que l'on note de positif, c'est que l'on ne cantonne plus la littérature sud-africaine uniquement à une dénonciation des injustices de l'Afrique du Sud, mais qu'on autorise ses auteurs à élever des voix différentes, pas forcément toujours plus subtiles ou intéressantes d'un point de vue littéraire, mais qui permettent que le public français connaisse une réalité différente, hésitant encore entre éclats de violences, stéréotypes et niaiseries. (Ceci concerne, bien entendu, ce que nous avons classé en tant que « littérature à sensation », il ne s'agit évidemment pas de notre opinion sur la littérature nouvelle sud-africaine en général.)

Un pays qui fascine, dont la littérature peint l'opposé du paradis du tourisme

À partir des années 1990-2000, le lecteur français peut ainsi diversifier ses lectures et ses opinions sur l'Afrique du Sud. Ce pays est indéniablement fascinant pour les Français (entre autres). Il suffit, nous l'avons vu, de comparer la littérature, mais aussi l'actualité, en termes de masse de livres ou d'articles, qui nous parviennent en français à la masse du reste de livres ou d'articles sur l'Afrique, pour ne faire qu'un constat : l'Afrique du Sud est bien connue des Français, et elle les attire. Neuf mille Français vivent en Afrique du Sud (population volatile) en 2009 – contre 1 150 Sud-africains en France. Georges Lory¹⁴⁹ déplore un manque cruel d'ouvrages fiables sur l'Afrique du Sud avant les années 1990. Auparavant, les violences politiques étaient très courantes, le pays n'était pas ouvert au tourisme et il n'était de toute façon pas encouragé. Aujourd'hui, il représente pour l'Afrique du Sud 8 % de son PIB, les deux tiers de ses visiteurs sont Africains.

L'Afrique du Sud est minée par de nombreux problèmes, souvent relatés par les romans traduits en français : sida, criminalité, pauvreté extrême, trafic d'armes, viols, viols sur enfants, drogue, etc. En 2007, on comptait 18 500 homicides, 55 000 viols déclarés (probablement le triple en réalité)¹⁵⁰, on estime à 12 % la part de population touchée par le sida, 24 % des enfants ont été victimes d'une agression sexuelle d'après une étude de 2005... C'est un pays violent, dont la violence transparaît finalement peu dans sa littérature. En revanche, la presse se fait l'écho de ces situations terribles, quitte à présenter l'Afrique du Sud comme un enfer sur terre. Ce n'est pas ce que vendent les agences de tourisme, bien évidemment. L'Afrique du Sud y est vantée comme étant le pays

149. Georges Lory, *L'Afrique du Sud*, Paris, Karthala/RFI, 2010.

150. *Idem*.

où vivent naturellement le *big five* des animaux africains (éléphants, lions, léopards, buffles, rhinocéros noirs). Les safaris, mais aussi les paysages éblouissants attirent les touristes : le pays est magnifique, et vient comme en contraste avec les réalités humaines décrites par les statistiques portées par la presse, et les romans écrits par des Sud-africains.

L'anglais comme langue de passage obligatoire

Le cas des écrivains qui écrivent en langues vernaculaires

Certains auteurs, pour des raisons politiques, de confort, ou tout simplement parce qu'il s'agit de leur langue maternelle, choisissent d'écrire dans une langue vernaculaire. Tous ont conscience de se fermer les portes virtuelles du marché du livre mondial, mais la question de la langue n'est pas uniquement matérielle : écrire est d'abord un média, un moyen de raconter, de faire passer des récits ou des idées vers un public que l'on peut choisir, grâce à la langue, justement. Si Mazisi Kunene, poète zoulou sud-africain, choisit d'écrire d'abord ses œuvres en zoulou, c'est parce que son engagement est auprès du public africain, zoulou. Après avoir longuement fait un travail de recueil et d'analyse de la poésie zouloue traditionnelle, il choisit de s'inscrire dans cette mouvance et de publier ses propres poèmes dans une langue qu'il a choisie et dont les locuteurs sont plus à mêmes de comprendre, de ressentir sa poésie. Il a ensuite fait le choix, une fois encore, de se traduire lui-même en anglais, et de publier ses textes en Angleterre, élargissant ainsi son public, et contrôlant lui-même la façon dont ses textes sont transmis à un public très différent du public zoulouophone¹⁵¹. Benaouda Lebdaï, professeur de littérature d'Afrique du Nord, voit l'appro-

151. Pascale Casanova, *La république mondiale des lettres*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 365.

priation de la langue française – mais cela s’applique aussi pour l’anglais – comme l’appropriation d’un « butin de guerre » pour l’auteur africain. Il ne s’agit plus seulement de la langue du colonisateur, puisqu’il se l’est approprié en mêlant le français avec ses propres expressions, visions locales et particulières de sa culture ; c’est une façon de mettre en valeur ce qui a été dénigré par les empires coloniaux avec les « armes » du colonisateur¹⁵².

Alain Ricard déplore le fait qu’il ne soit pas favorable pour un écrivain d’écrire en langue vernaculaire, car le système de l’apartheid a tenté de revaloriser les langues africaines pour un retour des Africains vers la tradition, vers les bantoustans, pour mieux régner sur le reste du pays. La création littéraire ne peut pas être favorable dans un contexte où les langues vernaculaires ne reçoivent pas de l’extérieur des œuvres leur permettant de s’ouvrir à autre chose :

« Il importe de créer un climat intellectuel favorable à l’éclosion d’œuvres artistiques, donc une atmosphère de liberté ; mais ce climat ne suffira pas s’il n’existe pas déjà toute une histoire de la langue littéraire capable d’alimenter le débat et la production d’œuvres nouvelles, comme c’est le cas, à des titres divers, chez les Xhosa, les Yorouba, les usagers du kiswahili.¹⁵³ »

Le problème peut aussi bien être inversé : si un dramaturge choisissait uniquement de s’exprimer dans le plus pur anglais, son public ne saurait y trouver de l’intérêt. Ainsi, les auteurs de scénarios et de pièces de théâtre écrivent le plus souvent en langues vernaculaires, ou en mélange entre les langues locales et un anglais ajusté, pour s’adapter au public qui l’écoute, quitte à se traduire en anglais eux-mêmes par la suite. « De toute façon, l’espoir d’écrire en une langue vernaculaire reste un vœu pieux.¹⁵⁴ » La langue vernacu-

152. Abdelmajid Kaouah, *Entretien avec Benaouda Lebdaï, professeur des universités et chroniqueur littéraire*, Algérie News, ?

153. Alain Ricard, *Littératures d’Afrique noire – Des langues aux livres*, Paris, CNRS/Karthala, 1995, p. 146.

154. Denise Coussy, *La littérature africaine moderne au Sud du Sahara*, Paris,

laire est par définition orale, elle perd donc de sa richesse transmise par écrit, et un texte écrit en langue vernaculaire perdra aussi de sa richesse.

Selon Donald Moerdijk, traducteur de Marlene Van Niekerk et Etienne Van Heerden de l'afrikaans au français, la question de la langue vernaculaire se pose difficilement : pour lui, toutes les cultures aspirent à se voir comprises et assimilées par le monde entier¹⁵⁵. Il y a chez certains auteurs la volonté déchirante de se faire à la fois connaître du public qui a la culture à laquelle on appartient, et en même temps de devoir admettre d'une part que ce public ne sait pas toujours lire, et d'autre part qu'écrire en langue vernaculaire ne peut que condamner une œuvre à être lue par des éditeurs régionaux. De fait, les auteurs s'exprimant naturellement à l'oral en zoulou ou en xhosa écrivent en anglais, car leur but est d'abord d'être entendu, avant de revendiquer leur appartenance à un groupe ethnique.

Des écrivains qui se traduisent eux-mêmes (Brink) ou qui refusent d'écrire dans leur langue maternelle (Coetzee)

L'autotraduction n'est pas si originale qu'on pourrait le croire ; nous venons de voir l'exemple de Mazisi Kunene, mais rappelons également qu'André Brink, lui aussi héritier d'une langue somme toute locale et marginale, opte pour cette pratique après la censure de son livre *Au plus noir de la nuit* par le régime en 1974. De l'afrikaans, il passe à l'anglais, et traduit alors systématiquement ses romans en anglais : cela lui permet d'acquérir une reconnaissance interna-

Karthala, 2000.

155. Donald Moerdijk, « Crossing frontiers, changing trajectories? Renewal of literature in post-apartheid South-Africa », in *Ten Years of democratic South Africa – Transition accomplished ?*, dirigé par Aurelia Wa Kabwe-Segatti, Nicolas PÉJOUT et Philippe Guillaume, *Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°8, 2006.

tionale, l'anglais étant un « permis de circulation¹⁵⁶ ». Ce processus d'autotraduction est finalement « répandu » chez les auteurs de langue afrikaans : Breyten Breytenbach lui aussi écrit dans les deux langues, et traduit lui-même ses poèmes d'une langue à l'autre. En effet, qui d'autre que l'auteur lui-même peut comprendre mieux ce qu'il a voulu exprimer ? Bien sûr, cette capacité n'est pas donnée à tout le monde. Un autre poète afrikaner, Charl-Pierre Naudé¹⁵⁷, pense que la traduction est un composant intrinsèque à l'Afrique du Sud, où neuf langues sont officielles, et où la plupart des lecteurs lisent dans une langue qui n'est souvent que leur deuxième ou troisième langue. Ce poète, par la traduction de ses propres poèmes en anglais, se rend compte de la particularité du processus transformateur de la traduction : ses poèmes deviennent deux œuvres complètement différentes. L'afrikaans est elle aussi une langue provinciale, inhérente à une culture mixte, à la fois métis et blanche (90 % de Métis), c'est une forme de « créolité ».

Écrire en une autre langue que l'afrikaans permet surtout d'échapper à la censure, comme Brink, mais il peut être déploré le fait que le choix quasi-systématique d'écrire en une langue comme l'anglais ne favorise ni l'essor de la langue maternelle de l'écrivain, ni son maintien en tant que langue associée à une culture vivante. Prendre la voie de l'anglais sera à terme dangereux pour les autres langues d'Afrique du Sud, comme l'anglais a déjà pris le pas dans d'autres régions et domaines dans le monde. Ce n'est pas l'opinion d'un journaliste sénégalais, Pape Sadio Thiam, qui propose d'aban-

156. Pascale Casanova, *La république mondiale des lettres*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 366.

157. Charl-Pierre Naudé, « A Road Going Both Ways », in *Translation – Transnation, Dix ans d'échanges littéraires entre la France et l'Afrique du Sud*, numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard, *Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6, 2005.

donner le français au profit de l'anglais, au détriment toujours des langues africaines locales¹⁵⁸.

J.M. Coetzee, lui aussi d'ascendance afrikaner, a toujours refusé d'écrire en afrikaans, refusant ainsi d'être associé à la culture blanche dominante et oppressante. Une illustration de ce que cette langue peut signifier est mise en dessin par l'auteur de bandes dessinées sud-africain Joe Dog (Anton Kannemeyer de son vrai nom) dans une courte histoire intitulée *Noir* en français¹⁵⁹. Le narrateur ouvre son dictionnaire d'afrikaans et lit les définitions de mots afrikaans désignant les Noirs. Il s'en trouve un nombre remarquable, tous à la connotation extrêmement raciste, et bien significative d'une mentalité très spéciale possédée par un peuple auquel il soit compréhensible qu'on ne veuille être associé si l'on peut l'éviter.

La lente émergence de la traduction afrikaans/français (Marlene Van Niekerk, Karel Schoeman)

Une note positive toutefois à cette marginalisation de l'afrikaans au profit de l'anglais : en France, on peut noter une croissance dans la traduction de romans sud-africains écrits en afrikaans et traduits en français. Alors que seul Breytenbach était traduit de l'afrikaans vers le français – H. Charles Bosman avait publié un roman en 1993, à titre anecdotique – les années 2000 voient paraître de nouveaux auteurs de langue afrikaans. Antjie Krog, Denis Hirson, Marlene Van Niekerk, Deon Meyer, Karel Schoeman, Henk Van Woerden, Etienne Van Heerden : tous ont publié au moins un livre dans les années 2000 en France.

Cette soudaine émergence de la culture afrikaans est le signe d'une réconciliation avec les afrikaners : ils ne sont plus rejetés,

158. Pape Sadio Thiam, *Le français ne suffit plus*, Dakar, Sud Quotidien, in *Courrier international Afrique* 3.0, mars-avril-mai 2013.

159. Joe Dog, « Noir », in *BitterKomix*, Paris, L'Association, 2009.

ou considérés uniquement comme le peuple oppresseur et raciste. Cette nouvelle dynamique témoigne d'échanges entre la France et l'Afrique du Sud : de nouveaux traducteurs arrivent sur le marché, et dorénavant les cultures locales peuvent être entendues. Avec cet exemple, nous pouvons supposer que les écritures en langues africaines noires, comme le sotho, le xhosa, le zoulou, auront elles aussi une place lorsque la production littéraire en ces langues sera plus vivante. Un signe de cette évolution est la toute récente loi imposant dans la région du KwaZulu-Natal l'enseignement pour tous les étudiants de l'université de Durban du zoulou¹⁶⁰.

Avec les auteurs que nous venons de citer, nous commençons à avoir une vision plus positive des Afrikaners, dont la littérature avait si longtemps été utilisée à des fins nationalistes. Donald Moerdijk voit dans la littérature afrikaner un renouvellement impulsé par la volonté de chercher au-delà des frontières de l'inconnu, de l'incompris. Alors que le constat d'aujourd'hui sur le renouvellement de la littérature noire sud-africaine est plutôt pessimiste, la littérature afrikaner semble retrouver un dynamisme. C'est en tout cas l'impression que l'on en a, en France, à voir le nombre de traductions afrikaans/français en telle croissance.

Un atout pour les écrivains noirs ou métis : l'accès à la publication à l'étranger

L'anglais permet aux écrivains censurés de faire publier leurs œuvres hors Afrique du Sud. Ceci est bien sûr aussi valable pour les écrivains noirs, qui peuvent accéder ainsi à un marché du livre qui ne les traite pas comme des écrivains moins valables parce que

160. *Le zoulou obligatoire à l'université*, BBC Afrique (version Internet), 16 mai 2013.

écrivains noirs : l'anglais ouvre les portes vers tous les autres pays anglophones, notamment les pays africains anglophones.

Les langues comme l'afrikaans, mais aussi le zoulou, le sotho, le xhosa, etc., restent locales, et leur traduction en anglais permet que les intermédiaires vers les autres langues et zones géographiques soient facilités. On ne peut que constater que les écrivains sud-africains noirs sont d'abord publiés par des maisons d'édition en provenance de pays anglo-saxons majoritairement : Warner Books (Australie), Longman, Heinemann, etc. ; et même les auteurs publiés en Afrique du Sud par des maisons d'édition sud-africaines écrivent majoritairement en anglais. La maison Kwela Books illustre bien ce phénomène : sur 128 publications effectuées entre 1994 et 2004, seules huit étaient en langues africaines (soit 6,25 %), toutes dès l'arrivée de la démocratie ; contre 24 en afrikaans (28,75 %) et 96 en anglais (75 %) ¹⁶¹. Alors que cette maison d'édition cherche à promouvoir les auteurs africains noirs, elle publie essentiellement en une des langues des colonisateurs. Nous l'avons déjà évoqué, cela vient du fait que les locuteurs des langues africaines sont en grande partie analphabètes. L'anglais est donc un avantage pour tous les auteurs, il est un passeport pour l'étranger et pour la publication tout court.

Le rôle essentiel des traducteurs

Ils assurent le rôle de prescripteur

Puisque les structures régionales ne peuvent assurer le rôle de prescripteur vers les autres pays – comme le feraient des agents, éditeurs ou directeurs de collection – ce sont les traducteurs qui

161. Serge Breysse, *Édition et roman : conditions et ressorts de l'innovation dans la nouvelle littérature en anglais de l'Afrique du Sud démocratique* (thèse), La Réunion, Université de la Réunion, 2007, p. 418.

assurent ce rôle en prenant l'initiative de proposer d'eux-mêmes aux éditeurs français leurs traductions d'ouvrages sud-africains dont ils pensent qu'ils ont une valeur éditoriale. Jean-Pierre Richard, lui-même traducteur, considère que s'agissant de la littérature sud-africaine, la traduction en langue française s'est effectuée à deux vitesses¹⁶². Tout d'abord, elle s'est effectuée en « service commandé », c'est-à-dire que les éditeurs ont compris que le succès des quatre ou cinq grands auteurs sud-africains en langue anglaise pourrait leur profiter aussi, et ils ont assuré la traduction de ces auteurs très rapidement après leur parution en langue originale. Ainsi, les dates de parution coïncident vite, et la quasi-totalité des titres paraissant en Afrique du Sud ou en Angleterre sont publiés dans les mois suivants en français – cela est moins vrai pour Breyten Breytenbach qui, du fait que son œuvre soit essentiellement de la poésie, bénéficiait d'une confiance moins grande. J.-P. Richard observe ensuite une phase de « traducteurs aux commandes », dans laquelle ce sont les traducteurs eux-mêmes, cherchant d'autres auteurs que ceux déjà bien connus du public français, qui proposent aux éditeurs les œuvres traduites. Alors que les auteurs passent d'une maison à l'autre au fil des ans, pour le plus souvent il semblerait que la relation au traducteur ait été, pour certains auteurs, plus importante que celle avec l'éditeur. André Brink est resté jusqu'en 2003 (soit un quart de siècle) fidèle aux Éditions Stock avant de passer chez Actes Sud à partir de 2006 jusqu'à aujourd'hui ; cette fidélité n'a pas été la même pour ses traducteurs : il en a eu quatre différents chez Stock, mais depuis 1999, il s'agit du même, Bernard Tuttle. Coetzee publie son premier roman chez Maurice Nadeau (*Au cœur de ce pays*, 1985), mais dès son deuxième roman, il est édité

162. Jean-Pierre Richard, « L'autre source : le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

au Seuil. Ses traductrices sont pour l'essentiel Sophie Mayoux et Catherine Lauga-du-Plessis. C'est Nadine Gordimer qui est la plus « inconstante » pour le choix de ses maisons d'édition et ses traducteurs : ses six premiers livres paraissent chez Albin Michel, avec six traducteurs différents... En tout, sur 19 titres, ce sont 14 traducteurs différents qui auront travaillé sur ses textes ! Elle passe ensuite chez Plon, chez Christian Bourgois, puis chez Grasset, mais les éditeurs qui travaillent avec elle sont beaucoup moins nombreux et la « suivent » chez d'autres maisons d'édition : Ivan Nabokov passe d'Albin Michel chez Plon, et Christian Bourgois venait de chez Plon. Breyten Breytenbach, quant à lui, a également beaucoup changé d'éditeur (Stock, Le Seuil, Grasset). Ses traducteurs sont uniquement Georges Lory pour l'afrikaans et Jean Guiloineau pour l'anglais.

Nous venons de voir que certains auteurs n'ont pas entretenu de lien particulièrement fort avec leurs traducteurs en français, mais que d'autres en revanche avaient préféré se faire traduire par une seule ou deux personnes pour l'ensemble de leur œuvre. Si l'on inverse ce rapport, on constate en revanche que certains traducteurs reviennent très souvent parmi les traductions de romans sud-africains, sans que la maison d'édition soit la même. Ainsi, certains traducteurs sont incroyablement présents dès le début des années 1970, alors que jusque dans les années 1960, les noms étaient assez diversifiés, à part peut-être une forte présence de Denise Meunier et Denise Van Moppès. Georges Lory, Jean-Pierre Richard, Catherine Lauga-du-Plessis, Jean Guiloineau, mais aussi Jacques Alvarez-Péreyre pour les publications en revues, sont les noms qui reviennent le plus souvent. Ce sont eux qui assurent principalement le rôle de prescripteurs des auteurs sud-africains auprès des éditeurs. C'est, d'après Jean-Pierre Richard¹⁶³, Georges

163. *Idem.*

Lory qui a lancé cet interventionnisme des traducteurs avec Breyten Breytenbach, ouvrant la voie aux traducteurs engagés dans les maisons d'édition.

Des traducteurs engagés

On ne peut que difficilement dissocier la fonction de traducteur avec celle de militant en ce qui concerne la littérature sud-africaine. C'est une forme de lutte contre l'apartheid : les traducteurs sont eux-mêmes renseignés sur la situation du pays et encouragent les auteurs à poursuivre leur production littéraire en Afrique du Sud en les promouvant en France. Jacques Alvarez-Péreyre, socialiste, fait connaître en France en 1975 et 1979 dans des revues les auteurs du *Black Consciousness Movement* ; mais en voulant à la fois représenter les auteurs engagés à l'ANC comme Alex La Guma ou Mandla Langa, et ceux qui n'en faisaient pas partie comme Miriam Tlali ou Njabulo Ndebele n'a pas suscité la sympathie des Sud-africains à son encontre. Durant les années de lutte contre l'apartheid menée par le *Black Consciousness Movement*, les genres prévalant étaient la poésie et le théâtre, qui n'intéressaient que les traducteurs-militants. En 1981, Jack Lang met en place des aides pour la traduction et la création de revues littéraires ; d'autre part les éditeurs et les lecteurs s'intéressent à la lutte contre l'apartheid. Les maisons d'édition intéressées par l'Afrique – Silex, Karthala, L'Harmattan – ou par la politique – Complexe – se développent. Petit à petit, les traducteurs perdent de leur influence, d'une part car la littérature engagée « passe de mode » avec les années 1990, mais aussi parce que les traducteurs ne s'intéressent que peu aux petites maisons d'édition qui publient des auteurs plus commerciaux – André Balland, Belfond. De plus, après la libération de Mandela, les auteurs de l'ANC cessent d'être perçus comme des terroristes ; l'Afrique du Sud, de plus en plus présente dans l'actualité, apparaît pour les éditeurs français comme

une source potentielle de profits : les traducteurs-militants perdent de leur influence et nombreux auteurs sud-africains éphémères (qui n'ont édité qu'un ou deux livres avant de disparaître des rayons des librairies) sont édités. De nouveaux traducteurs apparaissent aux côtés de ceux des débuts – qui restent actifs – Maryse Lenaud, Bernard Tuttle, Estelle Roudet, Christian Surber, Pierre-Marie Finkelstein pour l'afrikaans...

Les traducteurs engagés ne sont plus les seuls prescripteurs de littérature sud-africaine, mais continuent de chercher et traduire des auteurs encore peu connus et reconnus en France. Ils refusent de laisser la place uniquement aux auteurs blancs dont la visibilité est déjà assurée en France, et à travers les revues et les magazines littéraires consacrés à l'Afrique, font connaître des poètes et nouvellistes de la nouvelle génération d'auteurs sud-africains. Jacques Alvarez-Péreyre est particulièrement présent dans ce milieu. Nous avons également rencontré le cas d'un éditeur, David König, co-fondateur des Éditions Yago, traduisant lui-même l'œuvre d'un auteur de cette nouvelle génération d'auteurs noirs sud-africains, Kgebetli Moele (avec Niq Mhlongo et K. Sello Duiker, tous édités en 2010). L'éditeur devient lui-même traducteur (ou *vice versa* !), prouvant ainsi son engagement personnel par sa volonté de prendre tous les risques pour faire connaître au public des auteurs qu'il croit indispensables à la représentation de la littérature sud-africaine en France. Cette admiration peut toutefois être nuancée par ce que l'on peut lire par ailleurs dans cette même collection « Ciel ouvert » chez cet éditeur : beaucoup de littérature commerciale et vide de sens au premier abord, comme si pour éditer ce qui lui tenait à cœur, il avait dû publier ce qu'il lui semblait plus rentable. C'est le problème de certains éditeurs de petite taille : l'obligation de publier des produits purement commerciaux pour se permettre de traduire et publier des auteurs auxquels on tient. En plus de discréditer l'éditeur, cela

encombre les librairies. Malheureusement, cette stratégie n'est pas isolée ni propre à la France : des éditeurs sud-africains y ont aussi recours.

Le rôle des maisons d'édition anglaises et allemandes

Les différences de chiffres entre elles et les publications en français

Des différences frappantes pour les écrivains anglophones, mais surtout pour les écrivains francophones

Les publications de traduction en provenance d'Afrique en général sont assez rares, proportionnellement au nombre total de traductions publiées dans les maisons d'édition anglophones, germanophones ou francophones. Sur 4 300 fictions traduites en allemand parues en 1999, 24 proviennent d'Afrique (soit 0,5 %), et pour la France, la proportion est encore plus faible. Les traductions en allemand sont quatre fois plus nombreuses qu'en français : 613 contre 165 depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale (jusqu'en 2004)¹⁶⁴. Cela s'explique du fait que la littérature en provenance d'Afrique en France vient majoritairement d'Afrique francophone : il ne s'agit donc pas de traduction. D'autre part, pour les pays anglophones, l'Afrique du Sud publiant majoritairement des ouvrages en langue anglaise, la traduction est un passage peu emprunté. Pour l'Allemagne comme pour la France, les deux pays d'où proviennent la plupart des ouvrages traduits sont l'Afrique du Sud et le Nigéria.

164. Jean-Pierre Richard, « Translation of African Literature: a German Model? », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IEAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

Les maisons d'édition allemandes concernées par les écrits d'Afrique, et en particulier d'Afrique du Sud, font un travail de prospection poussé. On peut notamment citer l'écrivain et traducteur allemand Jahn Janheinz, la maison Seven Seas Books, ainsi que certaines églises. En 1980, lors de la Frankfurt Book Fair, l'Afrique est invitée d'honneur ; et, est créée la Société pour la promotion de la littérature africaine, asiatique et latino-américaine. Elle a rassemblé 250 éditeurs allemands, autrichiens, suisses, et a conduit 400 livres des continents Afrique, Asie et Amérique latine à être traduits. Une forte politique de traduction des ouvrages africains avait été lancée. Cependant, en France, la situation n'a jamais été aussi positive pour les auteurs africains – elle a certes été moins dramatique pour les auteurs sud-africains – car, selon Jean-Pierre Richard, l'ascension de la Négritude en France n'a pas du tout favorisé l'essor de la traduction d'auteurs africains, car ceux-ci, à partir des années 1960-1970, commencent à exprimer leur désenchantement envers l'Europe, ce qui n'enthousiasme pas les éditeurs français. De plus, comme nous l'avons déjà exposé précédemment, le lectorat français n'est pas friand des genres sud-africains de l'époque (nouvelles, poésie, théâtre).

En Angleterre, ce sont les Éditions Heinemann Books et leur collection « African Series Writers » qui ont permis au lectorat anglophone européen de lire des auteurs africains. Chinua Achebe, le grand auteur nigérian décédé en mars dernier, a été un des membres les plus importants du comité éditorial. Il a fait un travail de prospection très important pour cette collection. La raison pour laquelle c'est d'abord l'Angleterre avant tout autre pays qui a pu accéder aux auteurs sud-africains est d'abord la question de la langue : la traduction n'est pas un obstacle, la barrière de la langue ne l'est pas non plus. Le niveau d'anglais des Français reste faible

(seuls 14 % des lycéens ont un « bon niveau » en anglais)¹⁶⁵, l'attirance vers les pays autres que francophones peut s'expliquer ainsi en partie. Aux côtés – ou plutôt en concurrence avec – Heinemann se trouvent Faber&Faber, la collection « Three Crowns » de University Press Oxford, « Dreambeats » de Longman, ou « Fontana » de Collins¹⁶⁶. Alors qu'en France le théâtre sud-africain n'a fait son entrée que tout récemment dans les publications périodiques spécialisées, Oxford University Press publiait déjà des pièces de théâtre, bien qu'il soit vrai que les éditeurs anglais soient eux aussi « frileux » pour publier ce genre, plus difficile à prévoir en matière d'impact sur le lectorat qu'un roman.

L'Angleterre fait également figure de leader en terme de promotion des auteurs (sud-)africains avec des radios et leurs émissions consacrées à la littérature noire : *Caribbean Voices* sur la BBC, *West African Voices*, *Voices of Ghana* sur Radio Ghana, *Transcription Centre*¹⁶⁷...

Ainsi, les maisons d'édition anglophones et germanophones sont plus actives des années durant, en ce qui concerne la publication d'ouvrages africains, que leurs consœurs francophones. Aujourd'hui, les données sont difficilement vérifiables, mais une chose est certaine : les maisons d'édition françaises ont enfin diversifié leur offre en ce qui concerne la littérature sud-africaine. Pour le reste de l'Afrique, la situation change en ce sens que les maisons d'édition africaines, toujours aussi rares et face à des difficultés de diffusion et distribution – en plus d'un niveau d'éducation peu élevé

165. Étude de la Commission européenne, juillet 2012, in *L'élève français, ce cancre en langues étrangères*, Le Monde, 22 juillet 2012, http://www.lemonde.fr/education/article/2012/07/22/1-eleve-francais-ce-cancrer-en-langues-etranangeres_1736714_1473685.html (dernière consultation le 6 avril 2013).

166. James Currey, *Quand l'Afrique réplique – La collection « African Writers » et l'essor de la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 2011 (2008 pour l'édition anglaise).

167. *Idem*.

et de la pauvreté – ne peuvent qu'être désarmées par rapport aux maisons françaises. Celles-ci continuent de publier des auteurs africains, avec une tendance généralisée – et non pas seulement sud-africaine – de publier des romans policiers¹⁶⁸.

Le rôle de Heinemann (collection « African Writers Series »)

Des éditeurs à l'écoute des écrivains africains, la volonté de donner une voix aux Africains

C'est là la qualité mise en avant par James Currey¹⁶⁹ : les éditeurs de la collection AWS – que J. Currey a dirigée de 1967 à 1984 – ont été particulièrement à l'écoute des auteurs, ce qui explique leur succès sur place, la raison pour laquelle ils se sont tournés vers Heinemann plutôt qu'un autre éditeur. Ceci bien sûr est à relativiser avec le fait que, d'une part cette information nous vient d'une personne interne à Heinemann, et d'autre part du fait que le succès de l'AWS en Afrique vient essentiellement du fait que Heinemann était déjà partiellement implanté en Afrique en tant qu'éditeur de livres éducatifs : seul un éditeur de livres de ce genre possédait les structures et le savoir-faire pour diffuser et vendre sur le continent africain.

La collection cherche à attirer les auteurs en leur proposant un pourcentage plus élevé que celui offert par la plupart des éditeurs concurrentiels, ainsi que la possibilité de rééditer une édition *paperback* en *hardback* afin d'avoir accès aux critiques littéraires plus rapidement – les éditions brochées ne faisant pas l'objet de critiques

168. *Tendance Polars continent noir*, Bruxelles, Le Soir, 29 octobre 2011.

169. James Currey, *Quand l'Afrique réplique – La collection « African Writers » et l'essor de la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 2011 (2008 pour l'édition anglaise).

littéraires dans les journaux avant les années 1970. Cette dernière offre ne convenait pas à la maison-mère, William Heinemann, qui souhaitait maintenir un délai de 18 mois entre les deux éditions de formats différents.

Les critères de sélection de l'« African Writers Series », rappelons-le, en plus bien sûr de critères littéraires, étaient que les écrivains devaient être nés en Afrique. Cette notion de naissance sur le continent s'est peu à peu atténuée, beaucoup d'écrivains d'origine africaine vivant en Europe et revenant vivre dans leur pays d'origine ; de même que les cas des auteurs ayant vécu de nombreuses années en Afrique et écrivant sur l'Afrique (comme Doris Lessing) ont contribué à l'assouplissement des conditions. La collection, créée en 1962, avait dès le début une vocation aussi bien littéraire qu'éducative : la décision de faire paraître les ouvrages de la collection en couverture souple et reliée (et non brochée, en couverture cartonnée) lui a permis de fixer des prix relativement bas, et donc accessibles aux Africains ; 80 % des livres de l'AWS sont vendus en Afrique.

Cette idée que la collection soit au service des écrivains africains a rencontré des difficultés : elle a été accusée de faire un « ghetto orange » (en référence à la couleur de la couverture des livres de la collection), de renvoyer uniquement aux écrivains noirs et d'en faire ainsi une collection aux critères raciaux, de ne pas permettre aux écrivains de sortir du carcan « écrivain africain et noir » avant d'être considérés comme des écrivains avant tout. De même, le fait que ce soit une maison d'édition issue d'un pays anciennement colonisateur qui « rafle » tous les écrivains africains a été critiqué, mais sans cela, les écrivains africains qui sont passés par Heinemann Books n'auraient pas pu accéder à la reconnaissance internationale. Les livres de la collection ont ainsi été intégrés dans les programmes

scolaires africains, ce qui a constitué une victoire pour la littérature africaine.

L'AWS en Afrique du Sud

Il n'y a jamais eu en Afrique du Sud de bureau éditorial de la collection. La présence d'Heinemann Books se cantonne, de 1961 à 1964 au Cap, au magazine littéraire *The New African*, dirigé par Randolph Vigne et Neville Rubin. Après le procès de Rivonia en 1964, la *Special Branch* (ou *Security Police*, la police secrète sud-africaine) met l'imprimeur sous pression, et saisit le numéro d'avril 1964. Plusieurs membres de l'éditorial du *New African* sont/seraient impliqués dans des attentats contre le gouvernement¹⁷⁰ : James Currey doit quitter l'Afrique ; le magazine paraît « en exil » à Londres entre 1965 et 1967.

Les acteurs de la collection AWS comprennent que la plupart des auteurs sud-africains publiés à Londres ou à New York sont blancs et que cela pose un problème : ils ont donc entrepris un travail de prospection pour trouver des écrivains noirs. Comme en France, c'est Peter Abrahams qui est le premier écrivain noir sud-africain à être publié par la collection, avec *Mine Boy* en 1963. Les éditeurs sud-africains n'avaient pu, jusqu'à présent et avec difficulté, que publier des auteurs noirs dans des périodiques ou dans des anthologies de littérature africaine : *A Book of African Verse* de Clive Wake et John Reed, *Modern African Press* de Richard Rive... La collection publie également en 1963 *Quartet*, réunissant des textes d'Alex La Guma, James Matthews, Alf Wannenburgh, Richard Rive. Jean Sévry déplore le fait que les éditeurs français ne se soient jamais attelés à la traduction de ces nombreuses antho-

170. *Idem.*

logies, au « profit » d'anthologies constituées sur le tard par des auteurs francophones¹⁷¹.

L'AWS a réellement tenté de refléter, par ses publications, la réalité quotidienne des opprimés ; éditant une série de livres sur l'univers carcéral sud-africain. La question du boycott culturel lancé par l'ANC à l'encontre de l'Afrique du Sud a posé la question de savoir s'il est éthique de diffuser des livres dans un pays appliquant l'apartheid. Mais refuser de diffuser pour les Sud-africains, comme l'ont fait certains éditeurs américains, les auteurs africains, c'est certes montrer au gouvernement en place que l'on est en désaccord profond avec sa politique, mais c'est aussi jouer le jeu de la censure. Faire taire les voix sud-africaines et empêcher les lecteurs de lire leurs propres écrivains n'est pas le rôle des éditeurs, estime James Currey. Il considère que, quelque part, si les livres de la collection ont été censurés par le gouvernement sud-africain, c'est qu'ils représentaient un danger pour lui, qu'ils avaient du sens.

La collection a joué un rôle déterminant pour la diffusion et la transmission de la littérature sud-africaine sur le continent africain et en Europe. Elle a permis, entre autres, aux maisons sud-africaines nées dans les années 1970-1980, de s'appuyer contre cette maison pour la concurrencer et montrer que l'édition sud-africaine pouvait aussi bien publier des auteurs moins « tout public », plus engagés. La collection AWS de Heinemann Books a peu à peu perdu de son influence en Afrique, ses prix ont été battus et les auteurs « récupérés » par des maisons locales, ce qui est en soit positif pour le dynamisme du secteur et la culture sud-africaine. Elle a, toujours selon James Currey, donné aux écrivains africains l'assurance qu'ils pouvaient être lus et publiés non seulement en Afrique, mais aussi en Europe et en Amérique. Elle a permis aux autres maisons de se situer sur le marché, par ses stratégies et sa façon de partir des

171. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.

réseaux de distribution de publications scolaires pour diffuser dans les librairies et les écoles les auteurs de sa collection.

Quelles relations les maisons d'édition françaises ont-elles entretenues avec les maisons d'édition d'auteurs sud-africains ?

Vont-elles directement vers le catalogue des maisons anglaises ou celui des maisons sud-africaines ?

Pour mieux comprendre un autre processus de la transmission éditoriale de la littérature sud-africaine vers la France, il est intéressant de connaître le sens des flux de la demande et de l'offre chez les éditeurs en termes d'auteurs : qui permet à un auteur sud-africain d'être publié en France ? S'agit-il d'une demande de la part d'un éditeur français, ou bien d'une démarche d'une agence ou d'un éditeur représentant un auteur ? Nous savons déjà que pour un certain nombre d'œuvres, il s'agissait du traducteur, qui a joué le rôle de prescripteur auprès de l'éditeur. Mais il y a eu des cas où les traducteurs n'ont été ni des militants de la cause anti-apartheid, ni des chercheurs sur la littérature étrangère. C'est donc que l'échange a eu lieu entre l'éditeur lui-même et le représentant de l'auteur – voire l'auteur lui-même ? – et il s'agit donc de se questionner sur le sens de l'échange et sa raison.

N'ayant pu obtenir de la part d'autres éditeurs une réponse, nous prendrons l'exemple de l'éditeur des Éditions Yago, David König, rencontré le jeudi 25 avril 2013 à Pontoise. Trois livres de jeunes auteurs sud-africains sont parus en 2010 (janvier, mars et octobre) : *Chambre 207* de Kgebetli Moele, *After Tears* de Niq Mhlongo, et *13 cents* de K. Sello Duiker. David König explique que sa démarche était d'abord de chercher des auteurs sud-africains noirs de la génération post-apartheid, qui pourraient être témoins

de la nouvelle Afrique du Sud, dans sa vérité quotidienne : une Afrique du Sud en voie de guérison, mais plus que jamais baignée dans l'injustice, la corruption, la drogue, l'ultraviolence et le sida. C'est donc de lui-même que D. König a fait la démarche de chercher dans la presse les critiques de littérature sud-africaine. Il a commencé par lire *Dog eat dog* de Niq Mhlongo, qui ne l'a pas séduit par son écriture encore très immature, mais duquel il a décelé un intérêt à venir.

Sa démarche a donc été de contacter directement l'éditeur sud-africain de Niq Mhlongo, Kwela Books, afin de pouvoir lire et acheter les droits d'*After Tears*. Toutefois, le livre était déjà représenté en France par Nouvelles agences : le contact aurait pu s'établir par son biais plutôt que directement avec Kwela. C'est aussi avec Kwela que Yago a traité pour *Chambre 207*, paru quelques mois avant *After Tears*. En revanche, c'est par le biais de l'agence que les Éditions Yago sont passées pour l'ouvrage de K. Sello Duiker, qui avait été édité en Afrique du Sud par New Africa Books, une filiale de David Philip Publishers.

Cet exemple démontre qu'avec Internet, il a été très facile pour David König d'entrer en contact avec l'éditeur sud-africain, sans jamais avoir besoin de se déplacer. M. König n'est par contre jamais entré en contact avec les auteurs : quelques échanges par mail tout au plus.

En ce qui concerne la traduction, c'est David König lui-même qui s'en est chargé pour *Chambre 207*, de Kgebetli Moele, car le traducteur initialement prévu ne s'était pas avéré à la hauteur. Cette volonté de faire paraître à tout prix et en temps voulu l'ouvrage dénote un certain engagement. Les deux autres ouvrages ont été traduits par Laura Derajinski, pour qui, sauf erreur de notre part, ils ont été les premiers et les derniers ouvrages en anglais d'Afrique du Sud qu'elle a traduits. La documentation sur le vocabulaire employé

par les narrateurs (mots d'argot empruntés au zoulou, au sotho, au xhosa), est de qualité.

Ya-t-il un travail d'investigation sur le terrain par des Français ?

Sans doute grâce et à cause d'Internet et de l'accès au réseau de l'édition qui s'en trouve facilité, les éditeurs – et en l'occurrence, M. König et sa traductrice Mme Derajinski – n'ont plus besoin de se rendre en Afrique du Sud pour des questions de contrat ou de langue. Ceci est à la fois un progrès, puisque les transmissions sont bien plus rapides et efficaces, mais aussi un problème qui entraînera à terme des lacunes dans la qualité des traductions et du choix des auteurs proposés en France, comme cela a déjà été observé par Jean-Pierre Richard¹⁷². Si les traducteurs ne connaissent pas l'Afrique du Sud en profondeur et n'y ont pas vécu, il est tout à fait possible qu'ils commettent des erreurs de traduction (des contresens essentiellement, ou bien des maladroites dues à la méconnaissance de la culture), ce qui entraîne une baisse de niveau du texte et nuit donc à la qualité littéraire de l'œuvre traduite. Jean-Pierre Richard lui-même, nous a rapporté David König, s'était proposé pour la traduction de *13 cents* de K. Sello Duiker, mais cela lui avait été refusé car son essai, selon M. König, présentait un texte justement beaucoup trop littéraire, une « traduction trop polie » qui ne rendait pas le langage vivant et mélangé de l'anglais parlé dans les *townships*. Un renouvellement doit donc se faire aussi chez les traducteurs, peut-être au détriment d'une réelle connaissance de l'Afrique du Sud, afin de répondre aux besoins de faire connaître au public français une nouvelle génération d'auteurs sud-africains

172. Jean-Pierre Richard, « L'autre source : le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

dont l'écriture n'est plus celle de leurs aînés. Ils sont nommés, nous y reviendrons, la *kwaito generation*.

Cession des droits : quelles difficultés ?

Durant l'apartheid, quels moyens de passer les frontières et de défier la loi ?

La censure en Afrique du Sud a eu des effets néfastes sur toute une génération d'écrivains. Au contraire des situations de censure des intellectuels dans les pays européens, sous le communisme par exemple, l'Afrique du Sud n'a pas un passé littéraire aussi riche, ni des voisins vecteurs d'une littérature écrite ancienne. Le pays n'avait pas un « amas de livres » derrière lui, un passé vers lequel se tourner : les écrivains dans l'impossibilité de fuir le pays, de partir en exil, ont été privés de cette nourriture intellectuelle. La censure marchait dans les deux sens : de 1956 à 1973, les ouvrages de Robert Graves, Hemingway, D.H. Lawrence, Jean-Paul Sartre étaient interdits en Afrique du Sud¹⁷³. L'autocensure elle-même était très prononcée, les écrivains sud-africains préférant bien sûr laisser entendre les choses à mi-mots plutôt que de risquer la prison ou l'obligation de rester à domicile. C'est l'une des raisons pour lesquelles aujourd'hui encore, la nouvelle génération d'écrivains sud-africains peine à trouver ses propres voix sans tomber dans les dénonciations des violences à base de clichés.

Comment les auteurs restés en Afrique du Sud sont-ils parvenus à être publiés ? Plusieurs stratégies avaient été mises en place par les éditeurs étrangers, entre autres faire entrer des livres d'auteurs déjà publiés à l'étranger. Christopher Hope, dans une interview pour *Evene*, confie que « En Afrique du Sud, pendant les années

173. Jacques Alvarez-Péreyre, *Les guetteurs de l'aube – Poésie et apartheid*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1979.

1970-1980, avec la censure, on avait toujours au moins six lecteurs ! (rires) On pensait pouvoir changer les choses, et visiblement le gouvernement pensait la même chose¹⁷⁴ ».

Les informations que nous pouvons trouver sur les conditions de censure et les manières de la détourner sont difficiles d'accès aujourd'hui dans les publications françaises sur la littérature sud-africaine. Néanmoins, elle est décrite par plusieurs auteurs ayant été frappés de censure ; et Nadine Gordimer a dans ses essais tenté d'en faire parler le plus possible, pour que cela non plus ne passe pas sous silence.

Certains auteurs publiés intégralement seulement en langue étrangère (Breytenbach)

C'est parfois par la traduction que certains auteurs ont pu se faire publier. Ceci est très rare et concerne uniquement, à notre connaissance, les auteurs écrivant en afrikaans, cette langue étant surveillée particulièrement de près puisqu'étant la langue des censeurs. Breyten Breytenbach décrit dans *Confession véridique d'un albinos terroriste*¹⁷⁵ comment son recueil de poèmes *Feu Froid* (1976), publié en français par Christian Bourgois alors qu'il est en prison, ne paraît dans sa version intégrale que traduit, puisqu'en Afrique du Sud, certains textes de *Het Huis van de dove* sont censurés. Un autre exemple concret de ce phénomène est le poète Charl-Pierre Naudé, qui explique que certains de ses poèmes sont d'abord parus en hollandais avant d'être publiés en afrikaans¹⁷⁶.

174. *Le Roman de mère-Afrique*, Interview de Christopher Hope, Evène (site Internet), 29 mars 2009.

175. Breyten Breytenbach, *Confession véridique d'un terroriste albinos*, Paris, Stock, collection « Nouveau Cabinet Cosmopolite », 1984.

176. Charl-Pierre Naudé, « A Road Going Both Ways », in *Translation – Transnation, Dix ans d'échanges littéraires entre la France et l'Afrique du Sud*, numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard, *Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6, 2005.

Ces deux auteurs ne sont pas les seuls à avoir dû se faire publier d'abord en langue étrangère pour échapper à la censure. Néanmoins, ce phénomène reste rare à l'échelle de tous les auteurs du pays. Il prouve que le gouvernement sud-africain forçait les écrivains et leurs éditeurs à des extrémités, jusqu'à déformer la nature même des textes, à emprunter un chemin éditorial atypique pour parvenir à leurs fins. C'est une curiosité sinistre, qui montre comme la volonté de certains a pu vaincre la censure d'un système illégitime.

LA RÉCEPTION PAR LE PUBLIC FRANÇAIS

Quelle vision de l'Afrique du Sud a-t-on ?

La presse

L'étude de la presse francophone, en ce qui concerne la littérature sud-africaine, nous permet de faire plusieurs constats. Tout d'abord, force est de reconnaître que, bien qu'ils ne soient pas unanimes dans leurs critiques et dans la vision qu'ils donnent de l'Afrique du Sud et de sa littérature, les articles de journaux et de magazines, papier ou en ligne, ont clairement tendance à considérer le pays comme un pays à part, singulier sur le continent africain. Certains traits de caractère sont toujours mis en exergue. D'autre part, il est frappant de constater que les sources semblent être très limitées, aujourd'hui encore, car les mêmes noms d'auteurs, mêmes événements littéraires, sont relatés, et le tout tient dans un mouchoir de poche. Cependant, il faut tout de même souligner que les numéros spéciaux de grands journaux (Courrier International, Le Monde, Télérama) présentent aujourd'hui une volonté de faire découvrir, cette fois à un public plus large (bien que ce ne soit pas encore le grand public), une Afrique du Sud changée, et presque européenne.

Différences entre presse européenne et presse en ligne africaine francophone (AllAfrica, JeuneAfrique et ElWatan)

À l'aide de deux bases de données de presse différentes – Factiva et Europresse – consultées à deux reprises différentes, nous pouvons établir un tableau assez clair de la critique de la littérature d'Afrique du Sud sur ces dix dernières années (le plus ancien des articles datant de 1994, mais rares sont ceux trouvés avant les années 2000). Immédiatement, nous constatons que quelques noms de journaux reviennent fréquemment : il s'agit du Monde (ou du Monde diplomatique), de Courrier International (articles récents), le site Internet de El Watan, AllAfrica.com, et loin derrière en termes de nombres d'articles : Libération, Lire, Le Magazine littéraire, Le Figaro (littéraire), Le Point, etc. L'Agence France Presse (AFP) est elle aussi source de nombreuses informations, ainsi que la chaîne de radio RFI, qui diffuse sur Internet des articles complétant les informations données sur les ondes.

Nous avons fait le choix de prendre en considération les sources francophones car, puisque n'étant pas géographiquement toutes situées en France, leur public est diversifié et l'on peut ainsi faire le constat que la presse s'adressant à un public africain francophone ne traite pas le sujet de la même manière que les journaux s'adressant principalement à un public français. Tout comme les magazines ou journaux à tendance littéraire ne traitent pas de littérature de la même façon que les journaux d'information générale.

Un premier constat est que les journaux JeuneAfrique.com (édité en France), AllAfrica.com (qui rassemble les articles de centaines de titres de presse de tout le continent africain) ou ElWatan.com (Algérie), proposent des articles bien plus riches que la plupart des journaux français sur la littérature sud-africaine. Cela peut s'expliquer par plusieurs raisons, la première étant sans doute qu'étant des journaux en ligne, la question de la place et de l'utilisation de papier

ou de maquette n'est pas importante. Mais nous pensons surtout que ces sites d'information sur l'Afrique et pour les Africains se démarquent d'une vision encore très lointaine de l'Afrique pour la plupart des journaux européens : volonté de présenter les auteurs comme des auteurs à part entière et non simplement comme Africains, ouverture avec les problèmes de l'édition en Afrique, questionnement sur la langue d'écriture, intérêt pour l'Afrique du Sud en tant que pays en changement et non simple source de faits divers, ou lieu touristique.

La presse française – mis à part les numéros spéciaux consacrés à l'Afrique ou à l'Afrique du Sud –, elle, se concentre davantage sur un auteur à la fois, un aspect restreint de l'Afrique du Sud ou de l'œuvre d'un écrivain. Le Figaro est particulièrement restrictif dans le choix de ses articles concernant l'Afrique du Sud : les auteurs présentés sont blancs (Ceridwen Dovey¹⁷⁷), les articles en rapport avec l'Afrique du Sud ne sont que descriptifs de sa violence... Tout comme les autres journaux de droite : Marianne, Le Point. Ce qui ne signifie pas pour autant que leurs informations littéraires sont totalement dénuées de valeur. Si les autres journaux – Le Temps (journal suisse), 24 Heures, Le Soir (belge), Lire, Libération... – gardent en général un ton et une ligne neutre, ils permettent cependant aux lecteurs de ces journaux de lire sur des auteurs sud-africains nouveaux ; notamment, nous y reviendrons, les auteurs de polars.

Nous sommes obligés de faire le constat que les journaux se complaisent à parler des auteurs sud-africains blancs, dans une proportion encore plus grande – semble-t-il – que celle des auteurs publiés en français. Et cela, même dans l'édition de Télérama Horizons (avril 2013) consacré à l'Afrique du Sud : les auteurs sont J.M. Coetzee et Nadine Gordimer (encore et toujours), Deon Meyer, Roger Smith, les auteurs de bandes dessinées Anton

177. Astrid Eliard, *Le visage pâle de l'Afrique*, Le Figaro, le 23 octobre 2008.

Kannemeyer (« Joe Dog ») et Conrad Botes, tous blancs et afrikanners. Les articles parlent de Karel Schoeman¹⁷⁸, Damon Galgut¹⁷⁹, la flopée d'écrivains de polars (tous blancs), l'éternelle Nadine Gordimer... Ceci n'enlève rien à la qualité littéraire de ces auteurs ; il faut au contraire reconnaître que les auteurs de la nouvelle génération, ou écrivant après l'abolition de l'apartheid, ont en général le mérite de vouloir écrire dans leur propre style, sans tomber dans les clichés ou de vouloir à tout prix réparer les gouffres qui séparent encore les Noirs et les Blancs. Et il faut aussi admettre que, sans aucun doute, les journalistes s'intéressent aujourd'hui bien plus qu'il y a une trentaine ou une vingtaine d'années aux auteurs noirs. Mais ce constat reste parlant : c'est comme si, en France, même en ce qui concerne l'Afrique, on aimait rester entre soi aussi bien pour le genre que pour la couleur de peau, même lorsqu'il s'agit de critiques littéraires.

Une vision étroite de l'Afrique du Sud : les journaux d'information générale

L'Afrique du Sud, nous l'avons vu, suscite d'abord la curiosité et la fascination de la part des lecteurs. C'est un pays majoritairement décrit dans les journaux et magazines comme un pays ultraviolent, pauvre, en conflit, avec un taux de chômage dramatique, etc. Si ces éléments constituent une part de vérité concernant ce pays, ils sont repris à outrance pour ce qui touche à sa littérature. Il est particulièrement vrai pour l'Afrique du Sud que ses productions littéraires ne sont pas dissociables de son histoire, sa société, sa politique. Et les journaux francophones en sont un relais important : il apparaît

178. Florence Noiville, *Karel Schoeman ou la littérature sud-africaine libérée des cicatrices de l'apartheid*, Le Monde des Livres, le 10 septembre 2004.

179. Claire Devarrieux, *Damon Galgut en proie aux démons d'Afrique du Sud*, Libération, le 27 mai 2010.

comme étant ordinaire d'associer systématiquement dans les journaux comme actualité.com, Le Point, le Figaro, Libération, ou par la presse locale (Sud-Ouest, L'Écho, etc.), l'image exotique et fascinante de l'Afrique du Sud avec des livres dont les sujets ne sont parfois pas nécessairement rattachés à cette violence dont les journalistes font état.

La Coupe du monde de football de 2010 a provoqué dans la presse un intérêt que l'on pourrait parfois qualifier de sordide pour les *townships* d'Afrique du Sud : une fascination pour la misère aux portes d'un évènement brassant des sommes d'argent monstrueuses davantage qu'une dénonciation, comme il y a pu en avoir pour les Jeux Olympiques de Pékin en 2008.

Quelques journaux sortent du lot

Cependant, plus le temps passe après l'élection de Mandela en 1994, plus la presse diversifie ses points de vue et propose des critiques de la littérature sud-africaine plus ouvertes à l'identité changeante de certains auteurs sud-africains. Ainsi, non seulement les sites et journaux d'information africains offrent des articles de plus en plus tournés vers l'identité propre des auteurs dont ils font la revue, mais aussi les autres journaux, comme Le Monde et Le Monde Diplomatique, Courrier International, L'Humanité, qui s'intéressent à la nouvelle génération d'auteurs sud-africains.

Soulignons d'abord un fait frappant : de tous les pays africains, seule l'Afrique du Sud bénéficie d'autant d'attention de la part des médias. À notre connaissance, seul ce pays du continent a eu droit à un numéro spécial ou hors série parmi les grands magazines et journaux de presse nationale, comme Télérama (avril 2013), ou Le Monde Histoire (mars 2013) très récemment. En revanche, la place de l'Afrique du Sud dans le Hors Série *Afrique 3.0* de Courrier International de mars-avril-mai 2013 est relativement égale à celle

des autres pays africains : sur 44 articles, 3 lui sont consacrés. C'est là un des rares cas où elle n'est pas surreprésentée.

À l'occasion du festival Étonnants Voyageurs de Brazzaville, puis Saint-Malo 2013, la presse a parlé de deux auteurs parus aux Éditions Yago, Niq Mhlongo et Kgebetli Moele, ainsi que d'André Brink, Mark Behr : la littérature sud-africaine semble avoir été observée d'un œil nouveau.

Lors de notre rencontre le 25 avril 2013 à Pontoise avec l'éditeur de Yago, David König, il nous a affirmé que les trois ouvrages qu'il a fait paraître en 2010, *After Tears* (Niq Mhlongo), *Chambre 207* (Kgebetli Moele) et *13 Cents* (Kabelo Sello Duiker), n'ont pas bénéficié de l'attention médiatique portée sur l'Afrique du Sud pour la Coupe du monde de football. Il explique ceci en partie par le fait que les amateurs de football ne sont pas le public lecteur de cette littérature. Pourtant, si nous pouvons trouver dans les journaux de l'époque des articles sur ces écrivains, c'est parce que certains journaux, comme *Jeune Afrique*, ou *L'Humanité*, ont consacré un ou plusieurs numéros spéciaux à l'Afrique du Sud à l'occasion de l'évènement sportif. Ce dernier a donc au moins permis que le regard sur ce pays se dirige vers sa culture par le biais d'un évènement grand public.

En plus de ne pas être très nombreux à réellement approfondir les articles sur la littérature sud-africaine, les journaux ne mettent en avant qu'un cercle très réduit de noms d'auteurs : Mark Behr, Niq Mhlongo, Mandla Langa, et bien sûr Mike Nicol et Deon Meyer. Ce dernier, dans un article paru dans le numéro spécial Afrique du Sud de *Télérama Horizons*, dénonce une grande déformation (voire désinformation) des médias français en ce qui concerne l'Afrique du Sud : d'une anecdote (confusion d'un journal qui annonce « la plus grande bibliothèque d'Afrique du Sud [...]

fermée par le gouvernement » à la place de la fermeture d'une petite librairie de Johannesburg par le groupe la possédant), il affirme que les médias cherchent systématiquement à voir en l'Afrique du Sud un pays sordide, corrompu. L'Afrique du Sud, dit encore le professeur Marianne Séverin en introduction de ce même magazine, est écrasée en Europe par un afro-pessimisme fort, qui ne lui passe rien, alors que les progrès effectués entre 1994 et aujourd'hui sont considérables. Les journalistes européens oublient que l'Afrique du Sud a vécu trois siècles de ségrégation et un demi-siècle d'apartheid : cela ne fait que 19 ans que les premières élections démocratiques ont eu lieu. Deon Meyer insiste sur le fait que, lors de la Coupe du monde en 2010, les journaux européens prévoyaient des émeutes, des massacres, qui n'ont jamais eu lieu (trois morts en tout). Cette crainte d'une violence qui n'a jamais éclaté s'était aussi exprimée chez certains groupes de Blancs avant les élections démocratiques en Afrique du Sud de 1994 : une crainte de la revanche, de pillage des richesses des Blancs... Ces violences ne se sont pas produites à une échelle aussi large qu'elles l'ont été redoutées.

D'autre part, en ce qui concerne la littérature elle-même, David König explique que les critiques littéraires, de manière générale, ont encore tendance aujourd'hui à considérer la littérature africaine comme une sous-littérature, une littérature qui cherche à imiter la littérature européenne. Ce prisme déformé par un complexe de supériorité incite ainsi la presse entière à d'abord considérer l'Africain chez un auteur, ce qui n'a pas pour effet de pousser un public vers des lectures qu'il considère de fait comme de qualité inférieure.

Les essais et guides de voyage

Contrairement à ce qui aurait semblé être une aubaine commerciale pour les éditeurs, très peu de parution ont eu lieu en 1990 (libération de Mandela), 1994 (premières élections libres), ou

même 2010 (20 ans de libération + Coupe du monde de football en Afrique du Sud). David König, interrogé à ce sujet, pense que les éditeurs n'ont pas su considérer que la libération ou l'élection de Nelson Mandela auraient pu susciter un intérêt grandissant de la part des lecteurs pour l'Afrique du Sud (il l'explique par un manque d'ouverture d'esprit des grands éditeurs envers la littérature hors Europe.) Pourtant, même si la croissance rapide des parutions de littérature sud-africaine après 1980 ne semble pas tant liée à ces bouleversements, on ne peut que constater le fait que l'Afrique du Sud ait une place prépondérante et tout à fait récente dans le domaine des essais (histoire, politique, littérature) et des guides de voyage.

Ces derniers ont bien sûr proliféré dès l'ouverture de l'Afrique du Sud au reste du monde, après les élections de 1994 et le nouveau regard porté sur elle : un pays qui ne règle pas ses comptes dans le sang et entreprend immédiatement des mesures d'égalité et d'apaisement pour la population. C'est surtout à partir de 2006 environ que l'on voit paraître de nombreux livres de tourisme – paysage, us et coutumes zoulous, faune et flore... Si en 2010 les ouvrages de littérature n'ont pas fait l'objet de soudaines traductions en français, en revanche les livres sur l'Afrique du Sud en général, mais surtout en rapport avec le football, ont abondé. C'est aussi à cette période que paraissent des livres d'histoire de l'Afrique du Sud, des livres de photographie. Cette tendance ne baisse pas puisqu'en 2012 il semble y avoir autant de livres parus avec un thème en relation avec l'Afrique du Sud qu'en 2010. Une fois encore, il est évident que seul ce pays attire autant les Français de tout le continent noir.

En ce qui concerne les essais, ils sont cette fois moins nombreux : bien qu'obéissant eux aussi à des dates de parution récentes (post-élection de Mandela), ils ne sont édités que par des maisons d'édition dont la ligne éditoriale est tournée vers l'Afrique. Ainsi, les

essais paraissent chez L'Harmattan, Karthala, Présence Africaine, ou encore Actes Sud.

Il faut aussi noter la présence importante d'ouvrages autour du personnage de Nelson Mandela lui-même : son autobiographie parue en 1996 chez Fayard (*Un long chemin vers la liberté*, traduit par Jean Guiloineau), ses autres ouvrages (*Pensées pour moi-même*, 2012 ; *Conversations avec moi-même*, 2011) ; les ouvrages sur son ex-épouse, Winnie Mandela ; les livres destinés aux enfants (parfois illustrés) ; au moins deux bandes dessinées... Il est à noter que Jean Guiloineau est auteur de deux autres ouvrages sur Nelson Mandela, Jacques Alvarez-Péreyre en a écrit un aussi : même si de nouveaux noms s'essayent au sujet, les spécialistes de ce pays jouent eux aussi le jeu de l'occasion éditoriale.

La réception en librairie

Nous avons pu jusqu'à présent nous faire une idée de la représentation en France de la littérature sud-africaine chez les éditeurs de littérature. Le constat est que, bien qu'elle soit plutôt marginalisée et peu mise en avant par les éditeurs eux-mêmes, elle a tout de même une présence importante, en comparaison avec les autres littératures du continent africain, et a une place de plus en plus grande parmi les nouvelles publications.

Qu'en est-il pour la place de cette littérature en librairie ? Peut-on y trouver une explication à la prédominance de certains auteurs uniquement ? Dans quel(s) rayon(s) sont classés les livres de littérature sud-africaine ? Nous avons choisi de visiter un échantillon de quelques librairies parisiennes, de toutes tailles, spécialisées ou généralistes, pour tenter de tirer quelques conclusions sur la place de la littérature sud-africaine en librairie française.

Librairies de littérature générale

Pour le cas des librairies de littérature générale, l'enjeu est de comprendre si la littérature a été classée par zone géographique ou par langue.

Si elle est classée par langue, aussi étrange que cela soit, les auteurs sud-africains (et dans ce cas, ils sont peu représentés) sont rangés aux côtés d'auteurs anglo-saxons, soit du côté Royaume-Uni et États-Unis. Dans les grandes chaînes de « matériaux culturels » (livres, CD, DVD, papeterie, etc.), comme La Fnac ou Gibert Jeune, la littérature est ainsi classée par langue d'origine. En ce cas, on trouve très peu d'auteurs sud-africains, tout juste Nadine Gordimer et André Brink, éventuellement Coetzee, et maintenant Mark Behr, cela sans doute car ses derniers livres sont sortis tout récemment (2010 et 2013). En revanche, au rayon polars, on trouve une quantité assez importante de livres de Deon Meyer notamment. Chez Gibert Joseph, nous avons pu constater qu'il existe un rayon Afrique (maghrébine et noire) de toute petite taille comparée à la quantité de livres proposés. Nous y trouvons uniquement des auteurs blancs, notamment Michael Stanley, auteur de polars. La librairie Eyrolles, plutôt spécialisée en livres techniques ou scientifiques, propose un rayon Littérature étrangère, où tous les auteurs non-français sont classés par ordre alphabétique. Nous ne pouvons pas y trouver d'auteurs sud-africains, pas même un membre du « quatuor blanc ».

La librairie Compagnie, qui propose sur son site Internet un recensement quasi-exhaustif de tous les auteurs sud-africains ayant déjà publié en français (ouvrage collectif, revue, ou individuellement), propose un rayon Afrique (du nord et noire) assez décevant en comparaison avec son site. Les auteurs de toute l'Afrique y sont mélangés (alors que nettement distingués sur son site), et seuls les

auteurs blancs y sont présents : le « quatuor blanc » bien sûr, mais aussi Karel Schoeman, Michiel Heyns, Ivan Vladislavic...

Ainsi que nous nous y attendions, les librairies de littérature générale n'offrent pas énormément de choix pour les auteurs sud-africains. Nous remarquons que l'éditeur le plus présent est Actes Sud (ou Babel), loin devant les éditeurs plus spécialisés Afrique. Encore plus que dans le monde de l'édition, où les auteurs noirs sont peu représentés mais tout de même présents, en librairie de littérature générale, ils sont absents – il y a tout juste Bessie Head, ou Sol Plaatje, faisant maintenant partie des classiques de la littérature sud-africaine.

Librairies spécialisées

Les librairies spécialisées posent la question de savoir si l'Afrique du Sud y trouve une place particulière ou si les ouvrages sélectionnés sont tout aussi sélectifs à leur manière.

La librairie L'Harmattan (librairie internationale) divise ses ouvrages par zones géographiques, puis par pays : il s'y trouve un rayon important consacré à l'Afrique du Sud. Cependant, nous y découvrons très peu d'ouvrages littéraires ; sont en majorité présents des essais d'histoire ou d'économie. Tous sont classés par ordre alphabétique, sans regard sur le genre de l'ouvrage. On y trouve également quelques ouvrages de littérature dont l'action se déroule en Afrique du Sud, mais écrit par des écrivains étrangers (exemple de *Zulu* de Caryl Férey).

En ce qui concerne la librairie Présence africaine, le classement se fait en deux temps : d'un côté la littérature (anglophone et francophone), et de l'autre un classement par pays pour les essais. Ceux-ci sont classés par pays, et quelques rangées sont consacrées à l'Afrique du Sud. La littérature regroupe tous les pays anglophones africains, par ordre alphabétique ainsi que quelques auteurs

américains noirs (Toni Morrison, Richard Wright...) ; mais pas de présence d'auteurs africains blancs ! La librairie semble donc choisir une couleur de peau avant une langue ou une zone géographique ; ou peut-être la thématique de la couleur de peau.

Dans le cas de ces deux librairies, nous constatons donc que chaque pays africain, et donc l'Afrique du Sud, occupe une place à part, mais que la littérature n'est pas spécialement distinguée en zone géographique ni par langues.

La réception en librairie spécialisée est donc plutôt bonne : l'Afrique du Sud y est bien représentée, et sa littérature présente. C'est dans les librairies généralistes que la présence de la littérature sud-africaine est moins avantagée et qu'il est plus difficile de se faire une idée de la présence de celle-ci en France. Nous pouvons donc émettre l'hypothèse que le public de littérature sud-africaine autre que celle du « quatuor blanc » et des polars est un public d'abord intéressé par l'Afrique, qui est à la recherche d'ouvrages moins communs que ceux à disposition dans les grandes librairies de littérature générale. Ce qui est positif pour les lecteurs amateurs de cette littérature (mais peu rassurant pour les libraires et donc les éditeurs) est que grâce à Internet, et notamment les librairies en ligne (Fnac, Amazon, etc.), ils peuvent trouver beaucoup plus facilement des titres et des auteurs par de simples recherches, ce qui ne peut donc que les inciter à acheter en ligne.

Que donne à voir la littérature sud-africaine du pays aujourd'hui et pourquoi les éditeurs la choisissent-ils prioritairement aujourd'hui ?

Le polar

Nous en avons déjà parlé, le polar est le nouveau genre prédominant en provenance d'Afrique du Sud. Alors qu'auparavant, les

éditeurs préféraient mettre l'accent sur la lutte contre l'apartheid en choisissant de grands auteurs engagés qui mettaient en scène des personnages révoltés ou prenant conscience du monde qui les entourent, les années 2000 voient arriver massivement le genre du polar sud-africain.

Plusieurs explications peuvent être données à ce phénomène. Tout d'abord, comme l'explique Jacques Godbout dans un article¹⁸⁰, de façon générale, l'attrait pour le roman policier semble provenir du fait que le genre est une exacerbation des faits divers ; une sorte de moyen de faire face à l'horreur confortablement. Il suggère également que la place importante qu'occupe le polar dans les habitudes de lecture des populations vient peut-être d'une volonté de comprendre, d'explorer les symptômes d'un monde qui va « de plus en plus mal ». Franck Berteau, journaliste au Monde livres, penche aussi pour cette explication¹⁸¹, défendant l'idée que le polar est source de cet engouement (« Aujourd'hui, un roman vendu sur quatre appartient à la littérature policière, confirme Claude Combet, spécialiste du polar à Livres Hebdo. On est passé de 1 150 nouveautés en 2002 à 1 710 en 2011. ») car nous sommes en situation de crise. Ainsi, la résolution de crimes est rassurante : dans un monde incertain, il reste des personnes intègres, capables de sauver une situation, trouver les coupables et les faire payer. Il souligne alors une tendance à vouloir explorer l'exotisme ; c'est ici que nous retrouvons le polar sud-africain.

À ce penchant, David König, éditeur des Éditions Yago, explique que le soudain engouement observé pour la littérature sud-africaine n'est sans doute dû qu'à un retour de flammes du polar scandinave : celui-ci, après un succès incontestable en France et dans le reste

180. Jacques Godbout, *Essais étrangers : pour calmer la peur*, lactualité.com, le 25 mars 2013.

181. Franck Berteau, *Le polar fait sa star*, Le Monde livres (site Internet), le 15 mars 2013.

du monde, devait être remplacé par une littérature en provenance d'un pays à l'opposé de la Suède, du Danemark ou de la Finlande : l'Afrique, et en particulier l'Afrique du Sud. Ainsi, selon D. König, cette soudaine prolifération de polars sud-africains n'est due qu'à une stratégie commerciale de la part de certains éditeurs. Cette explication est donnée par ailleurs par Marc Fernandez, directeur de la revue *Alibi*, qui suppose que « cette montée en puissance est liée à une volonté d'échapper aux sentiers battus : "Cette situation s'explique peut-être par le fait que les lecteurs ont beaucoup lu de polars nordiques et qu'ils recherchent autre chose, découvrir de nouveaux horizons, de nouvelles voix, différentes, originales."¹⁸² ».

Cependant, il ne faut pas oublier que cette tendance n'est pas seulement visible en Afrique du Sud, où c'est d'abord pour les lecteurs sud-africains eux-mêmes que le polar est « apparu », mais aussi dans d'autres pays d'Afrique, ainsi qu'en témoignent des articles plus récents, publiés dans la presse intéressée par l'Afrique ou pas particulièrement. Toute une série d'articles datés des années 2010 s'interrogent sur cette tendance à la littérature polar en Afrique : Deon Meyer, Louis-Ferdinand Depreez, Michael Stanley, Roger Smith, Mike Nicol, Michael Connelly (Afrique du Sud) ; Abasse Ndione (Sénégal) ; Aïda Mady Diallo et Moussa Konaté (Mali), Florent Couao Zotti (Bénin) ; Yasmina Khadra (Algérie) ; Alain Mabanckou (Congo) ; Janis Otsiemi (Gabon)... La liste est longue. C'est d'ailleurs bien souvent sous cette forme que sont présentés ces auteurs : on énumère les quelques noms d'auteurs de polars publiés en France, comme de rares exemples de réussite à laquelle on ne s'attendait pas.

182. Cité par Souleymane Bassoum, *Quand le roman noir sort de l'ombre*, RFI (site Internet), le 13 mars 2013.

En fin de compte, le polar africain trouve tout à fait sa place en France et dans le reste de l'Europe :

« Lire un polar qui se déroule en Afrique, c'est l'équivalent littéraire d'un voyage dans un hôtel tout inclus (oui, j'exagère) : on a une belle vue sur la ville, on se fait une ou deux expéditions dans les bas-fonds de la ville, mais on revient à l'hôtel pour les repas, dans un décor rassurant puisqu'international, avec un menu comme on en retrouve dans tous les Hilton de la terre, qui ne risque pas de nous donner la chiasse.¹⁸³ »

Il est donc à parier que cette tendance ne s'essoufflera pas de sitôt, peut-être, pouvons-nous dire, pour le plus grand bien de la littérature africaine en générale. Car si le public européen commence à s'intéresser au continent africain d'après cette vision ultraviolente, crue, simplifiée au possible de l'Afrique, c'est que déjà certains préjugés sont tombés et que le lecteur est prêt à lire des auteurs africains. Ces auteurs ouvrent la voie aux autres auteurs à venir, ils établissent sur le marché du livre européen une place pour les auteurs africains, différente de celle occupée jusqu'à présent : une littérature qui n'est pas engagée mais qui distrait, qui ressemble à toutes les littératures polar déjà en vente en Europe. Et en cela, nous pouvons espérer que – et ceci concerne davantage les autres pays d'Afrique que l'Afrique du Sud, qui a déjà une place privilégiée dans les rayons des librairies françaises par rapport aux autres littératures africaines – la littérature africaine se normalisera dans l'esprit des lecteurs, qu'elle sera de plus en plus considérée comme une littérature de qualité à part entière, et non une simple imitation de la littérature européenne, qu'elle peut être lue sans que le contexte, la culture différente, ne soient opposés comme un obstacle à la compréhension.

183. Jean Barbe, *Ailleurs si j'y suis*, Le Journal de Montréal, le 17 mars 2013.

La littérature sud-africaine est-elle « normalisée » après la fin des succès éditoriaux autour de Nelson Mandela ?

Nous l'avons vu, la publication de littérature sud-africaine en France a subi plusieurs accélérations récentes : d'abord dans les années 1980, puis vers 1990-1994 – mais ceci concerne surtout les ouvrages de tourisme, sur Mandela et sur l'Afrique du Sud –, et dans les années 2000 et 2010. Peut-on supposer que chaque événement survenant en Afrique du Sud aura un impact sur les décisions éditoriales ou, comme cela semble plus logique à l'observation des stratégies jusqu'ici employées, s'agira-t-il plutôt d'une tendance des maisons d'édition vers la publication de genres littéraires particuliers à leurs collections ? Peut-être, bientôt, les traductions ne feront plus partie des collections engagées ou de littératures étrangères, mais, comme c'est déjà le cas pour les polars, elles se fondront dans des collections de genre. Nous pouvons encore envisager la possibilité que certaines grandes maisons d'édition consacrent une collection spécialement dédiée à la littérature sud-africaine, comme ça a pu être le cas pour la littérature américaine, scandinave, etc. ; plutôt que de l'incorporer au mieux dans une collection de livres africains.

Certains articles font état de la place de la littérature sud-africaine dans la presse, en faisant pour la plupart les constats suivants : d'abord, les éditeurs commencent tout juste à s'ouvrir aux jeunes auteurs sud-africains, hors classiques de la littérature de ce pays (Paton, Gordimer, Coetzee, Brink, Breytenbach). Deuxièmement, le constat est que les auteurs noirs sont de plus en plus représentés, bien qu'encore très peu nombreux et étant souvent publiés par de petites maisons d'édition plus ou moins engagées. Le troisième constat de cet article¹⁸⁴ de *Courrier international* (2007)

184. Rachel Donaido, *Une nouvelle scène littéraire – Rencontre avec les écrivains de*

est, enfin, que les éditeurs sortent de la littérature « classique » en permettant aux romans policiers de s'insérer dans la lignée des grands auteurs sud-africains. Pour contrebalancer la généralité de ce point, notons tout de même que les auteurs de polars dont nous avons précédemment parlé et mis en avant par la presse le sont d'abord pour leur style d'écriture (le polar) plutôt que pour leur « sud-africanité ». D'autres auteurs, nouvellement découverts en France – Karel Schoeman, Marlene Von Niekerk, Niq Mhlongo ou Achmat Dangor – sont eux en revanche, davantage présentés comme les successeurs des grands auteurs sud-africains connus du public français.

Les efforts de l'édition française sont toujours soulignés – nous n'avons pas eu l'occasion de lire un article déplorant réellement le manque de volonté des éditeurs français de transmettre la littérature noire, jeune et moderne sud-africaine au lectorat français – et il semble que globalement, la presse se félicite de l'émergence de cette littérature dont le contexte est si intéressant à tous les points de vue¹⁸⁵. Elle est présentée comme une littérature de témoignage – ce dont on pourrait dire que c'est un raccourci criant –, une littérature qui se cherche en même temps que l'Afrique du Sud se cherche une identité...

Jean-Pierre Richard¹⁸⁶ considère que la littérature sud-africaine en France a commencé à se normaliser à partir des années 1980 lorsque les maisons d'édition de littérature générale commencent à publier des auteurs jusqu'ici peu connus et noirs (Alex La Guma,

l'après-apartheid, in *Courrier International* (The New York Times), le 16 mai 2007.
185. *Récemment, Les écrivains noirs, ici si rares*, Télérama Horizons – Afrique du Sud, avril 2013, p. 41.

186. Jean-Pierre Richard, « L'autre source : Le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

Lewis Nkosi, Richard Rive...) et qu'ils font partie du catalogue dans une collection spécifique (de littérature étrangère ou plus précisément de littérature africaine).

Du côté de l'Afrique du Sud, le marché du livre semble stagner depuis 1994. Il n'y a pas eu de révolution dans le monde de l'édition : les auteurs noirs n'ont pas d'un coup pris la relève, la fin de la censure n'a pas soudainement permis à des voix jusque là tues de s'exprimer. Sous l'apartheid, l'édition était stimulée par la répression¹⁸⁷, l'écroulement de l'apartheid a marqué la fin de maisons d'édition qui vivaient sur la dénonciation de ce système. Les bourses d'État distribuées à l'édition ont cessé d'être remises dans les années 1997-1998 ; les multinationales, seules capables de résister au choc, ont survécu, rachetant les autres. Sur quatre livres achetés en Afrique du Sud, trois proviennent du Royaume-Uni ; les langues africaines n'ont pas émergé dans la publication. Même Kwela Books ne publie pas plus de livres en langues vernaculaires qu'auparavant, sans doute par crainte de ne pas trouver de public. Cependant, tant que les langues africaines ne seront pas publiées, elles n'auront pas de lecteurs et la langue écrite finira par disparaître et ne même plus être envisagée comme une possibilité de langue de publication.

La situation de l'édition en Afrique du Sud ne peut qu'avoir de mauvaises répercussions sur le marché français : puisque les éditeurs sud-africains préfèrent miser sur des livres qu'ils sont certains de vendre, les éditeurs français se voient proposer davantage de livres « commerciaux » : nous en revenons à l'émergence du polar.

187. Brian Wafawarowa, « Publishing After a Decade of Democracy », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

L'Afrique du Sud inspire aussi des écrivains français

Récemment, ainsi que nous l'évoquions précédemment, certains auteurs français ont fait de l'Afrique du Sud le lieu d'action de leurs romans ou polars, comme Caryl Férey (*Zulu*¹⁸⁸), Dominique Lapierre (*Un arc-en-ciel dans la nuit*¹⁸⁹), Chantal Petit (*Sur la piste des Zoulous*), Gérard De Villiers (*Les croisés de l'apartheid*¹⁹⁰)... Cet attrait des écrivains français ne date pas d'hier, comme nous pouvons le constater avec Jules Verne (*L'Étoile du Sud – Le pays des diamants*¹⁹¹). Ainsi, les éditeurs et le public français ne sont pas seuls intéressés par ce pays ; l'Afrique du Sud est aussi le berceau de nombreux récits faits par des étrangers. Ce qui en ressort est le caractère ultraviolet des villes sud-africaines, « facile » à mettre en scène, et en tous cas exploitable pour le cadre qui propose d'emblée des prétextes à des situations extraordinaires. Il semble pour ces exemples que les auteurs ne se sont pas préoccupés de réalisme mais plutôt de mettre en avant les caractères les plus à même de servir leur trame. Les auteurs Chantal Petit et Gérard De Villiers (accusé de racisme¹⁹²) n'ont apparemment mis les pieds en Afrique du Sud qu'une fois dans leur vie en tant que touristes¹⁹³. *Zulu* est, tout comme *Les croisés de l'apartheid*, un polar (très apprécié par la presse et les critiques des internautes). Une fois de plus, nous pouvons constater que l'Afrique du Sud trouve dans la littérature à succès et grand public une place de terre pour l'action, pour les romans policiers.

188. Caryl Férey, *Zulu*, Paris, Gallimard, 2008.

189. Dominique Lapierre, *Un arc-en-ciel dans la nuit*, Paris, Robert Laffont, 2008.

190. Gérard De Villiers, *Les croisés de l'apartheid*, Paris, G. De Villiers, 2011.

191. Jules Verne, *L'Étoile du Sud – Le pays des diamants*, Paris, Plessis-Bellière, [1884], 2012.

192. Laurent De Saint Perier, *Livre – Gérard De Villiers : « On m'a accusé de racisme mais c'est faux, j'aime l'Afrique »*, Jeune Afrique (site Internet), le 19 septembre 2012.

193. Chantal Petit, *Sur la piste des Zoulous – L'Est Républicain*, le 25 mars 2013.

Ce genre de littérature colporteuse de clichés n'aide en rien l'Afrique du Sud, et l'Afrique en général, à être vues comme autre chose, du point de vue littéraire, qu'un lieu exotique et dangereux, idéal pour les safaris voire le tourisme sexuel (Gérard De Villiers et sa collection SAS).

Le public est-il le même hier et aujourd'hui ?

Que l'on choisisse un point de vue selon lequel les éditeurs sont les prescripteurs de littérature, ou bien que l'on se dise qu'au contraire les parutions ne sont que le reflet de ce que le public attend, la même conclusion peut être tirée : lectorat et parutions littéraires sont indissociables.

Nous avons déjà pu observer des changements dans les tendances des traductions importées d'Afrique du Sud : davantage de polars, davantage d'auteurs de langue afrikaans et d'auteurs noirs ou métis... Mais également, toujours une majorité d'auteurs blancs et un engouement pour le « quatuor blanc » qui ne se dément pas. Le public a-t-il évolué ? Si c'est le cas, dans quel sens et pour quelles raisons ?

D'après les nouvelles parutions, il semblerait que non : une littérature plus légère

Il est bien sûr très difficile d'étudier le public à un niveau aussi précis que celui de la littérature sud-africaine. À notre connaissance, aucune étude à ce sujet n'a été menée. Cependant, grâce aux librairies et à M. König, éditeur des Éditions Yago rencontré le 25 avril 2013 à Pontoise, ainsi qu'à nos lectures précédemment mentionnées, nous pouvons tenter d'approcher des suppositions concernant le lectorat d'hier et d'aujourd'hui d'auteurs sud-africains traduits en langue française.

Tout d'abord, il est clair que si autrefois, comme le pense M. König, les lecteurs de littérature sud-africaine étaient à la fois un public plutôt restreint d'amateurs de culture africaine et un public à la recherche d'engagement vis-à-vis d'un pays en difficulté ; c'est aussi ce que nous dit Jean-Pierre Richard : puisque les œuvres apportées par les traducteurs aux éditeurs étaient des œuvres engagées, ou en tout cas dénonciatrices du système de l'apartheid, le lectorat ne pouvait qu'être un public plutôt engagé intellectuellement et curieux. Les œuvres traduites en français jusque dans les années 1990 sont d'une qualité littéraire assez élevée (on compte tout de même parmi les plus grands succès éditoriaux deux prix Nobel de littérature), plutôt réservées à un lectorat déjà sensibilisé à l'apartheid, ou en tous cas amateur d'une écriture de qualité. L'écriture de Breyten Breytenbach, très traduite en français, n'est par exemple pas accessible à tous ; et pourtant il fait partie des auteurs les plus connus d'Afrique du Sud en France.

Les milieux mêmes dont sont issus les grands auteurs sud-africains sont très favorisés ; ces auteurs ont étudié en Europe (notamment en France, comme ce fut le cas pour André Brink ou Breyten Breytenbach – qui vit en France aujourd'hui), ils ressemblent quelque part à leur lectorat.

Aujourd'hui, le public peut être distingué en deux ou trois parties : une partie qui appartient encore à ce premier groupe de lecteurs, l'engagement en moins puisque l'apartheid n'existe plus, mais qui va s'intéresser à la « nouvelle Afrique du Sud », en proie à de nombreux problèmes, notamment ceux de l'identité sud-africaine, question qui autrefois ne pouvait être réellement posée puisque la société sud-africaine était de fait divisée en deux et qu'on ne pouvait choisir un « camp » puisqu'il était déterminé à la naissance par la couleur de la peau. On retrouve donc des auteurs blancs mais qui ne cessent de s'interroger sur leur passé, sur les anciennes générations

et ce qui a donné l'Afrique du Sud d'aujourd'hui : Karel Schoeman, Marlene Von Niekerk, Ivan Vladislavic, Etienne Van Heerden.

Un autre groupe est celui d'un lectorat sans doute plus jeune, plus porté sur les questions concrètes qui concernent l'Afrique du Sud et ses problèmes réels : la maladie, la corruption, le chômage. Ces lecteurs ne sont absolument pas en opposition avec le groupe précédent, mais les auteurs qu'ils apprécient sont en rupture avec ceux des générations précédentes : il s'agit d'auteurs comme Niq Mhlongo, Kgebetli Moele, K. Sello Duiker, mais aussi Gillian Slovo ou Achmat Dangor, par exemple. Leur écriture est beaucoup plus franche, directe, peut-être moins métaphorique et alambiquée, mais elle narre la vie très dure des Sud-africains d'aujourd'hui. Le lectorat de ces jeunes auteurs cherche sans doute à comprendre cet « après apartheid », mais nous pensons qu'en réalité il s'agit de vouloir s'ouvrir à l'Afrique par la voie de jeunes auteurs, qui n'ont peut-être pas eu la formation universitaire de leurs aînés mais dont la voix est poignante, qui dénoncent les torts des gouvernements ANC, de la corruption généralisée de la société, du chauffeur de taxi au député (*After Tears*¹⁹⁴). Le lectorat visé doit être un lectorat qui cherche à ne pas tomber dans le piège des clichés rebattus par les médias, qui cherche l'authenticité de textes « à la source ».

Un autre groupe de lecteurs, très différents des deux autres, peut être décrit : il s'agit du lectorat de romans policiers : Deon Meyer, Mike Nicol, Michael Stanley, Louis-Ferdinand Desprez... Si l'on suit la théorie trouvée ça et là dans les articles de presse et ce qu'en dit M. König, en ce qui concerne le lectorat de romans policiers, peu importe la « sud-africanité » de ses auteurs, tant que le suspens, la violence et l'exotisme sont au rendez-vous. Bien qu'il s'agisse de romans sud-africains, cela n'implique aucune nécessité de s'intéresser à sa culture préalable, mais cela apporte au contraire

194. Niq Mhlongo, *After Tears*, Paris, Éditions Yago, 2010.

des connaissances au lecteur : description de coutumes, vocabulaire, etc.. *A priori*, ce qui intéresse le lectorat de polars sud-africain, c'est d'abord le polar, ce qui signifie que la littérature sud-africaine se trouve un tout nouveau public, ce qui ne peut qu'apporter de la diversité à l'édition française de littérature sud-africaine, et ouvrir l'horizon du lectorat de polar à l'Afrique du Sud. Ce constat positif est à nuancer avec le fait que les polars sont rarement des chefs d'œuvres littéraires et que l'on peut y voir une perte dans la qualité littéraire de la littérature sud-africaine représentée en France. Cet argument peut être appuyé par le constat d'une faible émergence (mais émergence tout de même) d'une sous-littérature en provenance d'Afrique du Sud, sorte de littérature de gare/à l'eau de rose. Ses auteurs traduits en français sont Sandy Balfour, Marguerite Poland, Lindsey Collen ou Sheila Kholer. Il est curieux, d'ailleurs, que les éditeurs français aillent chercher des auteurs de livres légers jusqu'en Afrique du Sud, alors que ce genre existe tout à fait en France. C'est sans doute l'exotisme qui doit ici être recherché.

C'est donc d'un public plus mélangé qu'il s'agit aujourd'hui. La littérature sud-africaine n'est plus réservée à une sorte d'élite mais propose différents aspects de sa culture littéraire, et l'on voit ainsi que l'Afrique du Sud a permis l'émergence de toutes sortes d'écrivains, ce qui témoigne d'un certain dynamisme. Les éditeurs français ne sont plus à la recherche d'auteurs devant toucher un public averti, mais normalisent cette littérature en proposant désormais toute une diversité d'auteurs qui n'existaient pas auparavant sur le marché français. Ceci est dû au contexte très particulier dans lequel la littérature sud-africaine a fait son entrée en France : un effet d'entraînement a favorisé l'arrivée de nouveaux auteurs tout public, signe d'une légitimité que l'on reconnaît à la littérature sud-africaine et qui peut-être finira par profiter aux auteurs du reste du continent.

Toujours une majorité d'auteurs blancs : un lectorat qui se satisfait de l'Afrique blanche et bien connue

En ce qui concerne le goût du public, force est de constater que si le lectorat s'est élargi et a évolué, les préférences du public français restent très centrées vers un petit groupe d'auteurs blancs : l'éternel « quatuor blanc », accompagné de quelques noms nouveaux – afrikaners pour la plupart. Les rares auteurs noirs ne vendent que très peu (« un nombre de ventes ridicule », dit M. König, en ce qui concerne ses titres), et les femmes ne sont guère plus présentes qu'autrefois.

Les éloges de la presse pour les auteurs à sensation

La presse, de son côté, incite et représente à la fois un lectorat en mouvement. L'auteur la plus interviewée et qui suscite le plus d'articles de presse est Nadine Gordimer. Cette tendance est logique au vu de tous les essais qu'elle a écrits par ailleurs et sa volonté de montrer l'exemple en tant qu'écrivain engagée. C'est aussi elle qui a reçu le prix Nobel de littérature la première, en 1991. Loin derrière dans la popularité des auteurs interviewés viennent André Brink, puis J.M. Coetzee. Tous les autres doivent se contenter d'un rare article à l'occasion de la sortie de leur dernier titre.

Cependant, grâce aux festivals de littérature, comme récemment le festival des Étonnants voyageurs à Brazzaville (du 13 au 17 février 2013), ou le salon du livre Confluences de l'Île Maurice (du 7 au 10 mars 2013), certains auteurs sud-africains ont pu prendre la parole, notamment sur la politique de leur pays¹⁹⁵. C'est donc par le biais d'évènements tels que ceux-ci que les jeunes écrivains sud-africains peuvent faire parler d'eux : Niq Mhlongo, Mark Behr,

195. Nicolas Michel, *Étonnants voyageurs : « Zuma bashing » à Brazzaville*, Jeune Afrique, le 18 février 2013.

Mbali Vilakazi, Mandla Langa, Keorapetse Kgositsile (ces trois derniers auteurs ne sont pas encore publiés en français), et autres, peuvent ainsi bénéficier de la couverture médiatique (bien faible, il est vrai) de festivals et attirer ainsi l'attention d'éditeurs internationaux. C'est d'ailleurs ainsi que David König s'était d'abord intéressé à Niq Mhlongo : les critiques de son premier livre *Dog eat Dog* étaient parues dans la presse américaine.

Mais si la presse, parfois, s'accorde à promouvoir la sortie d'un livre, cela ne signifie pas pour autant que son pouvoir de prescription sera efficace pour l'achat des livres eux-mêmes. David König confie ainsi qu'il avait fait appel à un attaché de presse réputé pour la promotion de son livre, Gilles Paris, qui lui avait obtenu quelques bons articles dans la presse nationale (*Le Monde*, *l'Humanité*, entre autres), mais les ventes n'ont pas décollé malgré tout.

Y a-t-il (eu) un renouvellement avant/après apartheid dans la littérature ?

Pour les écrivains sud-africains

Une révolution telle que l'effondrement de l'apartheid dans un pays où la ségrégation de fait avait sévit durant plus de trois siècles ne peut que se traduire par un changement radical dans la littérature. Elle va devoir changer radicalement, d'une part parce que l'apartheid et ses violences auront été le sujet de nombreux romans et nouvelles ; mais aussi parce que la séparation bourreaux/victimes n'a plus lieu et qu'il faut donc explorer davantage l'imaginaire que la description de la réalité. Les relations Noirs/Blancs, dans la littérature et l'édition, doivent changer : mais le changement se fait diffi-

cilement, avec lenteur (Brian Wafawarowa¹⁹⁶), et le renouveau de la littérature – noire – sud-africaine, n'est pas une évidence.

Avant le démantèlement organisé de l'apartheid, quelques écrivains s'interrogent sur leur rôle dans la future Afrique du Sud et les nouveaux visages de sa littérature. Une crainte de voir des pans entiers de la *Protest Literature* s'effondrer avec l'apartheid est avancée. En 1991 paraît un ouvrage signé, entre autres, de Nadine Gordimer, Stephen Gray, J. Watson, Michael Chapman, Njabulo Ndebele, intitulé *Exchanges, South African Writing in Transition*¹⁹⁷ ; il annonce qu'il ne sera désormais plus possible de considérer indissociables, fusionnelles, la politique et la littérature¹⁹⁸. Cette même année, Njabulo Ndebele publie *Rediscovery of the Ordinary, Essays on South African Literature & Culture*¹⁹⁹. Il fait le constat que beaucoup d'énergie créatrice a été mobilisée dans la lutte contre l'apartheid, mais que les écrivains noirs n'ont pas assez prêté attention au message du *Black Consciousness Movement* qui encourageait une libération des imaginaires plutôt qu'une dénonciation et des mises en scènes spectaculaires²⁰⁰. Il propose ainsi cinq thèmes à exploiter dans la littérature au sortir de l'apartheid : la relation entre l'ouvrier et sa machine, ce qui s'est passé autour des Bantoustans, la description de l'évolution des structures familiales, le sport et la mode, la vie dans les zones rurales. Il s'inquiète aussi de la proportion déséquilibrée entre les langues blanches et les langues noires dans la littérature écrite.

196. Brian Wafawarowa, « Publishing After a decade of Democracy », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

197. *Exchanges, South African Writing in Transition*, University of Natal Press, 1991.

198. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.

199. Njabulo Ndebele, *Rediscovery of the Ordinary, Essays on South African Literature & Culture*, University Of KwaZulu-Natal Press, 1991.

200. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.

Ces préparations à un « après apartheid » littéraire sont célébrées par 23 écrivains, menés par André Brink, qui écrivent chacun leur version de la journée du 27 avril 1994 (jour de vote) dans *SA, 27 April 1994, an Author's Diary*²⁰¹. Un an plus tard, Brink effectue le même travail pour un bilan : *27 April, One year Later*²⁰². Jean Sévry y dénote un pessimisme qui ne cessera d'empirer pour les auteurs sud-africains. Il y a d'abord le constat que la littérature noire ne s'est pas renouvelée : malgré la libération de la dictature, les créations artistiques sont bridées, seule une « parole afrikaner » s'élève. Le rôle de la *Truth and Reconciliation Commission* est contesté par beaucoup : elle permet certes aux douleurs du passé de refaire surface, ce qui constitue un matériau inestimable pour les écrivains au service de la mémoire. Mais un sentiment d'injustice plane vis-à-vis des tortionnaires, qui semblent s'en tirer à bon compte, et qui se font justice eux-mêmes : « Et est-ce qu'on ne fait pas la part belle à une orgueilleuse mémoire blanche qui s'octroie ainsi l'ultime privilège de stigmatiser elle-même ses propres méfaits historiques ?²⁰³ » L'hypocrisie elle aussi est révélée par ce système, qui mettrait en scène des tortionnaires qui s'accusent devant un public qui fait semblant de ne rien avoir su. Le rapport de Desmond Tutu (*Amnistier l'apartheid : travaux de la Commission vérité et réconciliation*), la fiction inspirée des travaux de la Commission de Gillian Slovo (*Red Dust/Poussière rouge*), ou les textes de témoignage et de journalisme de Antjie Krog (*Country of my Skull/La douleur des mots*), soulignent toutefois l'impact profond qu'ont eu ces tribunaux sur les populations et les écrivains.

201. André Brink, et al., *SA, 27 April 1994, an Author's Diary*, Pretoria, Queillerie, 1994.

202. *Id.*, et al., *27 April, One Year Later*, Pretoria, Queillerie, 1995.

203. Jean Sévry, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007, p. 370.

C'est aussi la désillusion de certains écrivains qui fait surface : ainsi le récent article de Roger Smith, « Foutu pays²⁰⁴ », qui démontre un pessimisme sombre – presque du dégoût – vis-à-vis de l'Afrique du Sud ; et qui explique que c'est la noirceur de l'état du pays qui le pousse à écrire, comme la description d'une scène où se déroulent des événements qui échappent à tout contrôle. Grande aussi est la désillusion de certains écrivains par rapport aux gouvernements ANC. Ainsi en témoigne un article de 2006 de Jeune Afrique²⁰⁵ : ces écrivains blancs dont les succès éditoriaux sont parus bien avant l'abolition de l'apartheid, et qui avaient pour la plupart participé ou encouragé les luttes anti-apartheid (André Brink, Breyten Breytenbach, Rian Malan, Christopher Hope...), constatent de la part du gouvernement de Jacob Zuma un mépris pour les Blancs, dénoncent sa corruption, critiquent le manque de réactivité face à des problèmes graves. Peut-être que leur engagement envers leur pays s'est transformé en frustration de ne plus être considérés comme des héros, ou bien qu'ils n'osent plus écrire en mal contre un gouvernement devenu noir. Ces critiques du gouvernement ne viennent pas uniquement des écrivains blancs²⁰⁶, elles prouvent que la politique ne s'est pas éloignée des sujets de préoccupation des écrivains, et qu'ils ont conservé une lucidité critique constructive.

Néanmoins, il semblerait que le conseil de Njabulo Ndebele que nous évoquions plus haut ait été écouté en fin de compte, pour certains écrivains, noirs comme blancs. Le renouvellement de la littérature n'a pas suivi, de manière générale, les thèmes qu'il prescrivait, mais elle a cessé d'être simplement descriptive, en tout

204. Roger Smith, « Foutu pays », *Afrique du Sud*, Télérama Horizons, avril 2013.

205. M.K. Tshitenge Lubabu, *Écrivain blanc broie du noir*, Jeune Afrique, 7 juillet 2006.

206. Nicolas Michel, *Étonnants voyageurs : « Zuma bashing » à Brazzaville*, Jeune Afrique, 18 février 2013.

cas pour le pan de la littérature qui s'éloigne du thriller, qui lui se vend par contre mieux à l'étranger (et sans doute en Afrique du Sud aussi). Le récit autobiographique est exploité par J.M. Coetzee, James Matthews, Athol Fugard, et bien sûr Mark Behr, comme il l'avait été d'abord par Bloke Modisane ou Ezekiel Mphahlele. D'autres thèmes entrent en jeu, ou sont en tout cas abordés de façon originale : l'homosexualité, avec Kabulo Sello Duiker (*13 Cents*), les Blancs pauvres, avec Marlene Van Niekerk (*Triomf*). L'écriture change elle aussi, la quête identitaire, qu'elle soit individuelle – Niq Mhlongo (*After Tears*), Kgebetli Moele (*Chambre 207*) – ou nationale – Zakes Mda (*Ways of Dying/Le pleureur*) – est introduite avec ironie. Des personnages individualistes prennent place, ils parlent des hommes politiques avec légèreté (Lewis Nkosi, *Mandela et moi*) ; ou encore l'écriture se met au service de l'imaginaire (Ivan Vladislavic, *Missing Persons*).

Le pessimisme à l'égard des nouvelles plumes de la littérature sud-africaine, vu par la presse en France, est tenace. Cela concerne toute la littérature africaine, mais l'Afrique du Sud est réellement vue comme un pays qui ne parvient pas à écrire sur autre chose que sur l'apartheid ou la politique²⁰⁷ (ce qui est faux) ; ou bien est évoquée une frustration, une incapacité à savoir utiliser une liberté que les jeunes écrivains n'ont pas contribué à gagner²⁰⁸. Certains auteurs (blancs) sont présentés de façon plus individuelle : leur écriture est nouvelle parce qu'eux ont la volonté soit de faire *face au*

207. Frédéric Chambon, *La littérature sud-africaine à la recherche d'un nouveau langage*, Le Monde, 10 octobre 1997.

208. Rachel Donaido, *Rencontre avec les écrivains de l'après-apartheid*, in *Courrier international* (The New York Times), 16 mai 2007.

passé en sachant qu'on n'échappe pas à l'histoire²⁰⁹ ; soit de proposer des récits *sur le passé*, sans aucun enjeu politique²¹⁰.

Ces changements ont eu lieu en Afrique du Sud, grâce aux évolutions que le pays a mises en place (ou subies, c'est selon). Qu'en est-il pour la France ?

Pour les éditeurs français

Comment les éditeurs français ont-ils réagi aux changements d'écriture ? L'augmentation de parutions d'ouvrages sud-africains peut prouver un intérêt plus grand pour la littérature sud-africaine, mais elle peut aussi avoir été simplement signe d'une adaptation au nombre de livres paraissant en Afrique du Sud.

Il est difficile de comparer les parutions de nouvelles formes de littératures en Afrique du Sud et ce que nous en recevons en France ; nous pouvons toutefois constater, d'après la presse et ce qu'en disent les interviews d'auteurs déjà reconnus (Gordimer, Brink, etc.), que les éditeurs français n'accordent pas autant d'importance à ces jeunes auteurs qu'ils en ont dans leur pays. Par exemple, des auteurs comme Mandla Langa ou Phaswane Mpe n'ont jamais publié de roman ou de recueil de nouvelles en France alors qu'ils sont tous deux fréquemment désignés comme faisant partie d'une nouvelle génération d'auteurs sud-africains intéressants.

Un courant nouveau de littérature dont nous avons déjà parlé, la *kwaito generation* (du nom de la musique kwaito en vogue dans les *townships* de Johannesburg et du Cap), n'est représenté en France que par les trois auteurs édités par les Éditions Yago (Kgebetli Moele, K.S. Duiker, Niq Mhlongo). Pourtant, tout

209. Claire Devarrieux, *Damon Galgut en butte aux démons de l'Afrique du Sud*, Libération, 27 mai 2010.

210. Florence Noiville, *Karel Schoeman ou la littérature sud-africaine libérée des cicatrices de l'apartheid*, Le Monde des Livres, 10 septembre 2004.

comme apparemment Phaswane Mpe, il existe une « petite poignée de romanciers noirs sortis du lot [qui] s'est retrouvée soumise à une intense pression, aggravée par un sentiment de culpabilité des Blancs, qui se demandent pourquoi ils ne sont pas plus nombreux²¹¹ ». Ces auteurs ne sont présents que de manière très discrète en France ; pourtant ils abordent des thèmes d'actualité – tout comme les auteurs de romans policiers, mais sans volonté de voyeurisme, sans que cela soit décrit de l'extérieur, avec jugement de valeurs. Ils décrivent une Afrique du Sud violente et gangrenée par des maux dont le lecteur connaît l'existence par les médias, mais traités d'un point de vue interne, et peut-être pourrait-on dire noir. Le fait que pour ces trois ouvrages de la *kwaito generation*, les narrateurs, noirs, décrivent un monde encore très séparé de celui des Blancs, où ces derniers sont absents, rend peut-être l'accès au public français difficile. C'est peut-être par crainte que les lecteurs ne s'y reconnaissent pas que les éditeurs français publiant déjà des auteurs sud-africains depuis un certain nombre d'années, ne s'aventurent pas avec les auteurs noirs de cette génération.

Pourtant, si l'on a pu voir que les sujets d'actualité et descriptifs de la violence des *townships* en Afrique du Sud intéressent beaucoup le lectorat européen, peut-être qu'il est trop gênant de le lire d'auteurs ayant eux-mêmes vécu cette violence. La façon d'aborder ces thèmes – racket, sida, viols, pédophilie, prostitution – l'est du point de vue de jeunes gens perdus, qui ont maintenant le droit de faire des études dans un pays où leurs parents n'ont pas pu en faire, et qui n'arrivent pas à se défaire d'une culpabilité de ne pas réussir (par manque de courage ou par paresse). C'est la description d'une génération plus libre, plus instruite que les précédentes, mais qui ne sait pas où se situer, comment parvenir vite au sommet

211. Rachel Donaido, *Rencontre avec les écrivains de l'après-apartheid*, in *Courrier international* (The New York Times), 16 mai 2007.

sans tomber dans les pièges que tendent Hillbrow (Johannesburg), Soweto ou Le Cap.

Il y a aussi une adaptation à faire de la part des éditeurs français qui souhaiteraient publier d'autres auteurs de la *kwaito generation* : le langage n'est plus du tout celui des autres auteurs sud-africains. Il est rempli d'expressions en zoulou, sotho, xhosa ou Ndebele ; bien plus familier et correspond presque sans doute à un langage de la rue, spontané, plutôt qu'à un langage littéraire. La lecture d'*After Tears* de Niq Mhlongo, par exemple, est très difficile à cause du choix éditorial (malheureux) d'avoir choisi de garder absolument chaque mot qui n'était pas en anglais dans le texte original et d'en faire un glossaire à la fin de l'ouvrage. La lecture n'est pas fluide, et surtout le langage de départ qui doit être compréhensible, ou en tout cas abordable pour un anglophone sud-africain, devient absurde pour un lectorat francophone. Il y a donc une dure adaptation à faire de la part de l'éditeur et du lecteur, un effort de compréhension vers une culture dont la langue ne s'exporte pas facilement, et c'est peut-être par facilité aussi que ces auteurs ne sont pas accueillis dans la collection « Afriques » d'Actes Sud ou « Cadre vert » au Seuil.

CONCLUSION

Nous avons pu constater plusieurs éléments, parfois surprenants, caractérisant l'état de la transmission éditoriale de la littérature sud-africaine en France. Tout d'abord, à plusieurs niveaux, la situation n'est pas si négative qu'elle pouvait sembler l'être au premier abord : alors que d'après le peu d'écho qu'elle trouve dans la presse et les critiques littéraires, le peu de place qu'elle occupe en librairie, la littérature sud-africaine est largement plus installée, développée et lue en France que toute la littérature du reste de l'Afrique réunie. Alors que l'on pouvait s'attendre à ce que l'import d'ouvrages sud-africains baisse après que l'Afrique du Sud ne soit plus au centre des médias après 1994, presque 20 ans plus tard, on n'observe pas de désintérêt visible de la part des éditeurs, bien au contraire. Des auteurs nouveaux font constamment leur entrée sur le marché du livre français, apportant avec eux une image nouvelle, plus sombre il est vrai, de l'Afrique du Sud.

Nous avons fait le constat que cette image du pays est largement diffusée par la presse, par les films, les livres de fiction écrits par des Français et par les auteurs de polars sud-africains traduits en France, qui rencontrent un certain succès. C'est une vision de l'Afrique du Sud négative, qui présente un pays largement inégalitaire, où les Noirs sont encore majoritairement pauvres, analphabètes ou peu éduqués, et où la violence règne dans les *townships* pendant que les Blancs profitent encore de leurs terres et vivent cloisonnés, terrés dans leurs résidences surveillées. Cette image sommaire est mise en avant lors des interviews, des articles sur les

ouvrages parus en provenance d’Afrique du Sud. Même si elle est loin d’être fausse – bien que caricaturale ainsi résumée –, ces informations ne permettent que difficilement de sortir du carcan dans lequel les auteurs sud-africains sont classés pour le public lecteur de cette littérature.

Nous avons pu vérifier que malgré une plus grande variété aujourd’hui parmi les auteurs publiés en français, la majorité des auteurs traduits sont toujours des hommes, blancs, anglophones, ou en tous cas traduits en français depuis la traduction en anglais de leur ouvrage. Les auteurs noirs ou métis sont clairement moins mis en avant par la critique littéraire de la presse généraliste, hormis quelques rares grands noms que l’on cite plus que les autres : Lewis Nkosi, Peter Abrahams, Bessie Head, Alex La Guma... Les éditeurs qui éditent les auteurs plus jeunes ou moins connus manquent souvent de moyens pour les promouvoir, et la presse s’y intéresse peu.

Pourtant, nous avons pu voir qu’il existe une grande diversité parmi les écrivains sud-africains, et une spécificité aussi qui leur est propre, dans la recherche de l’identité, dans l’engagement politique ; mais aussi un attachement profond à la terre, à la ville. Nous pouvons également constater que la culture sud-africaine ne nous est pas transmise seulement à travers sa littérature, si riche soit-elle : dans d’autres domaines artistiques sont reconnus certains artistes sud-africains. Nous en parlions plus haut à propos de Moele, Mhlongo et Duiker : la musique *kwaito* connaît un grand succès dans les *townships* d’Afrique du Sud, et par ces trois auteurs mais aussi par le magazine *Télérama Horizons* d’avril 2013, par exemple, elle peut rencontrer aussi un public français. Ce numéro spécial Afrique du Sud nous présente aussi Brenda Fassie, chanteuse populaire des années 1980. Mais ç’est avec Miriam

Makeba que le monde entier a connu une chanteuse sud-africaine, avec son tube *Pata pata* (1957). En France, c'est davantage la peinture sud-africaine que l'on connaît mieux : citons Breyten Breytenbach qui en plus d'être un poète et écrivain est un peintre ; William Kentridge, sans doute le plus célèbre des artistes-peintres sud-africains à l'étranger. La photographie, avec par exemple Pieter Hugo, est elle aussi un art qui semble se développer en Afrique du Sud. Comme tous les autres arts, après la fin de l'apartheid, lentement mais sûrement, l'art se débride ; mais ne connaît cependant pas un renouveau extraordinaire : la fermeture au reste du monde lui avait permis de développer des styles propres, mais avec l'ouverture à l'extérieur, peut-être qu'une atténuation de l'originalité des arts s'est effectuée.

Nous ne pouvons de toute façon en aucun cas parler d'une seule et même réalité sud-africaine : la « ségrégation de fait » est encore présente, les populations ne vivent pas ensemble. De ces réalités, nous ne percevons en France avec la littérature traduite qu'une infime partie, une peinture à chaque fois différente et propre à la personnalité des auteurs. Les éditeurs qui cherchent à donner une voix aux nouvelles générations d'auteurs sud-africains (noirs comme blancs) sont rares et leurs structures sont plus petites, avec moins de moyens ; la situation est toutefois différente pour l'édition anglophone où les auteurs se font encore aujourd'hui beaucoup éditer à l'extérieur du pays. Quelque part, cette situation n'est pas positive pour l'Afrique du Sud : comme les étudiants brillants ou aisés partent étudier aux États-Unis ou au Royaume-Uni, ces pays lui « prennent » aussi ses auteurs. Ici, comme pour le reste de l'Afrique, même si la situation éditoriale est moins négative qu'ailleurs, l'Europe et les États-Unis continuent de « pomper » les produits intellectuels du pays.

Le bilan de notre courte analyse de la situation de la littérature sud-africaine en France est plutôt positif : en augmentation, les traductions ne cessent de paraître, chez de nouveaux éditeurs, effectuées par de nouveaux traducteurs. La situation éditoriale se normalise, étant donné que le nombre des auteurs traduits augmente ; le « quatuor blanc » finira sans doute par laisser de plus en plus de place aux autres sans pour autant disparaître. De même, les genres littéraires transmis en France et existant en Afrique du Sud sont de plus en plus variés, correspondant à une évolution du public des lecteurs. La littérature sud-africaine a une place encore très privilégiée en France, et elle devrait continuer de l'être, tout en permettant aux autres littératures africaines de trouver également leur place dans les bibliothèques des francophones.

ANNEXES

Toutes les annexes sont disponibles dans la version intégrale de l'ouvrage à la bibliothèque de l'Université de Cergy-Pontoise.

Titres traduits en français depuis 1901 à 2013

Années 1900

- SCHREINER, Olive, *Histoire d'une ferme sud-africaine* [*The Story of an African Farm*, 1883], traduit de l'anglais par Mme Charles Laurent, Paris, P. Ollendorff, 1901. ROMAN.

Années 1910

- SCHREINER, Olive, *Rêves* [*Dreams*, 1890], traduit de l'anglais par Mme H. Mirabaud-Thorens, Paris, Flammarion, 1913. ROMAN.

Années 1920

Années 1930

- MILLIN, Sarah Gertrude, *Les enfants abandonnés de Dieu : roman des Sang-Mêlé* [*Gods Step Children*, 1924], traduit de l'anglais par Charles Jacob, Paris, Plon, collection « Feux croisés, âmes et terres étrangères », 1931. ROMAN.

- CAMPBELL, Roy, *Adamastor* [*Adamastor*, 1930], traduit de l'anglais par Armand Guibert, Tunis, Éditions des Mirages, collection « Les Cahiers de Barbarie », 1936. ROMAN.

Années 1940

- MOFOLO, Thomas, *Chaka, une épopée bantoue* [*Chaka*, 1909-1910 pour le seSotho, 1931 pour l'anglais], traduit de l'anglais par V. Ellenberger, Paris, Gallimard, collection « Blanche », 1940. ROMAN.
- CLOETE, Stuart, *Le grand Trek* [*The Turning Wheels*, 1937], traduit de l'anglais par Henri Chateuminois et Jacques Carton, Grenoble, B. Arthaud, 1946. ROMAN.
- RENAULT, Mary, *Recours à la nuit* [*Return to Night*, 1947], traduit de l'anglais par Denise van Moppès, Paris, Albin Michel, 1948. ROMAN.

Années 1950

- PATON, Alan, *Pleure, Ô pays bien-aimé* [*Cry, The Beloved Country*, 1948], traduit de l'anglais par Denise van Moppès, Paris, Albin Michel, 1950. ROMAN.
- ABRAHAMS, Peter, *Le sentier du tonnerre* [*Path of Thunder*, 1948], traduit de l'anglais par Amélie Audiberti, Paris, Gallimard, collection « La Méridienne », 1950. ROMAN.
- CLOETE, Stuart, *La liane et l'ivoire* [*The Curve and the Tusk*, 1952], traduit de l'anglais par Diane Ribardière, Paris, Les Presses de la Cité, collection « Grands romans cosmopolites », 1953. ROMAN.
- MOPELI-PAULUS, Attwell Sidwell, Lanham, Peter, *L'homme noir sous la lune*, [*Blanket Boy's Moon*, 1953], traduit de l'anglais par Denise van Moppès, Paris, Presses de la Cité, collection « Grands romans cosmopolites », 1953. ROMAN.
- VAN DER POST, Laurens, *Aventure au cœur de l'Afrique* [*Venture to the Interior*, 1951], traduit de l'anglais par Denise Meunier, Paris, Albin Michel, 1953. ROMAN.
- PATON, Alan, *Quand l'oiseau disparut* [*Too Late the Phalarope*, 1953], traduit de l'anglais par Denise van Moppès, Paris, Albin Michel, 1954. ROMAN.
- ABRAHAMS, Peter, *Je ne suis pas un homme libre* [*Tell Freedom*, 1954], traduit de l'anglais par M. Klopper et Denise Shaw-Mantoux, Paris, Casterman, collection « Église vivante », 1956. AUTOBIOGRAPHIE.
- VAN DER POST, Laurens, *Plume de flamant* [*Flamingo Feather*, 1955], traduit de l'anglais par Denise Meunier, Paris, Albin Michel, 1956. ROMAN.
- ABRAHAMS, Peter, *Une couronne pour Udomo* [*A Wreath for Udomo*, 1956], traduit de l'anglais par Pierre Singer, Paris, Stock, 1958. ROMAN.

- CAMPBELL, Roy, *Hommage à Roy Campbell, Choix de poèmes*, traduit de l'anglais par Armand Guibert, Montpellier, Éditions de la Licorne, 1958. CRITIQUE, POESIE.
- CLOETE, Stuart, *Mamba* [*Mamba*, 1956], traduit de l'anglais par Jane Dufaud, Paris, Del Duca, 1958. ROMAN.
- JACOBSON, Dan, *Une danse au soleil* [*A Dance in the Sun*, 1956], traduit de l'anglais par Gilberte Sollacaro, Paris, Gallimard, 1958. ROMAN.
- BLOOM, Harry, *Émeute au Transvaal* [*Episode in the Transvaal*, 1955], traduit de l'anglais par Anne Garnier, Paris, Le Seuil, 1959. ROMAN.

Années 1960

- ABRAHAMS, Peter, *Rouge est le sang des Noirs* [*Mine Boy*, 1946], traduit de l'anglais par Denise Shaw-Mantoux, Paris, Casterman, collection « L'Éolienne », 1960. ROMAN.
- VAN DER POST, Laurens, *Le visage auprès du feu* [*The Face Beside the Fire*, 1953], traduit de l'anglais par Denise Meunier, Paris, Albin Michel, 1960. ROMAN.
- HUTCHINSON, Alfred, *La route du Ghana* [*Road to Ghana*, 1960], traduit de l'anglais par Jane Fillion, Paris, Albin Michel, collection « Les grandes traductions », 1961. ROMAN.
- VAN DER POST, Laurens, *Le monde perdu du Kalahari* [*The Lost World of the Kalahari*, 1958], traduit de l'anglais par Denise Meunier, Paris, Albin Michel, 1962. ROMAN.
- LUTHULI, Albert, *Liberté pour mon peuple* [*Let my People Go, An Autobiography*, 1960], traduit de l'anglais par Huguette Boussand, Paris, Buchet-Chastel, 1963. AUTOBIOGRAPHIE.
- PATON, Alan, *Le bal des débutants* [*Debbie Go Home*, 1961], traduit de l'anglais par Denise van Moppès, Paris, Albin Michel, 1963. ROMAN.
- RENAULT, Mary, *La danse du taureau* [*The King Must Die*, 1958], traduit de l'anglais par Anne Joba, Paris, Gallimard, collection « L'histoire fabuleuse », 1963. ROMAN.
- LYTTON, David, *Ces salauds de Blancs* [*The Goddam White Man*, 1961], traduit de l'anglais par Adrien Veillon, Paris, Gallimard, 1964. ROMAN.

- MPHAHLELE, Ezekiel, *Au bas de la Deuxième avenue* [*Down Second avenue*, 1959], traduit de l'anglais par Hubert de Cointrin, Paris, Présence Africaine, 1964. AUTOBIOGRAPHIE.

- MANDELA, Nelson, *L'apartheid* [1962-1964], traduit de l'anglais par ??, Paris, Éditions de Minuit, collection « Documents », 1965. ESSAI.

- SMITH, Wilbur A., *Le dernier train du Katanga* [*The Dark of the Sun*, 1965], traduit de l'anglais par Daniel Martin, Paris, Robert Laffont, 1965. ROMAN.

- SMITH, Wilbur A., *Quand le lion a faim* [*When the Lion Feeds*, 1964], traduit de l'anglais par Daniel Martin, Paris, Robert Laffont, collection « Best sellers », 1965. ROMAN.

- LYTTON, David, *Les habitants du Paradis* [*The Paradise People*, 1962], traduit de l'anglais par Louise Servicen, Paris, Gallimard, collection « Le Livre du jour », 1966. ROMAN.

- ABRAHAMS, Peter, *Une nuit sans pareille* [*A Night of their Own*, 1965], traduit de l'anglais par Denise Shaw-Mantoux, Paris, Casterman, collection « L'Éolienne », 1966. ROMAN.

- LYTTON, David, *L'herbe pousse au printemps* [*The Grass Won't Grow Till Spring*, 1965], traduit de l'anglais par Pierre Le Dahu, Paris, Gallimard, collection « Le Livre du jour », 1967. ROMAN.

- LYTTON, David, *La liberté de la cage* [*The Freedom of the Cage*, 1966], traduit de l'anglais par Jean Autret, Paris, Gallimard, collection « Le Livre du jour », 1968. ROMAN.

- ABRAHAMS, Peter, *Cette île entre autres* [*This Island Now*, 1965], traduit de l'anglais par Denise Shaw-Mantoux, Paris, Casterman, 1968. ROMAN.

- RENAULT, Mary, *Le lion aux portes de la ville* [*The Lion in the Gateway*, 1964], traduit de l'anglais par Henriette de Sarbois, Gallimard, collection « La Bibliothèque blanche », 1968. ROMAN.

Années 1970

- BREYTENBACH, Breyten, *Feu froid* [*Het Huis van de dove*, 1976], traduit de l'afrikaans par Georges-Marie Lory, Paris, Christian Bourgois, 1976. POESIE.

- BRINK, André, *Au plus noir de la nuit* [*Looking on Darkness*, 1974], traduit de l'anglais par Robert Fouques-Duparc, Paris, Stock, 1976. ROMAN.

- BRINK, André, *Un instant dans le vent* [*An Instant in the Wind*, 1976], traduit de l'anglais par Robert Fouques-Duparc, Paris, Stock, 1978. ROMAN.

- FUGARD, Athol, *Boesman et Lena* [*Boesman and Lena*, 1969], traduit de l'anglais par Isabelle Famchon, Paris, Éditions de l'Opale, 1979. THEATRE.

Années 1980

- BRINK, André, *Une saison blanche et sèche* [*A Dry White Season*, 1979], traduit de l'anglais par Robert Fouques-Duparc, Paris, Stock, collection « Nouveau cabinet Cosmopolite », 1980. ROMAN.

- JOUBERT, Elsa, *Le long voyage de Poppie Nongena* [*The Long Journey of Poppie Nongena*, 1978], traduit de l'anglais par Dominique Petillot, Paris, Belfond, 1980. ROMAN.

- BRINK, André, *Un turbulent silence* [*A Chain of Voices*, 1982], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1982. ROMAN.

- GORDIMER, Nadine, *Fille de Burger* [*Burger's Daughter*, 1979], traduit de l'anglais par Guy Durand, Paris, Albin Michel, collection « Les grandes traductions », 1982. ROMAN.

- JONES, Toeckey, *L'une est Noire, l'autre Blanche* [*Go Well, Stay Well*, 1979], traduit de l'anglais par Florence Lavau, Paris, Messidor/La Farandole, 1982. ROMAN.

- GORDIMER, Nadine, *Ceux de July* [*July's People*, 1981], traduit de l'anglais par Annie Saumont, Paris, Albin Michel, 1983. ROMAN.

- BRINK, André, *Sur un banc du Luxembourg : essais sur un écrivain dans un pays en état de siège* [*Mapmakers*, 1982], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1983. ESSAI.

- BREYTENBACH, Breyten, *Mouroir : notes-miroir pour un roman* [*Mouroir*, 1983], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, collection « Nouveau cabinet Cosmopolite », 1983. NOUVELLES.

- BREYTENBACH, Breyten, *Confession véridique d'un terroriste albinos* [*True Confession of an Albino Terrorist*, 1983], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, collection « Nouveau cabinet Cosmopolite », 1984. RECIT.

- BRINK, André, *Le Mur de la peste* [*The Wall of Plague*, 1983], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1984. ROMAN.

- FUGARD, Athol, *Maître Harold* [*Master Harold and the Boys*, 1983], traduit de l'anglais par Valérie Lumbroso, Paris, Hatier, collection « Monde noir », 1985. THEATRE.
- COETZEE, John Maxwell, *Au cœur de ce pays* [*In the Heart of the Country*, 1976], traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Maurice Nadeau, 1985. ROMAN.
- COETZEE, John Maxwell, *Michael K., sa vie, son temps* [*Life and Times of Michael K*, 1983], traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Le Seuil, collection « Points », 1985. ROMAN.
- JONES, Toeckey, *À fleur de peau* [*Skin Deep*, 1985], traduit de l'anglais par Patricia Jouffroy, Paris, Messidor/La Farandole, 1982. Jeunesse. ROMAN.
- LA GUMA, Alex, *Nuits d'errance* [*A Walk in the Night*, 1962], traduit de l'anglais par Lisok Dangy, Paris, Hatier, collection « Monde Noir poche », 1984. NOUVELLE.
- MATTHEE, Dalene, *Des cercles dans la forêt* [*Circles in a Forest*, 1984], traduit de l'anglais par Sabine Boulongne, Paris, Balland, 1985. ROMAN.
- STOCKENSTRÖM, Wilma, *Le baobab* [*Die kremetartekspedisie*, traduit de l'afrikaans par J. M. Coetzee, 1981/*The Expedition to the Baobab Tree*, 1983], traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Rivages, 1985. ROMAN.
- LA GUMA, Alex, *L'oiseau meurtrier* [*Time of the Butcherbird*, 1979], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Paris, Karthala, 1986. ROMAN.
- BRINK, André, *L'Ambassadeur* [*The Ambassador*, 1963], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1986. ROMAN.
- BRINK, André, *Rumeurs de pluie* [*Rumours of Rain*, 1978], traduit de l'anglais par Robert Fouques-Duparc, Paris, Librairie générale française, collection « Le Livre de Poche », 1986. ROMAN.
- BREYTENBACH, Breyten, *Feuilles de route : essai, lettres, articles de foi, notes de travail* [*End Papers*, 1985], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Le Seuil, 1986. ESSAI.
- BREYTENBACH, Breyten, *Une saison au Paradis* [*Season in Paradise*, 1976], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Le Seuil, 1986. JOURNAL, MEMOIRES.
- MANDELA, Winnie, *Une part de mon âme* [*Winnie Mandela: A Life*, ??], traduit de l'anglais par Anne Benjamin et Mary Benson, Paris, Le Seuil, 1986. AUTOBIOGRAPHIE.

- MATSHOBA, MTutuzeli, *Pèlerinage à l'île de Manaka*, in *Les Temps Modernes* n°479-480-481, juin 1986. NOUVELLE.
- NKOSI, Lewis, *Le sable des Blancs* [*Mating Birds*, 1986], traduit de l'anglais par Anne-Laflaquière, Paris, Balland, 1986. ROMAN.
- SEMPALA, Siphon, *Retour à Soweto* [*A Ride in the Whirlwind*, 1981], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Paris, L'Harmattan, collection « Encres noires », 1986. ROMAN.
- GORDIMER, Nadine, *Un monde d'étrangers* [*A World of Strangers*, 1958], Paris, Albin Michel, collection « Les grandes traductions », 1987. ROMAN.
- COETZEE, John Maxwell, *En attendant les barbares* [*Waiting for the Barbarians*, 1980], traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Le Seuil, 1987. ROMAN.
- COETZEE, John Maxwell, *Terres de crépuscule* [*Dusklands*, 1974], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, 1987. NOUVELLES.
- BREYTENBACH, Breyten, *Métamorphose : poèmes de prison : 1975-82, Autoportrait-veille de mort*, traduit de l'afrikaans par Georges-Marie Lory et Breyten Breytenbach, Paris, Grasset, 1987. POESIE.
- KUZWAYO, Ellen, *Femme et noire en Afrique du Sud* [*Call me Woman*, 1985], traduit de l'anglais par Marie-Hélène Dumas, Paris, Robert Laffont, 1987. RECIT.
- LA GUMA, Alex, *Les résistants du Cap* [*In the Fog of the Season's End*, 1972], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Paris, L'Harmattan, collection « Encres noires », 1988. ROMAN.
- GORDIMER, Nadine, *Le conservateur* [*The Conservationist*, 1972], traduit de l'anglais par Antoinette Roubichou-Stretz, Paris, Albin Michel, collection « Les grandes traductions », 1988. ROMAN.
- COETZEE, John Maxwell, *Foe* [*Foe*, 1986], traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Le Seuil, 1988. ROMAN.
- BRINK, André, *États d'urgence : notes pour une histoire d'amour* [*States of Emergency*, 1987], traduit de l'anglais par Michel Courtois-Fourcy, Paris, Stock, collection « Nouveau cabinet Cosmopolite », 1988. ROMAN.
- EBERSOHN, Wessel, *La nuit divisée* [*Divide the Night*, 1981], traduit de l'anglais par Hélène Prouteau, Paris, Crapule Productions, 1988. ROMAN POLICIER.
- EBERSOHN, Wessel, *Greniers de la colère* [*Store Up the Anger*, 1980], traduit de l'anglais par Eric Sarner, Arles, Éditions Bernard Coutez, 1988. ROMAN POLICIER.
- HIRSON, Denis, *La maison hors les murs : souvenirs de Johannesburg* [*The House Next Door to Africa*, 1986], traduit de l'anglais par Antoine

Lermuzeaux avec la participation de Katia Wallisky et de l'auteur, Paris, Autrement, 1988. ROMAN.

- HIRSON, Denis, *Le cygne noir* [*Black Swan*, 1987], traduit de l'anglais par Odile Laversanne, Paris, Belfond, 1988. ROMAN.

- FARISANI, Tshenuwani Simon, *Journal d'une prison sud-africaine* [*Diary from a South African Prison*, ?], traduit de l'anglais par Alice Boggio, Paris, Centurion, 1988. AUTOBIOGRAPHIE.

- MATTHEE, Dalene, *Le fils de Tiela* [*Tiela's Child*, 1985], traduit de l'anglais par Anne-Marie Jarriges, Paris, Belfond, 1988. ROMAN.

- RAMBOBIN, Mewa, *Quand Durban sera libre* [*Waiting to Live*, 1986], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Paris, L'Harmattan, collection « Encres noires », 1988. ROMAN.

- RIVE, Richard, *Buckingham Palace : Sixième district* [*Buckingham Palace, District Six*, 1986], traduit de l'anglais par Françoise du Sorbier, Paris, Belfond, 1988. MEMOIRES, AUTOBIOGRAPHIE.

- SEROTE, Mongane Wally, *Alexandra, mon amour, ma colère* [*To Every Birth its Blood*, 1981], traduit de l'anglais par Christine Delanne-Abdelkrim, Paris, Messidor, collection « Messidor-roman », 1988. ROMAN.

- SLOVO, Shawn, *Un monde à part* [*A World Apart*, 1988], traduit de l'anglais par William Desmond, Paris, Jade, Flammarion, 1988. SCENARIO.

- EBERSOHN, Wessel, *Coin perdu pour mourir* [*A Lonely Place to Die*, 1979] traduit de l'anglais par Nathalie Godard, Paris, Crapule Productions, collection « Sombre Crapule », 1989. ROMAN POLICIER.

- GORDIMER, Nadine, *Le geste essentiel* [*The Essential Gesture*, 1988], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Paris, Plon, 1989. ESSAI.

- FUGARD, Athol, *Hello and Goodbye* [*Hello and Goodbye*, 1966], adaptation française de Pierre Laville, Paris, Edilig, collection « Théâtrales », 1989. THEATRE.

- BREYTENBACH, Breyten, *Mémoire de poussière et de neige* [*Memory of Snow and Dust*, 1989], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Grasset, 1989. ROMAN.

- COURTENAY, Bryce, *La Puissance de l'ange* [*The Power of the One*, 1989], traduit de l'anglais par Agnès Gattégno, Paris, Presses de la Renaissance, 1989. ROMAN.

- JACOBSON, Dan, *Son histoire* [*Her Story*, 1987], traduit de l'anglais par Nathalie Zimmermann, Paris, Gallimard, 1989. ROMAN.

- TLALI, Miriam, *Entre deux mondes* [*Muriel at the Metropolitan*, 1979], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Paris, L'Harmattan, collection « Encres noires », 1989. ROMAN.

Années 1990

- GORDIMER, Nadine, *Un caprice de la nature* [*A Sport of Nature*, 1985], traduit de l'anglais par Gabrielle Merchez, Paris, Albin Michel, 1990. ROMAN.

- HAVEMANN, Ernst, *La voix du sang et autres récits d'Afrique du Sud* [*Bloodsong and Other Stories of South Africa*, 1987], traduit de l'anglais par Michel Waldberg, Paris, Gallimard, collection « Du monde entier », 1990. NOUVELLES.

- BERNSTEIN, Hilda, *Nuit noire à Pretoria* [*Death is Part of the Process*, 1983], Paris, L'Harmattan, collection « Encres Noires », 1990. ROMAN.

- BREYTENBACH, Breyten, *Tout un cheval : fictions et images* [*All One Horse*, 1989], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Grasset, 1990. NOUVELLES.

- SLOVO, Gillian, *Les liens du sang* [*Ties of Blood*, 1989], traduit de l'anglais par Bernard Blanc, Paris, Sylvie Messinger, 1990. ROMAN.

- TLALI, Miriam, *Métamorphose*, in *Afrique*, Le Serpent à Plumes n°10, Paris, Le Serpent à Plumes, hiver 1990. NOUVELLE.

- VAN HEERDEN, Etienne, *Le domaine de Toorberg* [*Ancestral Voices*, 1986], traduit de l'anglais par Anne Rabinovitch, Paris, Stock, 1990. ROMAN.

- BRINK, André, *Un acte de terreur. Tome I : Nina* [*An Act of Terror*, 1991], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1991. ROMAN.

- BRINK, André, *Un acte de terreur. Tome II : Lisa* [*An Act of Terror*, 1991], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1991. ROMAN.

- MALAN, Rian, *Mon cœur de traître : Le drame d'un Afrikaner* [*My Traitor's Heart : A South African Exile Returns to Face his Country, his Tribe, his Conscience*, 1990], traduit de l'anglais par Sabine Boulongne, Paris, Plon, 1991. ROMAN.

- NICOL, Mike, *La loi du capitaine* [*The Powers That Be*, 1989], traduit de l'anglais par Catherine Glenn-Lauga, Paris, Le Seuil, 1991. ROMAN.

- KOHLER, Sheila, *Un endroit de rêve* [*The Perfect Place*, 1988], traduit de l'anglais par Nicole Tisserand, Paris, Gallimard, collection « Du monde entier », 1991. ROMAN.
- COETZEE, John Maxwell, *L'âge de fer* [*Age of Iron*, 1990], traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Le Seuil, 1992. ROMAN.
- GORDIMER, Nadine, *Histoire de mon fils* [*My Son's Story*, 1990], traduit de l'anglais par Pierre Boyer, Paris, Christian Bourgois, 1992. ROMAN.
- NDEBELE, Njabulo S., *Fools* [*Fools*, 1985], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Bruxelles, Éditions Complexe, collection « L'Heure furtive », 1992. NOUVELLE.
- NDEBELE, Njabulo S., *Mon oncle* [*Uncle*, 1985], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Bruxelles, Éditions Complexe, collection « L'Heure furtive », 1993. NOUVELLE.
- BRINK, André, *La première vie d'Adamastor* [*The First Life of Adamastor*, 1993], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1993. ROMAN.
- NICOL, Mike, *Le temps du prophète* [*This Day and Age*, 1992], traduit de l'anglais par Catherine Glenn-Lauga, Paris, Le Seuil, 1993. ROMAN.
- BREYTENBACH, Breyten, *Retour au Paradis : journal africain* [*Return to Paradise: An African Journal*, ?], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Grasset, 1993. JOURNAL, MEMOIRES.
- BOSMAN, Herman Charles, *La route de Mafeking* [*Mafeking Road*, 1947], traduit de l'afrikaans et de l'anglais par Olivier Bourgois, Paris, Albin Michel, 1993. NOUVELLES.
- MDA, Zakes, *Chantons pour la patrie*, in *Lettre internationale* n°35, hiver 1992-1993. THEATRE.
- SCHOEMAN, Karel, *Un étrange pays* [*'n Ander Land*, 1984], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Robert Laffont, collection « Pavillon », 1993. ROMAN.
- BRINK, André, *Tout au contraire* [*On the Contrary*, 1993], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1994. ROMAN.
- DANGOR, Achmat, « En attendant Leila » [extrait de *Waiting for Leila*, 1981], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Paris, Le serpent à Plumes n°24, été 1994. NOUVELLE.
- GORDIMER, Nadine, *L'étreinte d'un soldat* [*A Soldier's Embrace*, 1980], traduit de l'anglais par Julie Damour avec la collaboration de Dominique Dussidour, Paris, Christian Bourgois, 1994. NOUVELLES.

- HEAD, Bessie, *La femme qui collectionnait des trésors et autres récits* [*The Collector of Treasures*, 1977], traduit de l'anglais par Daisy Perrin, Genève, Zoé, 1994. NOUVELLES.
- ISAACSON, Maureen, « Retarder Minuit » [« Holding Back Midnight, 1992], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Black Review/Revue Noire* n°11, décembre 1993/janvier-février 1994. NOUVELLE.
- MATLOU, Joel, « Ma laideur » [« My Ugly Face », 1991], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Black Review/Revue Noire* n°11, décembre 1993/janvier-février 1994. NOUVELLE.
- PADAYACHEE, Deena, « Le visiteur » [« The Visitor », 1992], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Black Review/Revue Noire* n°11, décembre 1993/janvier-février 1994. NOUVELLE.
- OLIPHANT, Andries Walter, « Grève de la faim » [« The Hunger Striker », ??], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Black Review/Revue Noire* n°11, décembre 1993/janvier-février 1994. POESIE.
- SEKHULA, Patrick, « La maison de Raydon » [« The House of Raydon », 1992], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Black Review/Revue Noire* n°11, décembre 1993/janvier-février 1994. NOUVELLE.
- VLADISLAVIC, Ivan, « Hôtel Flashback *TYYY » [« Flashback Hotel *TYYY », 1993], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Black Review/Revue Noire* n°11, décembre 1993/janvier-février 1994. NOUVELLE.
- McLURE, James, *Le chien qui chante* [*The Song Dog*, 1991], traduit de l'anglais par Daniel Lemoine, Paris, Gallimard, collection « Série noire », 1994. ROMAN POLICIER.
- HEAD, Bessie, *Questions de pouvoir* [*A Question of Power*, 1973], traduit de l'anglais par Daisy Perrin, Genève, Zoé, 1995. ROMAN.
- COETZEE, John Maxwell, *Le maître de Petersburg* [*The Master of Petersburg*, 1994], traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Le Seuil, 1995. ROMAN.
- MANDELA, Nelson, *Un long chemin vers la liberté* [*Long Walk to Freedom*, 1994], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Fayard, 1995. ESSAI.
- NGEMA, Mbongeni et al., *Lève-toi, Albert !* [extrait de *Wosa, Albert!*, 1981], traduit de l'anglais par Denise Coussy, Les Temps modernes n°595 (novembre-décembre), 1995. THEATRE.
- NYATSUMBA, Kaizer, « Fin d'été » [« The Night the Rain Fell », ??], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Les Temps modernes* n°585 (novembre-décembre), 1995. NOUVELLE.

- MAGNIER, Bernard (dir.), *Poèmes d'Afrique au Sud du Sahara* (anthologie), Arles, Actes Sud/Unesco, 1995. POESIE.

- WICOMB, Zoë, « Un vrai gentleman » [« Bowl Like Hole », ??], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Les Temps modernes* n°585, novembre-décembre 1995. NOUVELLE.

- McLURE, James, *Le cochon qui fume* [*The Steam Pig*, 1971], traduit de l'anglais par Didier Laudauer, Paris, Gallimard, collection « Série noire », 1995. ROMAN POLICIER.

- BRINK, André, *Les imaginations du sable* [*Imaginations of Sand*, 1996], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1996. ROMAN.

- GORDIMER, Nadine, *L'écriture et l'existence* [*Writing and Being*, 1995], traduit de l'anglais par Claude Wauthier et Fabienne Tessière, Paris, Plon, 1996. ESSAI.

- GORDIMER, Nadine, *Personne pour m'accompagner* [*None to Accompany Me*, 1994], traduit de l'anglais par Pierre Boyer, Paris, Plon, 1996. ROMAN.

- HOPE, Christopher, *Serenity House ou Les vieux jours de l'ogre* [*Serenity House*, 1992], traduit de l'anglais par Annick Le Goyat, Arles, Actes Sud, 1996. ROMAN.

- MDA, Zakes, *La route* [*The Road*, 1982], traduit de l'anglais par Nadine Gassie, Montpellier, Maison Antoine-Vitez, 1996. THEATRE.

- SPARKS, Allister, *Demain est un autre pays* [*Tomorrow is an Other Country*, 1995], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Paris, Ifrane, 1996. ESSAI.

- McLURE, James, *Le fic à la chenille* [*The Caterpillar Cop*, 1972], traduit de l'anglais par Daniel Lemoine, Paris, Gallimard, collection « Série noire », 1996. ROMAN POLICIER.

- HEAD, Bessie, *La saison des pluies* [*When Rain Clouds Gather*, 1968], traduit de l'anglais par Christian Surber, Genève, Zoé, 1997. ROMAN.

- HEAD, Bessie, *Marou* [*Maru*, 1971], traduit de l'anglais par Christian Surber, Genève, Zoé, 1997. ROMAN.

- KOZAIN, Rustum, « Bongweni », traduit de l'anglais par Jacques Alvarez-Péreyre, *Bulletin de Lettre Internationale* n°9, automne 1997. NOUVELLE.

- LANGA, Mandla, « Chukwa » [« Chukwa », ?], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Bulletin de Lettre internationale* n°9, automne 1997. NOUVELLE.

- NDEBELE, Njabulo, « Littérature après l'apartheid » [??, ??], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Bulletin de Lettre internationale* n°9, automne 1997. ESSAI.
- NYATSUMBA, Kaizer, « On aura tout vu » [« And Now This », 1995], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Le Monde diplomatique*, mars 1997. NOUVELLE.
- PADAYACHEE, Deena, « Les nouveaux occupants » [« The Guests », ??], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Bulletin de Lettre internationale* n°9, automne 1997. NOUVELLE.
- PLAATJE, Sol. T., *Mbudi* [Mbudi, 1930], traduit de l'anglais par Jean Sévry, Arles, Actes Sud, 1997. ROMAN.
- VLADISLAVIC, Ivan, *Portés disparus* [Missing Persons, 1993], traduit de l'anglais par Julie Sibony et Jean-Pierre Richard, Bruxelles, Éditions Complexe, 1997. NOUVELLES.
- VLADISLAVIC, Ivan, « Le jour où mes mains ont pris feu » [??, ??], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, *Bulletin de Lettre Internationale* n°9, automne 1997. NOUVELLE.
- GORDIMER, Nadine, *L'arme domestique* [The House Gun, 1998], traduit de l'anglais par Fabienne Tessièrre, Paris, Plon, 1998. ROMAN.
- GALGUT, Damon, *La faille* [The Quarry, 1995], traduit de l'anglais par Hélène Papot, Paris, Verticales (Gallimard), 1998. ROMAN.
- HOPE, Christopher, *À travers l'Angleterre mystérieuse* [Darkest England, 1996], traduit de l'anglais par Annick Le Goyat, Arles, Actes Sud, 1998. ROMAN.
- BOWIE, Beryl, *Un vélo dans la tête* [Pedal me Faster, 1995], traduit de l'anglais par Valérie Morlot-Duhoux, Paris, Dapper, collection « Jeunesse », 1998. ROMAN.
- KINGWILL, Phillida, *Le message de l'aigle noir* [The Message of the Black Eagle, 1988], traduit de l'anglais par Valérie Morlot-Duhoux, Paris, Dapper, collection « Jeunesse », 1998. ROMAN.
- MANAKA, Matsemela, *Le retour* [Ekhaya, 1990], traduit de l'anglais par Jacques Alvarez-Péreyre, Besançon Les Solitaires intempestifs, 1998. THEATRE.
- NICOL, Mike, *Le cavalier* [Horseman, 1994], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, 1998. ROMAN.
- BRINK, André, *Retour au Jardin du Luxembourg : Littérature et politique en Afrique du Sud 1982-1998* [Reinventing a Continent, essais 1982-1998, 1998], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1999. ESSAI.

- COETZEE, John Maxwell, *Scènes de la vie d'un jeune garçon* [*Boyhood : Scenes from a Provincial Life*, 1997], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, 1999. AUTOBIOGRAPHIE.
- BRINK, André, *Le vallon du diable* [*Devil's Valley*, 1998], traduit de l'anglais par Bernard Turtle, Paris, Stock, 1999. ROMAN.
- FUGARD, Athol, Mutloatse, Mothobi, *Théâtre des townships* [*The Island, Sizwe Banzi is Dead, The Suit*, 1993], adapté de l'anglais par Marie-Hélène Estienne, Arles, Actes Sud, 1999. THEATRE.
- MDA, Zakes, *Le pleureur* [*Ways of Dying*, 1995], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Dapper, 1999. ROMAN.

Années 2000

- BRINK, André, *Les droits du désir* [*The Rights of Desire*, 2000], traduit de l'anglais par Bernard Tuttle, Paris, Stock, 2000. ROMAN.
- AFRICA, Tatamkhulu, « Au creux », Résistances, traduction de l'anglais relue et révisée par Denis Hirson, in *Les cahiers de Royaumont* n°18, 2000. POESIE.
- DANGOR, Achmat, *La malédiction de Kafka* [*Kafka's Curse*, 1997], traduit de l'anglais par Maryse Leynaud, Paris, Mercure de France, 2000. ROMAN.
- GORDIMER, Nadine, *Vivre dans l'espoir et dans l'histoire : Notes sur notre siècle* [*Living in Hope and History : Notes from Our Century*, 1999], traduit de l'anglais par Claude Wauthier et Fabienne Tessière, Paris, Plon, 2000. ESSAI.
- KROG, Antjie, « Ma dernière peau », traduit de l'afrikaans (révisé et complété par Denis Hirson), Résistances, in *Les cahiers de Royaumont* n°18, 2000. POESIE.
- WICOMB, Zoë, *Une clairière dans le bush* [*You Can't Get Lost in Cape Town*, 1987], traduit de l'anglais par Lise Brossard, Paris, Le Serpent à Plumes, 2000. NOUVELLES.
- HEAD, Bessie, *Contes de la tendresse et du pouvoir* [*Tales of Tenderness and Power*, 1989], traduit de l'anglais par Christian Surber, Paris, Zoé, 2000. NOUVELLES.
- COURTENAY, Brice, *La puissance de l'ange* [*The Power of the One*, 1989], traduit de l'anglais par Agnès Gattegno, Paris, Belfond, 2000. ROMAN.

- COURTENAY, Bryce, *Jessica* [*Jessica*, 1998], traduit de l'anglais par ??, Paris, Jean-Claude Lattès, collection « Romans étrangers », 2000. ROMAN.
- SAUNDERS, Robin, *Clône n°7* [*Sons of Anubis*, 1998], traduit de l'anglais par Valérie Morlot, Paris, Dapper, collection « Au bout du monde », 2001. ROMAN JEUNESSE.
- DANGOR, Achmat, « Afrique du Sud : l'intouchable cœur de Jimmy » [??, ??], traduit de l'anglais par Maryse Leynaud, Paris, *Autodafe* n°2, automne 2001. NOUVELLE.
- HIRSON, Denis (dir.), *Poèmes d'Afrique du Sud* (anthologie), traduit de l'afrikaans par Georges Lory et de l'anglais par Katia Wallisky, Arles/Paris, Actes Sud/Unesco, 2001. POESIE.
- COETZEE, John Maxwell, *Disgrâce* [*Disgrace*, 1999], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, 2001. ROMAN.
- DUIKER, Sello, « La douce violence des rêves » [extrait de *The Quiet Violence of Dreams*, 2001], traduit de l'anglais par Sabine Cessou, *Africultures* n°40, septembre 2001. EXTRAIT DE ROMAN.
- HOPE, Christopher, *Le roi des horloges* [*Signs of the Heart*, 1999], traduit de l'anglais par Annick Le Goyat, Arles, Actes Sud, 2001. ROMAN.
- SLOVO, Gillian, *Poussière rouge* [*Red Dust*, 2000], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Christian Bourgois, 2001. ROMAN.
- VLADISLAVIC, Ivan, « BendelSchlemihl » [??, ??], traduit par Jean-Pierre Richard, Paris, Maison de la Villette, 2001. OPERA.
- KOHLER, Sheila, *Splash* [*Cracks*, 1999], traduit de l'anglais par Michèle Hechter, Paris, Gallimard, collection « Haute enfance », 2001. ROMAN.
- GORDIMER, Nadine, *La voix douce du serpent* [*Selected Stories*, 1953], traduit de l'anglais par Pierre Boyer, Julie Dufour, Dominique Dussidour et al., Paris, Plon, 2002. NOUVELLES.
- GORDIMER, Nadine, *Un amant de fortune* [*The Pick Up*, 2001], traduit de l'anglais par Georges Lory, Paris, Grasset, 2002. ROMAN.
- MEYER, Deon, *Jusqu'au dernier* [*Feniks*, 1996], traduit de l'anglais 1 par Robert Pépin, Paris, Le Seuil, collection « Seuil policiers », 2002. ROMAN POLICIER.

1. Tous les romans de Deon Meyer ont d'abord été écrits et publiés en afrikaans ; les éditions françaises sont en revanche traduites des traductions anglaises.

- VAN NIEKERK, Marlene, *Triomf* [*Triomf*, 1994], traduit de l'afrikaans par Donald Moerdijk, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube/Éditions d'En Bas, 2002. ROMAN.

- GORDIMER, Nadine, *Le magicien africain*, anthologie de nouvelles traduites par Pierre Boyer, Julie Damour, Fabienne Tessière et Claude Wauthier, Paris, Plon, 2003. NOUVELLES.

- BRINK, André, *Au-delà du silence* [*The Other Side of Silence*, 2002], traduit de l'anglais par Bernard Turtle, Paris, Stock, 2003. ROMAN.

- COETZEE, John Maxwell, *Vers l'âge d'homme* [*Youth*, 2002], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, 2003. AUTOBIOGRAPHIE.

- DANGOR, Achmat, *En attendant Leila* [*Waiting for Leila*, 1981], traduit de l'anglais par Valérie Morlot-Duhoux, Paris, Dapper, 2003. NOUVELLE.

- MEYER, Deon, *Les soldats de l'aube* [*Dead at Daybreak*, 2000], traduction anglaise de Orion de l'afrikaans, traduit de l'anglais par Robert Pépin, Paris, Le Seuil, collection « Seuil policiers », 2003. ROMAN POLICIER.

- MPHAPHELE, Es'kia, *Chirundu* [*Chirundu*, 1979], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Dapper, 2003. ROMAN.

- BREYTENBACH, Breyten, *Lady One : d'amour et autres poèmes* [*Lady One*, 2000], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Léo Scheer/Melville, 2004. POESIE.

- COETZEE, John Maxwell, *Elizabeth Costello : huit leçons* [*Elizabeth Costello: Eight Lessons*, 2003], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, le Seuil, 2004. ROMAN.

- DANGOR, Achmat, *Fruit amer* [*Bitter Fruit*, 2001], traduit de l'anglais par Pierre-Marie Finkelstein, Paris, Mercure de France, 2004. ROMAN.

- DESOTHO, Lewis, *Les larmes viendront plus tard* [*A Blade of Glass*, 2003], traduit de l'anglais par Claude et Jean Demanuelli, Paris, Plon, 2004. ROMAN.

- KROG, Antjie, *La douleur des Mots* [*Country of my Skull*, 1998], traduit de l'anglais par Georges Lory, Arles, Actes Sud, 2004. ESSAI.

- KROG, Antjie, *Ni pillard, ni fuyard. Poèmes 1969-2003*, poèmes choisis et traduits de l'afrikaans par Georges Lory, Cognac, Le temps qu'il fait, 2004. POESIE.

- MDA, Zakes, *La madone d'Excelsior* [*The Madonna of Excelsior*, 2001], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, 2004. ROMAN.
- NICOL, Mike, *La tapisserie à l'ibis* [*The Ibis Tapestry*, 1998], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, collection « Cadre vert », 2004. ROMAN.
- SCHOEMAN, Karel, *La saison des adieux* [*Afskeid en Vertrek*, 1990], traduit de l'afrikaans par Pierre-Marie Finkelstein, Paris, Phébus, 2004. ROMAN.
- SCHONSTEIN PINNOCK, Patricia, *Skyline* [*Skyline*, 2000], traduit de l'anglais par Brice Matthieuissent, Paris, L'Écluse, 2004. ROMAN.
- TUTU, Desmond, *Amnistier l'apartheid, travaux de la commission Vérité et Réconciliation* [extrait de *Truth and Reconciliation Commission, Final Report*], édition bilingue établie par Philippe-Joseph Salazar, Paris, Le Seuil, collection « L'Ordre philosophique », 2004. ESSAI.
- VAN WOERDEN, Henk, *La bouche pleine de vers de terre* [*Een mond volgas*, 1998], traduit du néerlandais par Pierre-Marie Finkelstein, Arles, Actes Sud, 2004. ROMAN.
- VLADISLAVIC, Ivan, « Le banc réservé aux Blancs » [« The Whites Only Bench » ?], traduit de l'anglais par Christian Surber, Genève, Zoé, 2004. NOUVELLE.
- COLLEN, Lindey, *Une affaire de femmes* [*Getting Rid of It*, 1997], traduit de l'anglais par Pascale Blanchard, Paris, Dapper, 2004. ROMAN.
- WILLIAMS, Michael, *Le ventre du crocodile* [Crocodile Burning, 1992], traduit de l'anglais par Valérie Morlot, Paris, Dapper, 2004. ROMAN.
- GORDIMER, Nadine, *Pillage* [*Loot*, 2003], traduit de l'anglais par Georges Lory, Paris, Grasset, 2004. NOUVELLES.
- MEYER, Deon, *L'âme du chasseur* [*The Heart of the Hunter*, 2002], traduit de l'anglais par Estelle Roudet, Paris, Le Seuil, collection « Seuil policiers », 2005. ROMAN POLICIER.
- VLADISLAVIC, Ivan, *Les monuments de la propagande* [*Propaganda by Monuments & Other Stories*, 1996], traduit de l'anglais par Christian Surber, Paris, Zoé, 2005. NOUVELLES.
- VAN HEERDEN, Etienne, *Un long silence* [*Die swye van Mario Salviati, 'n roman*, 2000], traduit de l'afrikaans par Donald Moerdijk, Paris, Phébus, 2005. ROMAN POLICIER.
- GORDIMER, Nadine, *Raconter des histoires* [??, ??], traduit de l'anglais par ??, Paris, Grasset, 2005. NOUVELLES.

- BREYTENBACH, Breyten, *Le cœur-chien* [*Dog Heart. A Travel Memoir*, 1998], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Actes Sud, collection « Un endroit où aller », 2005. ROMAN.
- SCHOEMAN, Karel, *Retour au pays bien-aimé* [*Na die Geliefde Land*, 1972], traduit de l'afrikaans par Pierre-Marie Finkelstein, Paris, Phébus, 2006. ROMAN.
- DESPREEZ, Louis-Ferdinand, *La mémoire courte*, en français, Paris, Phébus, 2006. ROMAN POLICIER.
- POLAND, Marguerite, *Cantique pour Grace* [*Recessional for Grace*, 2003], traduit de l'anglais par Sophie Manceau, Paris, Fayard, 2006. ROMAN.
- COETZEE, John Maxwell, *L'homme ralenti* [*Slow Man*, 2005], traduit de l'anglais par Catherine Lauga du Plessis, Paris, Le Seuil, collection « Cadre Vert », 2006. ROMAN.
- MDA, Zakes, *Au pays de l'ocre rouge* [*The Heart of Redness*, 2000], traduit de l'anglais par Catherine Glenn-Lauga, Paris, Le Seuil, collection « Cadre vert », 2006. ROMAN.
- BRINK, André, *L'amour et l'oubli* [*Before I forget*, 2004], traduit de l'anglais par Bernard Turle, Paris, Actes Sud, collection « Lettres africaines », 2006. ROMAN.
- BRINK, André, *L'insecte missionnaire* [*Praying Mantis*, 2005], traduit de l'anglais par Bernard Turle, Paris, Actes Sud, collection « Lettres africaines », 2006. ROMAN.
- VLADISLAVIC, Ivan, *La vue éclatée* [*The Exploded View*, 2004], traduit de l'anglais par Christian Surber, Paris, Zoé, 2007. NOUVELLES.
- GORDIMER, Nadine, *Bouge-toi !* [*Get a Life*, 2005], traduit de l'anglais par ??, Paris, Grasset, 2007. ROMAN.
- MEYER, Deon, *Le pic du diable* [*Devil's Peak*, 2004], traduit de l'anglais par Estelle Roudet, Paris, Le Seuil, collection « Seuil policiers », 2007. ROMAN POLICIER.
- BRINK, André, *La porte bleue* [*The Blue Door*, 2006], traduit de l'anglais par Bernard Turle, Paris, Actes Sud, collection « Lettres africaines », 2007. ROMAN.
- BREYTENBACH, Breyten, *L'étranger intime* [*Intimate Stranger, A Writing Book*, 2009], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Actes Sud, collection « Un endroit où aller », 2007. ESSAI.
- HEYNS, Michiel, *Le passager récalcitrant* [*The Reluctant Passenger*, 2003], traduit de l'anglais par Béatrice Roudet et Sylvie Schneider, Paris, Jean-Claude Lattès, 2007. ROMAN.

- BALFOUR, Sandy, *Vulnérable à cœur* [*Vulnerable in Heart*, 2005], traduit de l'anglais par Frédéric Haydar, Paris, Jean-Claude Lattès, collection « Essais et documents », 2007. ROMAN.
- DESPREZ, Louis-Ferdinand, *Le Noir qui marche à pied*, en français, Paris, Phébus, 2008. ROMAN POLICIER.
- WICOMB, Zoë, *Des vies sans couleur* [*Playing in the Light*, 2006], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Phébus, 2008. ROMAN.
- COETZEE, John Maxwell, *Paysage sud-africain* [« The Picturesque, The Sublime, and The South African Landscape », extrait de *White Writing. On the Culture of Letters in South Africa*, 1988], traduit de l'anglais par Anne-Laure Jourdain, Paris, Éditions Verdier, 2008. ESSAI.
- COETZEE, John Maxwell, *Journal d'une année noire* [*Diary of a Bad Year*, 2007], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, collection « Cadre vert », 2008. ROMAN.
- MEYER, Deon, *Lemmer, l'invisible* [*Blood Safari*, 2009], traduit de l'anglais par Estelle Roudet, Paris, Le Seuil, collection « Seuil policiers », 2008. ROMAN POLICIER.
- BREYTENBACH, Breyten, *L'empreinte des pas sur la terre* [*A Veil of Footsteps. Memoir of a Nomadic Fictional Character*, 2008], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Actes Sud, collection « Lettres africaines », 2008. ROMAN.
- SCHOEMAN, Karel, *Cette vie* [*Hierdie lewe*, 1993], traduit de l'afrikaans par Pierre-Marie Finkelstein, Paris, Phébus, 2009. ROMAN.
- VLADISLAVIC, Ivan, *Clés pour Johannesburg* [*Portrait with Keys. Joburg & what-what*, 2006], traduit de l'anglais par Nida et Christian Surber, Paris, Zoé, collection « Écrits d'ailleurs », 2009. ESSAI.
- GORDIMER, Nadine, *Beethoven avait un seizième de sang noir* [*Beethoven Was One-Sixteenth Black*, 2007], traduit de l'anglais par Georges Lory, Paris, Grasset 2009. NOUVELLES.
- BREYTENBACH, Breyten, *Outre-voix/Voice Over* [*Oorblyfsel. Op reis in gesprek met Magmoed Darwiesj / Voice Over*, 2009], traduit de l'afrikaans par Georges Lory, Paris, Actes Sud, 2009. POESIE.
- VAN WOERDEN, Henk, *Outremer* [*Ultramarijn*, 2005], traduit du néerlandais par Annie Kroon, Paris, Actes Sud, collection « Lettres néerlandaises », 2009. ROMAN.
- STANLEY, Michael, *Un festin de hyènes* [*A Carrion Death*, 2008], traduit de l'anglais par Nicolas Thiberville, Paris, Jean-Claude Lattès, collection « Thrillers », 2009. ROMAN POLICIER.

Années 2010

- COETZEE, John Maxwell, *L'été de la vie* [*Summertime*, 2009], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, collection « Cadre vert », 2010. AUTOBIOGRAPHIE.

- MEYER, Deon, *Treize heures* [*Thirteen Hours*, 2008], traduit de l'anglais par Estelle Roudet, Paris, Le Seuil, collection « Seuil policier », 2010. ROMAN POLICIER.

- BRINK, André, *Mes bifurcations* [*A Fork in the Road*, 2009], traduit de l'anglais par Bernard Tuttle, Paris, Actes Sud, collection « Lettres africaines », 2010. ESSAI.

- NKOSI, Lewis, *Mandela et moi* [*Mandela's Ego*, 2006], traduit de l'anglais par Charlotte Woillez, Paris, Actes Sud, collection « Lettres africaines », 2010. ROMAN.

- BEHR, Mark, *L'odeur des pommes* [*The Smell of Apples*, 1993], traduit de l'anglais par Pierre Gugliemina, Paris, Jean-Claude Lattès, 2010. ROMAN.

- MOELE, Kgebetli, *Chambre 207* [*Room 207*, 2006], traduit de l'anglais par David König, Paris, Yago, 2010. ROMAN.

- MHLONGO, Niq, *After Tears* [*After Tears*, 2007], traduit de l'anglais par Laura Derajinski, Paris, Yago, 2010. ROMAN.

- DUIKER, Kabelo Sello, *13 Cents* [*13 Cents*, 2000], traduit de l'anglais par Laura Derajinski, Paris, 2010. ROMAN.

- STANLEY, Michael, *La seconde mort de Tinubu* [*The Second Death of Goodluck Tinubu*, 2009], traduit de l'anglais par Nicolas Thiberville, Paris, Jean-Claude Lattès, collection « Thrillers », 2011. ROMAN POLICIER.

- VLADISLAVIC, Ivan, *Folie* [*The Folly*, 1993], traduit de l'anglais par Aurélie Lenoir, Paris, Zoé, 2012. ROMAN.

- GORDIMER, Nadine, *Récits de vie, 1954-2008* [*Life Times: Stories, 1952-2007*, 2011], traduit de l'anglais par Philippe Delamare, Paris, Grasset, collection « Documents étrangers », 2012. ESSAI.

- LAZAR, Alan, *Nez au vent* [*Roam*, 2011], traduit de l'anglais par Carole Delporte, Paris, Jean-Claude Lattès, collection « Romans étrangers », 2012. ROMAN.

- SMITH, Greg, *Pourquoi j'ai quitté Goldman Sachs* [*Why I left Goldmann Sachs*, 2012], traduit de l'anglais par Johan Frederik Hel Guedj, Paris, Jean-Claude Lattès, collection « Essais et documents », 2012. AUTOBIOGRAPHIE, ESSAI.

ANNEXES

- HEYNS, Michiel, *La dactylographe de M. James* [*The Typewriter's Tale*, 2005], traduit de l'anglais par Françoise Adelstain, Paris, Philippe Rey, collection « Littérature étrangère », 2012. ROMAN.
- BEHR, Mark, *Les rois du paradis* [*Kings of The Water*, 2009], traduit de l'anglais par Dominique Defert, Paris, Jean-Claude Lattès, 2013. ROMAN.
- MEYER, Deon, *7 jours* [*7 Days*, 2012], traduit de l'anglais par Estelle Roudet, Paris, Le Seuil, collection « Le Seuil policiers », 2013. ROMAN POLICIER.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus théorique (par auteurs)

- ALVAREZ-PÉREYRE, Jacques, « Traductions et perceptions : les Français et la littérature sud-africaine », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu-Karthala, 1990.
- ALVAREZ-PÉREYRE, Jacques, *Les guetteurs de l'aube – Poésie et apartheid*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1979.
- BOMSEL, Olivier, « Les matières premières de l'Afrique australe sont-elles encore stratégiques ? », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu/Karthala, 1990.
- BRUCKNER, Pascal, *Le sanglot de l'homme blanc*, Paris, Le Seuil, 1983.
- CASANOVA, Pascale, *La république mondiale des lettres*, Paris, Le Seuil, 1999.
- COULON, Virginie, *Bibliographie francophone de littérature africaine*, Vanves, EDICEF/AUPELF (universités francophones), 1994.
- COUSSY, Denise, *Littératures de l'Afrique anglophone*, Paris, Édisud, collection « Les écritures du Sud », 2007.
- COUSSY, Denise, *La littérature africaine moderne au Sud du Sahara*, Paris, Karthala, 2000.
- CURREY, James, *Quand l'Afrique réplique – La collection « African Writers » et l'essor de la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- FAUVELLE-AYMAR, François-Xavier, *Histoire de l'Afrique du Sud*, Paris, Le Seuil, collection « L'univers historique », 2006.
- GORDIMER, Nadine, *The Essential Gesture – Writings, Politics & Places*, London, Penguin Books, 1988.
- HUET-HAUPT, Ludivine, « Traduire l'Afrique du Sud post-apartheid : quelle approche ? » in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n° 6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.
- KUNNIE, Julian, review on Biko Steve, *I Write What I Like*, Arizona (?), H-S Africa, juillet 2007.

Littérature sud-africaine : sa transmission éditoriale en France

- LORY, Georges, *L'Afrique du Sud*, Paris, Karthala/RFI, 2010.
- LORY, Georges, « En France, qui s'intéresse à l'Afrique du Sud ? », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu/Karthala, 1990.
- MAIRE, Jacques et DARBON, Dominique, « L'Église catholique et les catholiques français face à l'apartheid », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu/Karthala, 1990.
- MOERDIJK, Donald, « Crossing frontiers, changing trajectories? Renewal of literature in post-apartheid South-Africa », in *Ten Years of democratic South Africa – Transition accomplished ?*, dirigé par Aurelia Wa Kabwe-Sagatti, Nicolas Pėjout et Philippe Guillaume, *Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°8, 2006.
- NAUDÉ, Charl-Pierre, « A Road Going Both Ways », in *Translation – Transnation, Dix ans d'échanges littéraires entre la France et l'Afrique du Sud*, numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard, *Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6, 2005.
- N'DIAYE Tidiane, *Par-delà les ténèbres blanches*, Paris, Gallimard, 2010.
- RICARD, Alain, *Littératures d'Afrique noire – Des langues aux livres*, Paris, CNRS/Karthala, 1995.
- RICHARD, Jean-Pierre, « Bibliographie des littératures africaines en traduction française (1994-2004) » in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.
- RICHARD, Jean-Pierre, « L'autre source : Le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.
- RICHARD, Jean-Pierre, « Translation of African Literature: A German Model ? », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.
- SADA, Hugo, « Les intérêts militaires et géostratégiques en Afrique australe », Daniel C. Bach, in *La France et l'Afrique du Sud*, Paris, Credu/Karthala, 1990.
- SÉVRY, Jean, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007.
- SÉVRY, Jean, *Afrique du Sud – Ségrégation et littérature*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- WAFAROWA, Brian, « Publishing after a Decade of Democracy », in *Translation-Transnation, Les nouveaux cahiers de l'IFAS* n°6 (numéro spécial dirigé par Jean-Pierre Richard), août 2005.

Thèse

- BREYSSE, Serge, *Édition et roman : conditions et ressorts de l'innovation dans la nouvelle littérature en anglais de l'Afrique du Sud démocratique*, La Réunion, Université de la Réunion, 2007.

Corpus littéraire

- BEHR, Mark, *L'odeur des pommes* [*The Smell of Apples*, 1993], traduit de l'anglais par Pierre Gugliemina, Paris, Jean-Claude Lattès, 2010.

- BREYTENBACH, Breyten, *Mouroir : notes-miroir pour un roman* [*Mouroir*, 1983], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, collection « Nouveau cabinet Cosmopolite », 1983.

- BREYTENBACH, Breyten, *Confession véridique d'un terroriste albinos* [*True Confession of an Albino Terrorist*, 1983], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, collection « Nouveau cabinet Cosmopolite », 1984.

- BRINK, André, *Au plus noir de la nuit* [*Looking on Darkness*, 1974], traduit de l'anglais par Robert Fouques-Duparc, Paris, Stock, 1976.

- BRINK, André, *Un instant dans le vent* [*An Instant in the Wind*, 1976], traduit de l'anglais par Robert Fouques-Duparc, Paris, Stock, 1978.

- BRINK, André, *Une saison blanche et sèche* [*A Dry White Season*, 1979], traduit de l'anglais par Robert Fouques-Duparc, Paris, Stock, collection « Nouveau cabinet Cosmopolite », 1980.

- BRINK, André, *Un acte de terreur. Tome I : Nina* [*An Act of Terror*, 1991], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1991.

- COETZEE, John Maxwell, *Michael K., sa vie, son temps* [*Life and Times of Michael K*, 1983], traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Le Seuil, collection « Points », 1985.

- COETZEE, John Maxwell, *Au cœur de ce pays* [*In the Heart of the Country*, 1976], traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Maurice Nadeau, 1985.

- COETZEE, John Maxwell, *En attendant les barbares* [*Waiting for the Barbarians*, 1980], traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Le Seuil, 1987.

- COETZEE, John Maxwell, *Scènes de la vie d'un jeune garçon* [*Boyhood: Scenes from a Provincial Life*, 1997], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, 1999.

Littérature sud-africaine : sa transmission éditoriale en France

- COETZEE, John Maxwell, *Vers l'âge d'homme* [*Youth*, 2002], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, 2003.
- COETZEE, John Maxwell, *L'homme ralenti* [*Slow Man*, 2005], traduit de l'anglais par Catherine Lauga du Plessis, Paris, Le Seuil, collection « Cadre Vert », 2006.
- COETZEE, John Maxwell, *L'été de la vie* [*Summertime*, 2009], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Le Seuil, collection « Cadre vert », 2010.
- DANGOR, Achmat, *En attendant Leila* [*Waiting for Leila*, 1981], traduit de l'anglais par Valérie Morlot-Duhoux, Paris, Dapper, 2003.
- DUIKER, Kabelo Sello, *13 Cents* [*13 Cents*, 2000], traduit de l'anglais par Laura Derajinski, Paris, 2010.
- EBERSOHN, Wessel, *La nuit divisée* [*Divide the Night*, 1981], traduit de l'anglais par Hélène Prouteau, Paris, Crapule Productions, 1988.
- GALGUT, Damon, *The Good Doctor*, London, Atlantic Books, 2003.
- HEAD, Bessie, *Contes de la tendresse et du pouvoir* [*Tales of Tenderness and Power*, 1989], traduit de l'anglais par Christian Surber, Paris, Zoé, 2000.
- KROG, Antjie, *La douleur des Mots* [*Country of my Skull*, 1998], traduit de l'anglais par Georges Lory, Arles, Actes Sud, 2004.
- MDA, Zakes, *Le pleureur* [*Ways of Dying*, 1995], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Dapper, 1999.
- MHLONGO, Niq, *After Tears* [*After Tears*, 2007], traduit de l'anglais par Laura Derajinski, Paris, Yago, 2010.
- MOELE, Kgebetli, *Chambre 207* [*Room 207*, 2006], traduit de l'anglais par David König, Paris, Yago, 2010.
- MPHAAHLE, Es'kia, *Chirundu* [*Chirundu*, 1979], traduit de l'anglais par Catherine Lauga-du-Plessis, Paris, Dapper, 2003.
- NDEBELE, Njabulo S., *Fools* [*Fools*, 1985], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Bruxelles, Éditions Complexe, collection « L'Heure furtive », 1992.
- NDEBELE, Njabulo S., *Mon oncle* [*Uncle*, 1985], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard, Bruxelles, Éditions Complexe, collection « L'Heure furtive », 1993.
- NKOSI, Lewis, *Mandela et moi* [*Mandela's Ego*, 2006], traduit de l'anglais par Charlotte Woillez, Paris, Actes Sud, collection « Lettres africaines », 2010.
- PATON, Alan, *Pleure, Ô pays bien-aimé* [*Cry, The Beloved Country*, 1948], traduit de l'anglais par Denise van Moppès, Paris, Albin Michel, 1950.

BIBLIOGRAPHIE

- SCHOEMAN, Karel, *Cette vie* [*Hierdie lewe*, 1993], traduit de l'afrikaans par Pierre-Marie Finkelstein, Paris, Phébus, 2009.
- SLOVO, Gillian, *Poussière rouge* [*Red Dust*, 2000], traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Christian Bourgois, 2001.
- VAN NIEKERK, Marlene, *Triomf* [*Triomf*, 1994], traduit de l'afrikaans par Donald Moerdijk, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube/Éditions d'En Bas, 2002.
- VLADISLAVIC, Ivan, *La vue éclatée* [*The Exploded View*, 2004], traduit de l'anglais par Christian Surber, Paris, Éditions Zoé, 2007.

Bandes dessinées

- BOTES, Conrad et Joe DOG, *BitterKomix*, Paris, L'Association, 2009.
- PRATT, Hugo, *Cato Zoulou*, Paris, Casterman, 1990.

Articles de presse (par ordre de publication)

- RICHARD, Jean-Pierre, *D'une littérature de libération à la liberté de créer* – Le Monde diplomatique, 1er juin 1994.
- BRAECKMAN, Colette, *Les chantiers de la reconstruction – État de grâce à Pretoria, mais le temps presse* – Le Monde diplomatique, 1er juin 1994.
- NOIVILLE, Florence, *Nadine Gordimer, l'«Africaine blanche»* – Le Monde, 10 juin 1994.
- GORDIMER, Nadine, *Autre monde* – Le Monde diplomatique, 1er avril 1995.
- MARTIN, Christine, *Après l'apartheid, réécrire l'histoire* – Le Monde diplomatique, 1er octobre 1996.
- RIETSCH, Hélène, *Un art pluriel* – Sud Ouest, 7 mai 1997.
- BEDARIDA, Catherine, *La parole des antihéros* – Le Monde, 10 octobre 1997.
- CHAMBON, Frédéric, *Heurs et malheurs de l'édition* – Le Monde, 10 octobre 1997.
- CHAMBON, Frédéric, *La littérature sud-africaine à la recherche d'un nouveau langage* – Le Monde, 10 octobre 1997.
- DE GAUDEMAR, Antoine, *Expressions d'Afrique* – Libération, 4 décembre 1997.

Littérature sud-africaine : sa transmission éditoriale en France

- BEDARIDA, Catherine, *La créativité africaine se nourrit des désillusions du continent* – Le Monde, 11 mars 1998.
- MARTIN, Isabelle, *Fureur de lire : L'exil est parfois un royaume* – Le Temps, 25 septembre 1999.
- HASKI, Pierre, *L'Afrique dans le noir* – Libération Livres, 18 novembre 1999.
- HAUBRUGE, Pascale, *Nadine Gordimer écrit pour dire la vérité* – Le Soir, 16 octobre 2002.
- REROLLE, Raphaëlle, *Les enfants dégénérés de l'apartheid* – Le Monde, 17 mai 2002.
- HAUBRUGE, Pascale, *Cette littérature africaine qui n'existe pas...* – Le Soir, 12 juin 2002.
- SENE, Nabo, *Une nouvelle génération prend la plume* – Universalité de la littérature africaine – Le Monde diplomatique, 1er juillet 2002.
- LEVY, Elias, *L'inlassable combat de Nadine Gordimer* – La Presse, 8 décembre 2002.
- BARBANCEY, Pierre, *Culture. Les artistes, qu'ils soient noirs, blancs ou métis, [...] lutte contre l'apartheid* – L'Humanité, 10 avril 2004.
- RIGOULET, Laurent, *Afrique du Sud. La génération post-apartheid – Livres pour quoi faire ?* – Télérama, 1er mai 2004.
- CLAVEL, André, *L'Éden africain transformé en poudrière* – Lire, 1er septembre 2004.
- NOIVILLE, Florence, *Karel Schoeman ou la littérature sud-africaine libérée des cicatrices de l'apartheid* – Le Monde des livres, 10 septembre 2004.
- CLAVEL, André, *L'Afrique du Sud malade* – Le Temps, 30 avril 2005.
- DELAROCHE, Philippe, *Il faudrait inventer le rire impérissable* – Lire, 1er octobre 2005.
- CHANDA, Tirthankar, *Écrire signifie aussi que l'on existe* – Manière de voir, 1er février 2005.
- ROBERT, Arnaud, *Le retour du roman noir* – Le Temps, 25 février 2006.
- LUBABU, M. K. Tshitenge, *Écrivain blanc broie du noir* – Jeune Afrique (Internet), 07 novembre 2006.
- DONAIDO, Rachel, *Rencontre avec les écrivains de l'après-apartheid* – Courrier international (The New York Times), 16 mai 2007.
- ARMEL, Alette, *La face cachée du prix Nobel* – Le Magazine littéraire, 1er novembre 2007.

BIBLIOGRAPHIE

- QUIRINY, Bernard, *Lettres sud-africaines* – Le Magazine Littéraire, 1er janvier 2008.
- ELIARD, Astrid, *Le visage pâle de l'Afrique* – Le Figaro, 23 octobre 2008.
- CLAVEL, André, *Le monde selon J.C.* – Lire, 1er novembre 2008.
- BOUILLET, Clarisse, *Bulles arc-en-ciel* – Jeune Afrique (Internet), 20 janvier 2009.
- FLAMERION, Thomas, *Le roman de mère-Afrique* – Interview de Christopher Hope – Evéne (site Internet), 29 mars 2009.
- DIOUF, Mamadou, *Sur la modernité noire – Les intellectuels africains et africains-américains* – AllAfrica.com, 13 juillet 2009.
- ANGER, A., *De l'écriture à la libération des papillons* – El Watan (site Internet), 29 juillet 2009.
- GRESH, Alain, *Regards sud-africains sur la Palestine* – Le Monde diplomatique, 1er août 2009.
- *Enjeux et perspectives de l'édition en Afrique – La coédition, principal remède contre les problèmes de la diffusion et du prix du livre* – AllAfrica.com, 10 novembre 2009.
- LIEBAERT, Alexis, *André Brink* – « *Écrire doit être une forme d'outrage* » – Le Magazine Littéraire, 1er janvier 2010.
- DEVARRIEUX, Claire, *Damon Galgut en butte aux démons de l'Afrique du Sud* – Libération, 27 mai 2010.
- *L'anti-apartheid inspire toutes les productions culturelles – La culture sud-africaine reste marquée par l'apartheid* – AllAfrica.com, 23 juin 2010.
- *Disparition de Lewis Nkosi, grande figure de la littérature sud-africaine* – AllAfrica.com, 15 septembre 2010.
- KUFFER, Jean-Louis, *Jean Richard, la même foi pour le livre qu'en Afrique* – 24 Heures, 8 novembre 2010.
- BEN LEBDAÏ, Benaouda, « *Écrivain, un mot trop imposant* » – El Watan (site Internet), 11 décembre 2010.
- *Le roman à l'eau de rose pour lectrices noires débarque en Afrique du Sud* – AFP Infos Économiques, 20 mars 2011.
- LEBDAÏ, Benaouda, *La mémoire de la peau* – El Watan (site Internet), 28 mai 2011.
- *Tendance Polars continent noir* – Le Soir, 29 octobre 2011.
- LIOU, Jean, *L'Afrique du Sud, le pays qui n'achète pas de livres* – AFP journal Internet, 27 décembre 2011.

Littérature sud-africaine : sa transmission éditoriale en France

- LEAUTHIER, Alain, *L'Afrique du Sud, terre de thriller* – Marianne, 25 février 2012.
- *Étude de la Commission européenne, juillet 2012, in L'élève français, ce cancre en langues étrangères*, Le Monde, 22 juillet 2012.
- DE SAINT PERIER, Laurent, *Livre – Gérard De Villiers : « On m'a accusé de racisme mais c'est faux, j'aime l'Afrique »*, Jeune Afrique (site Internet), le 19 septembre 2012.
- SASPORTAS, Valérie, *Au cœur des ténèbres* – Le Figaro, le 21 janvier 2013.
- DERENS, Jacqueline, *En Afrique du Sud, colère des mineurs, déceptions populaires* – Le Monde diplomatique, janvier 2013.
- KHUMALO, Sibongile, *Afrique du Sud : savez-vous dire « air conditionné » en zoulou ?* – AFP, le 9 février 2013.
- *Les crampons de l'apartheid* – El Watan, 16 février 2013.
- *Afrique du Sud : Une start-up redonne le goût de la lecture aux ados* – LePoint.fr, 17 février 2013.
- DANEAU, Jean-Noël, *Littérature : Caryl Férey, prince du polar* – La Dépêche du Midi, le 17 février 2013.
- MICHEL, Nicolas, *Étonnants voyageurs : « Zuma bashing » à Brazzaville* – JeuneAfrique.com, le 18 février 2013.
- THOMANN, Xavier S., *L'autre visage de l'édition en Afrique* – Actualitté, 20 février 2013.
- *Sauvegarde de la langue maternelle* – AllAfrica.com, 24 février 2013.
- DE PRACONTAL, Michel, *Deon Meyer, ou la science des traces dans le roman policier* – Médiapart.fr, le 1er mars 2013.
- MICHEL, Nicolas, *Littérature : trois plumes dans le vent* – JeuneAfrique.com, le 6 mars 2013.
- MENSING, Kolja, *Littérature – Une généalogie de la violence* – (Der Tagesspiegel) Courrier International, 13 mars 2013.
- BLANK, Gunter, *Vu de Suisse – Un thriller qui ébranle nos certitudes* – (Sonntagszeitung Zurich) Courrier International, 13 mars 2013.
- BASSOUM, Souleymane, *Afrique du Sud : quand le roman noir sort de l'ombre* – RFI, le 13 mars 2013.
- *La place de la littérature dans la construction nationale* – AllAfrica.com, 13 mars 2013.
- SOBUWA, Yoliswa, *Author Mattered helping to guide aspiring writers* – Daily Dispatch, 15 mars 2013.

BIBLIOGRAPHIE

- *Portraits d'écrivains à la Confluence de livres et océan* – AllAfrica.com, 15 mars 2013.
- BERTEAU, Franck, *Le polar fait sa star* – Le Monde livres (site Internet), le 15 mars 2013.
- BARBE, Jean, *Ailleurs si j'y suis* – Le Journal de Montréal, 17 mars 2013.
- ENDERLIN, André, *Sur la piste des Zoulous* – L'Est Républicain, le 25 mars 2013.
- GODBOUT, Jacques, *Essais étrangers : pour calmer la peur* – lactualité.com, 25 mars 2013.
- *Henning Mankell, l'homme qui venait du front* – LePoint.fr, le 28 mars 2013.
- *La mondialisation passe par le polar* – Le Point, 28 mars 2013.
- *L'Afrique, une terre fertile pour les polars* – Le Temps, 2 avril 2013.
- *Mo Yan : le prix Nobel a influencé mon humeur* – People's Daily Online, 3 avril 2013.
- *Littérature : le charme sulfureux du polar* – Courrier International, le 4 avril 2013.
- HELMLINGER, Julien, *Bernard Magnier à la rencontre de ses pairs angolais* – Actualitté, le 10 avril 2013.
- *Autour des heurts et malheurs du continent noir* – La Nouvelle République (Internet), le 13 avril 2013.
- SMITH, Roger, *Foutu pays, Afrique du Sud* – Télérama Horizons, avril 2013.
- *Le zoulou obligatoire à l'université* – BBC Afrique (version Internet), 16 mai 2013.
- *Le festival Étonnants Voyageurs 2013 fête les livres et les films qui « disent le monde »* – FranceTV (site Internet), 16 mai 2013.
- *Le festival français de Saint-Malo ouvre une fenêtre sur la nouvelle littérature sud-africaine* – AFP, 17 mai 2013.
- *Deon Meyer garde le cap : « J'écris juste pour divertir »* – Le Parisien (site Internet), 17 mai 2013.
- KAPPES-GRANGE, Anne, *Roger Smith : « Le pillage et la corruption sont devenus la norme » en Afrique du Sud* – Jeune Afrique (site Internet), 22 mai 2013.
- SADIO THIAM, Pape, *Le français ne suffit plus*, Dakar, Sud Quotidien, in Courrier international Afrique 3.0, mars-avril-mai 2013.
- KAOUAH, Abdelmajid, *Entretien avec Benaouda Lebdaï, professeur des universités et chroniqueur littéraire*, Algérie News, ?

Magazines et revues

- *Afrique du Sud – De l'apartheid à Mandela, Le Monde/Histoire* « Comprendre un monde qui change », mars 2013.
- *Afrique 3.0 – Les Africains racontent la nouvelle dynamique du continent*, Courrier international hors série, mars-avril-mai 2013.
- *Afrique du Sud*, Télérama Horizons, avril 2013.

Sources Internet

- <http://www.ombres-blanches.fr/dossiers-bibliographiques/themes/litterature-poesie-theatre/litterature-traduite/litteratures-sud-africaines/la-litterature-sud-africaine-les-grands-noms.html> - Consulté pour la dernière fois le 26/05/13.
- <http://lenaka.info/2011/09/18/litteratures-sud-africaines-34eme-festival-de-cinema-de-douarnenez-2011/575> - Consulté pour la dernière fois le 26/05/13.
- <http://www.librairie-compagnie.fr/catalogues/12/66> - Consulté la dernière fois le 26/05/13.
- http://www.vjf.cnrs.fr/clt/php/vf/Page_revue.php?ValCodeRev=NCIFAS - Consulté pour la dernière fois le 26/05/13.

Corpus cinématographique

- M'BOKOLO, Elikia, SAINTETY, Philippe, FERRARI, Alain, *Afrique[s], Une autre histoire du XX^e siècle*, 2010.
- JACOBS, Steve, *Disgrâce*, 2010.
- BOORMAN, John, *Country of my Skull*, 2006.
- BLOMKAMP, Neill, *District 9*, 2009.
- HOOD, Gavin, *Tsotsi*, 2006.
- UYS, James, *The Gods Must be Crazy*, 1980.
- LASSAIGNE, Antoine, *Les richesses de la diversité de l'Afrique du Sud*, 2004.
- ATTENBOROUGH, Richard, *Cry Freedom*, 1987.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGUST, Bille, *Goodbye Bafana*, 2007.
- NOYCE, Phillip, *Catch a fire*, 2007.

Interview

- Interview de David KÖNIG, éditeur aux Éditions Yago, le 25 avril 2013 à Pontoise.